





# Contes d'auteur

L'écrivain



# Contes de la chaise percée

(Chroniques du 3<sup>e</sup> âge)

« La perspective certaine de la mort pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d'insouciance — mais, âmes bizarres d'apothicaires, vous avez fait de cette goutte un poison infect, qui rend répugnante la vie toute entière. »

Friedrich Nietzsche



# La mère

Il était rentré là un peu par hasard. Sans qu'il eut vraiment pesé le pour et le contre, convaincu que l'enfer et le paradis sont une seule et même chose, qu'ils sont partout, et que tout séjour dans un coin de l'un se paie inéluctablement d'une villégiature dans un coin de l'autre. Équanime donc. Fastoche, quand il ne s'est encore rien passé, qu'on est au début de l'histoire. Que rien ne permet encore de dire si, justement, on va commencer par rencontrer Saint Pierre ou Lucifer, ni lequel on va fréquenter le plus assidûment.

Il s'était attendu à je ne sais quoi de peu engageant. Quelque chose en briques sales avec de petites fenêtres à châssis blancs, alignées comme des cornettes de religieuses aux complies. Une sorte d'hôpital de la guerre de quatorze, mâtiné de couvent, de relents de cierges rances et d'un substrat de vague odeur de latrines. L'endroit, heureusement, n'avait rien à voir avec cette caricature du home pour petits vieux qui émergeait de ses souvenirs d'enfance (à l'époque d'ailleurs, on appelait jouissivement ça un "asile" de vieillards). C'était tout le contraire : un grand bâtiment de briques fraîches avec de grandes surfaces vitrées et, au rez-de-chaussée, une série de logettes qui délimitait de petits studios fort coquets. C'était cette offre là qui l'avait décidé.

N'empêche, il avait quelque réticence à s'arrêter sur le vaste parking, à ouvrir la portière de sa voiture. Un geste qu'à

échéance, il savait désormais condamné. Il sentait ce que ce moment avait d'inéluctable et de sans retour. Tourner une page n'est rien sauf si l'on a l'impression de finir le livre et de devoir bientôt le refermer. Or le livre avait été passionnant. N'allez pas croire que c'est là un soulagement, qu'une vie bien remplie, que l'absence de regrets, aident à en envisager sereinement la fin. Que non ! D'ailleurs, qu'est ce qu'une vie bien remplie, sinon une vie qui a vu se succéder les hauts et les bas, les bonheurs et les drames et souvent même les drames succéder aux drames ? Curieusement, à posteriori, les drames ne semblent pas tout à fait de mauvais souvenirs. Même eux distillent leur nostalgie. Tant il est vrai que ce sont eux qui ont fait fonctionner le scénario de l'aventure.

Bref, cette vie bien remplie, ça ne l'aidait pas le moins du monde à pousser la porte de verre qui séparait l'univers d'hier de celui de demain. Attendre est un supplice raffiné. Remettre à plus tard prolonge l'angoisse. D'habitude, pour éviter ça, il pratiquait la fuite en avant. Même, il aurait bien été au devant de la chose. Il serait arrivé en avance. Ce qui, étrange retour des choses, l'aurait forcé à attendre à nouveau.

Évidemment, il n'avait pas décidé ce chamboulement total de sa vie au hasard ni tout soudain. Ce qui vraiment fait un peu accepter la fin, c'est une longue usure ; c'est que cette vie, il devient de plus en plus difficile de la bien remplir. Avec ses pannes de plus en plus réitérées, le corps crie pouce ; avec sa lucidité de plus en plus pointue, l'esprit ne s'en laisse plus compter ; avec l'accumulation des expériences, le champ des possibles se restreint. C'est l'ennui qui rend la fin acceptable, parfois même accueillie. C'est l'ennui de l'ennui qui, in fine, fait souhaiter la mort.



Pourtant, à ces sentiments variés et peu gratifiants, se mêlait quelque chose comme un soulagement, comme une satisfaction profonde. Il ne regrettait pas du tout de laisser derrière lui, pour de bon cette fois, ce monde de conflits, d'impitoyables injustices, de compétition imbécile, de course effrénée à l'avoir. Un monde où il était devenu incongru de tout simplement «être». Il lui tournait le dos avec mépris. Il avait l'impression de sortir de prison avec, comme tout ex-détenu, un peu d'anxiété devant l'inconnu.

Il se força donc à un pas. Puis à un autre. Puis encore. Ce faisant, il marchait. Et tout marchant, il arriva. Il lui sembla pénétrer dans un entonnoir, être aspiré par un siphon. En franchissant ce goulot, Il laissait derrière lui l'infinité de l'espace potentiel, la multiplicité incalculable des choses. Sa vie se contractait, se trouvait à l'étroit aux épaules. Ce hall allait désormais marquer pour lui le point de non-retour, ou plutôt le début du retour à l'indifférencié que doit être, un jour, la mort. Pour s'y préparer, pour mûrir sa dissolution, Il allait entrer dans un lieu protégé... mais toute protection n'est-elle pas enfermement ? La naissance est-elle angoisse à l'égal de la perspective de la fin ? L'alpha et l'oméga de la trouille verte, juste séparés par un laps de temps variable où la course au cul et à l'avoir fait oublier la terreur d'être au monde ?

Bref, on imagine mal que vieillir c'est, peu à peu, se déshabiller, abandonner, l'un après l'autre et par couches successives, tous ces vêtements de prix qui ont fait l'objet de la quête folle des vivants. Que c'est s'approcher de plus en plus de la nudité totale de l'être. Pur. Terrifiant d'impuissance et de fragilité. Comme un nouveau-né, justement, démuné en face du monde de tous les dangers, face à l'incroyable condition humaine et à la frousse existentielle qui l'accompagne. Sans même le secours de tout ce qui nous a servi à ne pas y penser, à masquer, à ou-

blier : les drogues, le travail, les passions, la quête forcenée et avide de la propriété, des loisirs, du relationnel, du pouvoir, de l'amour, de l'amitié. Enfin renoncement ultime, cesser de tenir à sa propre vie. Se détacher même de soi, de son ego, du fait même d'être, et ne pas le regretter.

Ça prend du temps de penser et il l'avait fait en marchant. Pour se situer, il jeta un regard circulaire qui s'arrêta sur un bureau de réception. On eût dit un hôtel. On eût dit seulement. Parce que, pour le reste...

Une accorte commère en tablier blanc émergeait de l'obscurité du fond d'un couloir comme un fantôme des brumes d'un marécage.

— Pierre-Henry Farman ? fit-elle d'un ton neutre, comme si elle parlait à un ordinateur.

Il acquiesça :

— Je suis chargée de vous conduire dans la chambre d'attente.

Et elle le prit fermement par le biceps, le pilotant dans un dédale de couloirs dont, bien qu'il fût doté d'un sens de l'orientation hors du commun, il eût été fort en peine de faire le plan. Étonné, mi-subjugué, mi-inquiet, il la suivit sans mot dire. En passant le seuil, il avait déjà capitulé, abandonné ego et volonté propre, accepté l'idée que d'acteur il allait devenir sujet. Elle le propulsa plus qu'elle ne l'introduisit dans une vaste pièce claire, une alvéole fermée par une immense baie vitrée. Il pensa à un terrarium. Se sentit hamster. La pièce était meublée avec goût mais simplicité. Anonyme, simplement, comme une chambre d'hôtel. Tout à coup, et tandis qu'elle refermait la porte derrière lui, l'incongruité de l'expression l'interpella : « chambre d'attente » ? Pourquoi pas « salle » comme l'eût voulu l'usage ? Et puis d'ailleurs pour attendre quoi ? Il avait bien spécifié pourtant qu'il désirait un de ces petits studios en rez-de-chaus-

sée de la façade. Or, la vue extérieure lui montrait d'évidence qu'il était à l'étage. Il remarqua le lit qui s'appuyait à un mur : un lit de deux personnes. Cela ajouta à sa perplexité. L' « attente », de toute évidence, était prévue pour durer, mais cela n'expliquait pas la largeur de la couche !

Il y avait belle lurette qu'il savait identifier et pousser de côté les questions inutiles parce que sans réponse générées par les gambades du mental en dehors de l'évidence du constat de l'instant présent. Belle lurette qu'il savait que la question in fine la plus vaine de toute, celle pour laquelle le cerveau humain est le plus mal configuré, était : « pourquoi ? ». Il s'attacha donc derechef au « comment ? ». Que faire, là, main-tenant et tout de suite ?

Le lit n'avait pas bougé. Il lui tendait sa mousse de polyéthylène. Il s'assit. Regarda autour de lui : table, chaise, fauteuil, armoire, placard, douche, toilettes entrevues par une porte entrebâillée. Rien que de très « normal ». D'où lui venait alors cette impression de décalage, ce sentiment que quelque chose ne se déroulait pas selon ses prévisions ? Il dut faire un effort pour réfléchir. Depuis qu'il avait volontairement abdiqué toute volonté propre, sa cervelle s'engourdissait un peu, se mouvait dans le réel comme dans de l'ouate. Un détail finit par l'intriguer parce que si contradictoire avec le lit à deux places : il n'y avait qu'un fauteuil. Comme si personne n'était censé jamais lui rendre visite. Il était seul au monde, bien sûr ! Mais qui pouvait ici le savoir ?

Encore une question sans réponse. Plutôt que de se les poser à l'infini, il se leva, tira les rideaux, s'allongea et entreprit de faire un somme. C'est le bruit que la porte fit en s'ouvrant qui le réveilla. Le temps d'émerger et il reconnut la ferme femelle qui

l'avait amené là. Elle se tourna vers lui et, sans autre préambule, lui lâcha :

— Ça va ?

De surprise, il se dressa sur sa couche et, stupéfait, la dévisagea. Il lui sembla surprendre

— Oh ! Une fraction de seconde — un sourire engageant. Rêvait-il ou ses neurones commençaient-ils, en se raréfiant, à lui jouer des tours ? Il la fixa encore. Le masque semblait à nouveau impassible. Elle trimbalait un plateau repas qu'elle posa sur la table de nuit.

La voix tomba aussi neutre et professionnelle que le geste :

— Bon appétit !

Puis elle le regarda enfin à son tour. Le toisa. On eût pu dire le jaugea. L'examen dut la satisfaire puisqu'elle lui sourit, franchement cette fois et ajouta :

— Ça ira tout seul, vous verrez !

Sur cette sentence énigmatique, elle passa la porte et la referma soigneusement derrière elle. Perplexité ! Tout était parfaitement explicable et pour-tant il ressentait comme un malaise. Il s'attendait bien à cette impression que les choses lui échapperaient mais pas à cette légère distorsion du réel qui les rendait de moins en moins palpables.

La fenêtre lui parut un dérivatif tout à fait convenable. La lumière s'était faite étrange. Elle l'intriguait. Elle frappait à l'horizontale à travers un bouquet de rayons émeraude diffusés par la mousseline des rideaux. Il les écarta d'un revers de la main. L'extérieur, par sa banalité fonctionnelle de « banlieue verte », valait bien l'intérieur, n'eût été cette lumière rasante filtrant de dessous de gros nuages gris et qui enrobait les choses d'étrangeté. Comme celle d'une autre planète dans un vieux film de science fiction.

— Il n'y a que dans le Nord qu'on a droit à de pareilles lumières !

Il avait soliloqué, comme si souvent ! À qui aurait-il dit ça ? Lui dont la vie sociale avait été riche, il avait glissé peu à peu dans la solitude la plus absolue sans même s'en rendre compte. Les autres étaient tombés un par un à ses côtés, comme à Verdun, le laissant dernier vivant de sa promotion.

Il prit conscience du fait qu'en imagination, il avait adressé sa phrase à la femme qui venait de le quitter.

Il réexamina encore la « Chambre d'attente ». Attendre quoi ? Et quoi faire en attendant ? Il laissa retomber la mousseline, soupira. Il n'attendait plus rien. Comment remplir le vide ? Dans un grand élan de détachement, il n'avait même pas emporté un bouquin ! Une émotion lui sauta à la gorge : la peur, soudain, d'être enfermé. Il fonça sur la porte... qui s'ouvrit docilement. Fit trois pas dans le couloir. Où allait-il ? Pas à sa voiture. Il eût fallu tout recommencer. Il hésita. Nulle curiosité non plus ne le poussait à explorer les lieux. Il découvrirait toujours assez tôt la compagnie des zombies indigènes.

Au moment où il se décidait à faire volte-face et à rentrer dans sa tanière, à nouveau un pas sonna ferme dans le couloir. Celui de celle qu'il lui fallait bien appeler « infirmière » parce que « aide soignante » ça fait second couteau au lieu d'évoquer le dévouement, le sourire, une forme de tendresse, un peu d'humanité. Il lui décocha donc un regard charmeur. Un de ceux qui ne lui avait plus servi depuis belle lurette mais dont il connaissait parfaitement le pouvoir sur la gent féminine. Elle le lui restitua, au féminin. Il ne s'y attendait pas. Vraiment pas. Désarçonnant ! Une infirmière ça peut être charmante mais c'est une pro. Alors ce regard... ! Sa libido s'était barrée il y a

longtemps avec ses dernières amours, mortes de s'être usées jusqu'à la corde. Elle était partie en quenouille avec cette fameuse andropause dont on lui avait bassiné les oreilles. S'était d'ailleurs barré en même temps un bon bout de son intérêt pour les choses. Et voilà qu'une impression quasi oubliée lui titillait le besoin de séduire même si, sous la ceinture, tout restait imperturbablement serein.

— Je vous apportais vos pilules, monsieur.

Étrangement, elle avait dit ça avec une suavité de mangue mûre... tout à fait hors de contexte ! Il y avait vraiment quelque chose qui clochait, quel-que chose d'anachronique, quelque chose qui s'adressait à son moi le plus profond, celui que les gens ne voient plus tant il a disparu aux regards sous le couvert de la décrépitude du corps. Ce moi toujours jeune qu'il avait fini par ne plus oser montrer. Pour ne pas être incongru, pour ne pas être en décalage, il avait fini par accepter de ne plus être lui mais « un vieux ». Et voilà qu'elle, qu'il ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, se mettait à parler quasi sensuellement au bonhomme intérieur et intemporel qui l'habitait !

— Vous n'avez pas mangé ?

Le ton était redevenu normal. Il jeta un regard vers le plateau seulâtre sur la table. C'est vrai ! Il n'y avait même pas pensé !

— Pas faim ! lâcha-t-il.

— Si vous ne mangez pas, vous ne pourrez pas prendre votre pilule, monsieur !... Et ça va compliquer les choses ! Elle avait l'air si désappointé qu'il sentit le besoin d'ajouter :

— Tout à l'heure... Je mangerai tout à l'heure...

— Cela va refroidir ! Et, vous savez... la viande froide...

L'âge le rendait-il parano ou, l'insécurité qui le tenait depuis qu'il était entré dans cette chambre lui faussait-elle la perception ? Toujours est-il qu'il lui sembla voir là quelque allusion à

ce qu'il savait sans vouloir se le formuler : il ne sortirait de cette dernière étape que les pieds devant.

Elle se retira en l'encourageant :

— e repassera dans une demi-heure. Tâchez d'avoir mangé et pris vos pilules. La rose et puis surtout (elle appuya sur les mots)... la bleue !

Il n'avait vu aucun médecin. La pilule rose pour le cœur lui était familière, mais d'où diable sortait la bleue ? Il savait bien que depuis qu'il s'était en quelque sorte remis en des mains étrangères, beaucoup de choses allaient échapper à son contrôle... mais de là à ingérer des pilules sans ordonnance ! Avec un peu d'agacement, il les avala comme on se débarrasse d'une corvée.

Et puis c'était quoi, cette bouffe ? Il n'avait même pas regardé, convaincu de se trouver obligé d'ingérer cette gastronomie au goût de carton mâché qui fait la fierté de tous les trois étoiles filantes des cuisines collectives. Il y avait là un plateau ordinaire mais couvert de plusieurs demi-sphères métalliques et miroitantes. On eût dit la présentation luxueuse des plats dans quelque grand restaurant. Il en tombait sur le cul ! À plus forte raison quand il aperçut la mini bouteille de Moët et Chandon qui garnissait le tout ! Avec un reste de méfiance, il souleva l'un des couvercles en argent et sa stupéfaction se mua en ravissement .

Couvercle après couvercle, se révélèrent :

- Un petit plat de peau de canard laqué à la pékinoise
  - Un potage aux asperges et au crabe
  - Une caille aux cinq épices
  - Un peu de riz cantonais
  - Du porc à la façon du Szeu-Tchouan
- ... S'il avait su !!!

Dire que l'autre là allait se radiner dans moins d'une demi-heure ! Il ne se demanda pas comment «on» avait deviné son goût pour la cuisine chinoise. Il y avait urgence et il répugnait à déguster vite. Il détestait aussi et plus que tout ce bout de plastique qui lui masquait le palais ! S'il lui permettait de mâcher les aliments, il l'empêchait par contre de percevoir le subtil mélange des arômes. Se sachant seul, il ôta donc son dentier et, avec les crocs usés qui lui restaient, se mit illico en devoir de plaisir.

La porte de la chambre s'ouvrit sur le soupir d'aise qui ponctuait les agapes.

— Faites comme chez vous ! ne put-il s'empêcher de lâcher. Trouvant irritant mais non pas étonnant qu'elle n'eût même pas frappé et l'eût surpris édenté.

— Mais, je suis chez moi ! Répondit «l'autre».

Et elle poursuivit :

— Tu devrais t'allonger sur le lit.

« Tu » ? Il sentit foutre le camp ce qu'il lui restait de liberté et d'autonomie. Le ton avait été sans réplique ! On le traitait comme un enfant, comme un bébé ! En venant là, il était entré en dépendance. Il le savait ! Il fit un effort, musela la rage qui lui montait et s'exécuta. Elle tira une chaise à son chevet et lui prit la main, qu'elle se mit à caresser doucement tout en se penchant vers lui. Elle avait déboutonné le haut de sa blouse et il plongea presque du nez sur la ligne de naissance des seins . Elle les avait, ma foi, bien fournis et il en émanait un parfum entêtant. Quelque chose de fruité et de floral à la fois, quelque chose qui au lieu de prendre aux narines prenait au ventre, resuscitait une gourmandise, puis descendait jusqu'au bas-ventre où elle réveillait des sensations oubliées, initiait une turges-



cence inattendue, un désir remonté des catacombes. Elle y glissait déjà la main.

Stupéfié, il se laissait faire. D'ailleurs, il perdait les pédales. Son contrôle sur lui-même fondait. Il se sentait entraîné par un maelström et, comme dans un vertige, il s'accrochait pour garder ses repaires, pour rester conscient. Mais il glissait inéluctablement. Ses idées s'embrouillaient. Sa miraculeuse érection était à présent complète. Sa dernière pensée, son dernier sourire, fugitif et amusé fut pour la pilule bleue... « On » l'avait bien eu ! Elle s'empala sur lui et se mit à bouger d'arrière en avant, d'avant en arrière. Il n'était plus que la sensation, tout entier situé en elle, comme si toute sa vie, comme si tout ce qui lui restait de conscience s'était réfugié dans le bout de sa verge. Fors celle-ci, il ne sentait plus ni bras, ni jambe ni aucune autre partie de lui. Le cœur pourtant... le cœur qui s'emballait, qui tapait de plus en plus fort. Il n'était plus que cette pompe alimentant le plaisir qui se concentrait sur une ligne tracée du sexe vers le milieu de sa poitrine. Il se sentait rétrécir. S'effondrer en lui-même. Il implorait.

Elle accéléra les mouvements du bassin. Le cœur suivit. L'air lui manquait. Un voile rouge lui occulta le regard. Il fut repris par le maelström, il se sentait aspiré vers le fond de ce tourbillon. Il ne respirait plus qu'à peine, il glissait, le cœur battait la chamade. Il crut encore entendre un bruit de suction.

Puis ce fut le néant.

Elle se releva du lit où désormais il n'y avait plus personne.

Elle en retendit soigneusement les draps.

Elle réajusta sa tenue.

Elle sortit d'une poche un bloc-note, l'ouvrit , y cocha une case à côté d'un numéro et de la mention : « Farman ».

Puis elle sortit.

# La vivandière

Vivandière, Berthe l'avait en quelque sorte été, n'ayant rien trouvé de mieux pour échapper à la misère que de suivre, lors de la « dernière » guerre, les troupes des deux camps avec un stock de cigarettes, d'alcool, de divers produits illicites et une hospitalité universelle de l'entre-jambe qui lui avait souvent sauvé la mise. Évidemment, la « dernière » guerre avait eu une fin et elle avait bien senti un jour qu'elle courait à la sienne. Sa beauté s'était boursouflée, son énergie s'était dé-layée, son goût de vivre même s'était comme neutralisé. Elle n'aspirait pas à la mort, non. Mais elle s'en foutait de vivre. Elle était comme un wagon qui, désaccouplé de la locomotive, continue à rouler sur son erre dans un ralentissement imperceptible mais inéluctable.

Il fallait bien faire quelque chose. Alors elle s'était engagée comme cuisinière dans cette maison de retraite. C'était une façon de gagner sa vie sans trop déroger à sa spécialité première, mais cela présentait aussi l'avantage à peine conscient de se familiariser avec un milieu qui, dans pas si longtemps, serait son seul univers. Simplement, de dispensatrice, elle deviendrait consommatrice.

Ce matin-là elle se leva comme à l'accoutumée, en regrettant le confort anéantissant du sommeil. Elle enfila ses mules en grommelant son rituel :

— Bon ! Ben faut y aller !

Et elle commença péniblement à le faire. Pour rester dans les comparaisons ferroviaires, on eût pu dire qu'elle ressemblait cette fois à une locomotive. Elle y allait très, très progressivement, accélérant lentement le rythme à grands coups de soupirs. Mouvant sa masse obèse à grand-peine. Elle se faisait péniblement une tasse de café, la sirotait jusqu'à la vider ; le cul étalé dans un fauteuil, la babouche pendante, l'œil vague et la lippe gélatineuse. Avec la deuxième tasse, on eût dit qu'elle s'animait un peu. Le buste se redressait, le regard prenait vie, la bouche s'affermissait en un pli amer. À la troisième apparaissait le mouvement. Étirement d'abord, accompagné d'une profonde expiration d'air, il allait jusqu'à la mettre debout. La quatrième tasse était absorbée en vaquant aux divers besoins immédiats du lever. La cinquième accompagnait la pénible mais rapide séance d'habillage. Ça y était ! Elle était lancée et la journée était sur ses rails. Elle savait quoi en faire. Ou plutôt, elle ne le savait plus. Elle n'avait plus besoin de le savoir. Ça se faisait tout seul : prendre connaissance du menu du jour, trimbaler le nécessaire depuis la réserve, (à ce stade, elle se gri-gnotait rituellement et sans s'interrompre une tartine de confiture), puis, les aides soignantes s'étant chargées du petit déjeuner, se mettre à préparer le repas de midi des pensionnaires.

Au fond, c'était une bonne fille ! Elle n'avait jamais pris ça à la légère. Ni avec les militaires ni avec les petits vieux. Un reste de maternage qui, en l'absence de progéniture, s'exprimait ainsi. Après tout, ne disait-on pas des vieux qu'ils « retombent en enfance » ? Et ne les traitait-on pas comme tels ? Ça, par contre, ça la révoltait... elle ne supportait pas cette condescendance, elle y voyait un mépris. Et plus elle vieillissait elle-même, plus elle réalisait avec effroi ce que signifiait la décrépitude. Celle du corps surtout, parce qu'elle est souffrance directe, physique. Elle voyait bien qu'accompagnée par-

fois par la débandade de l'esprit, passé un certain stade, elle était horreur pure. Insupportable ! Toute une vie à balancer du plaisir à la douleur pour que celle-ci, in fine, ait le dernier mot ! Comme si «on» avait décidé de ne pas nous foutre la paix. De nous persécuter jusqu'au bout et, pour ce faire, d'affaiblir nos défenses, de venir à bout de nous à petit feu. L'idée de la souffrance l'avait toujours révoltée. Quelle que soit la religion, quel que soit le philosophe, personne n'avait jamais, à ses yeux, pu lui trouver de réelle justification. Elle avait été à bonne école, elle qui suivait à la trace les troupes sur les champs de bataille. Ce n'est pas seulement pour survivre qu'elle avait exercé ce curieux métier. Il lui fallait faire mentir la nature, la priver de quelques douloureuses agonies, de quelques atrocités de gueules fendues et même de ces terribles dépressions réactionnelles qui, après le massacre, laissaient les bidasses survivants hébétés. Il lui fallait aider les humains à fuir, à tricher avec l'impitoyable loi du monde. Et, pour cela, tout était bon, même l'alcool, même la drogue ; tous les adjuvants qui pouvaient les aider à une fuite provisoire devant l'épouvante avant, hélas, de subir finalement l'estrapade. Elle était bien consciente que ça ne marcherait qu'un temps, qu'un jour cela deviendrait pire qu'avant ! Mais que faire d'autre ? Elle avait cru qu'ici, dans un endroit sans grenades hachemenu, sans obus étripeurs, balles traçantes et perforantes de viande, elle allait pouvoir laisser faire la nature. Elle s'était dit que, là où l'homme n'en remettait pas des couches, cela se passerait sans doute mieux. Qu'on glisserait simplement, harmonieusement, vers la mort avec pour complice de l'acceptation une grande lassitude des choses. Bernique ! Devant les cataractes, les cancers, les poches fécales, les mycoses, les impotences, les incontinenances, devant l'ignominie dégradante de la maladie d'Alzheimer, il lui avait bien fallu se rendre à l'évidence : elle était encore et toujours sur un champ de bataille... au beau milieu d'un lac de souffrance. Même si, ici, elle était

un peu aidée, même si la médecine et ses artifices venaient un peu à la rescousse avec ses combats d'arrière-garde, au-delà d'un seuil ultime, il ne restait qu'elle pour porter seule le poids du soulagement, avec, en perspective, le spectacle de ce qu'elle al-lait elle-même, un de ces jours subir. Les larmes lui vinrent. Non pas que cela l'émut outre mesure, elle en avait vu d'autres, mais elle épluchait justement des oignons.

C'est donc avec pitié et un zeste d'auto-apitoie-ment qu'elle s'appliquait à soigner autant que possible les repas. Bien consciente que satisfaire l'un était mécontenter l'autre, elle alternait les gourmandises. Bien sûr, elle avait ses chouchous. Le vieux Félicien par exemple, qui, quoique plus âgé qu'elle de plus d'une décennie n'en restait pas moins ingambe, classieux, raffiné, cultivé... et en possession de toute sa tête ! Elle soupira en pensant à lui et en entamant les poireaux. Pour ça aussi, la vie était mal faite. Que ne l'avait-elle rencontré plus tôt ! Que n'avait-elle dix ans de plus ! Ou lui, de préférence, dix ans de moins ! Elle revint à son ouvrage. C'était sa façon à elle de ne pas glisser dans d'inutiles gamberges. La soupe aux poireaux ne devait pas être simplement bonne. Aujourd'hui qu'elle avait pris sa résolution, que la conclusion de tout cela lui apparaissait enfin clairement, elle se devait d'être parfaite !

Qu'est-ce qui fait qu'un jour la décision se prend ? Qu'est-ce qui fait que quelque chose de normalement insupportable, pourtant longtemps supporté devient, justement ce jour-là bien plus insupportable encore que d'habitude, au point de franchir la limite de l'intolérable ? C'est parfois un détail qui fait déborder la coupe, une toute petite chose. La petite horreur en trop dans ce home qui pourtant les collectionnait

Tenez...par exemple : «la guerre des râteliers» comme l'avait nommée les infirmières ! Cela avait commencé bêtement. Deux pensionnaires qui ne pouvaient pas se sentir. L'une avait eu l'idée particulièrement efficace de balancer nuitamment le râtelier de l'autre dans les toilettes. Il y eut représailles réciproques, appel aux amies, aux alliées. Deux clans bien structurés comme des bandes urbaines ! Bientôt les canalisations s'étouffèrent et rendirent l'âme, obstruées qu'elles étaient de pro-thèses dentaires amalgamées à tout ce que l'on peut imaginer. On peut imaginer aussi la suite. C'est-à-dire comment, dûment nettoyés, les ustensiles retrouvèrent leurs mâchoires d'origine au cours de fastidieuses séances d'essayage. Difficile de faire mieux dans le sordide ! Pourtant cette fois-là elle n'avait pas bronché. Peut-être même avait-elle souri. Cela l'avait simplement incitée à multiplier les rapides aller-et-retour qu'elle faisait à Maastricht, en rognant sur ses congés et sur son maigre salaire. Hélas, elle n'en ramenait évidemment qu'à peine de quoi soulager les plus atteints en leur procurant provisoirement quelques rêves hilares.

Elle commençait son roux. Moment délicat. Elle savait bien que ça ne pourrait pas durer, que de toute façon il allait falloir enclencher la vitesse supérieure. Aller plus loin. Pousser sa logique jusqu'à ses ultimes conclusions. Mais ce qui peu à peu prenait forme dans sa tête, ce qui s'imposait comme une évidence, lui foutait les jetons. Elle en chassait l'idée. Mais elle revenait, la harcelait, l'obsédait. Elle se maintenait ainsi, inconfortable, sur le fil du rasoir, en voulant vouloir, mais suspendue au bord de l'acte sans le poser.

Elle balança en une fois ses patates, poireaux et oignons sur le roux qui crépitait. C'était machinal, ça ne l'aidait pas. Elle remua un moment le tout, vida l'eau nécessaire dans la marmite et, pendant que ça chauffait, entreprit d'aller soulager sa vessie.

Dans ce vieux bâtiment, les WC, même ceux que, dans un louable souci de ségrégation, on avait réservés au personnel, étaient au diable, loin de sa cuisine. Elle devait traverser quasi tout l'immeuble en suivant des couloirs auxquels un esprit facétieux et sénologue avait cru bon de donner des noms de rues. Elle devait se farcir les yeux hagards, croiser les chemises de nuit errantes et fantomatiques, entendre plaintes, gémissements et discours sans fin ni sens. Elle avait l'habitude. Un vrai sous-marin ! Elle ne voyait ni n'entendait. Question de survie ! Mais quand enfin elle put ouvrir la porte des toilettes, elle qui pourtant avait tout vu, tout vécu, ne put réprimer à la fois une nausée et une bouffée d'émotion qui lui amena les larmes aux yeux et la rage de la révolte au cœur : Marianne, quasi centenaire, gisait dans ses fèces à côté de la faïence des latrines. Elle gémissait doucement, du sang caillé dans ses cheveux épars. Une aide soignante passa qui l'aida à se relever. Péniblement, mais assez pour que, d'un doigt vengeur maculé d'excrément, elle désigne Félicien qui sortait de sa chambre à quelques mètres de là, en hurlant d'une voix démente :

— C'est lui ! C'est cet SS là ! Il me viole tous les jours dans les toilettes !

Félicien haussa les épaules mais son regard croisa celui de Berthe. Ce que ces deux là se dirent ainsi en un instant dut être décisif. Leur visage se ferma. Berthe sentit se serrer ses mâchoires. Elle prit la porte à côté pour faire ce pour-quoi elle était venue et, quand elle ressortit, se remit sans un mot en route pour sa cuisine. Elle se sentait étrangement calme, apaisée. Elle avait franchi le fil du rasoir. Elle savait qu'elle allait le faire, que c'était maintenant.

De son pas décidé, l'enfilade des « rues » prit moitié moins de temps qu'à l'aller. Plus de doute, plus de question, plus



d'anxiété. Une fois la décision enclenchée, elle agissait sur pilote automatique. Elle referma soigneusement la porte de la cuisine derrière elle. La marmite bloubloutait et une suave odeur de soupe aux poireaux colorait l'air ambiant. Elle alla directement à la petite armoire cadenassée où elle rangeait « ses affaires », en sortit avec lenteur un flacon de verre brun et le posa devant elle sur la table, là où elle avait, un instant auparavant, épluché ses patates.

Une pause. Non pas une hésitation, mais le besoin de situer son geste, d'étayer la réaction émotionnelle, de rappeler à la rescousse toutes les révoltes et les colères accumulées là au niveau de l'estomac devant l'horreur de la condition humaine. Ce qui venait de se passer n'était qu'un interrupteur. Pour faire ce qu'elle allait faire, il lui fallait d'abord reboire le vase entier jusqu'à la lie ! Elle ferma un instant les yeux, se refigura l'ignominie de la scène : la petite vieille dans sa merde et son délire et ce qu'il y avait de détresse cachée dans le regard et l'esprit intact de Félicien. Puis elle se leva, empoigna le flacon, le versa dans la marmite, soupira, saisit un bol blanc sur l'étagère, se servit une louche, posa contenant et contenu sur la table à côté du flacon vide. Soupira encore et se donna le temps de jouir de la détente qui l'envahissait en attendant qu'on vienne enlever la marmite.

Le nœud stomacal faisait place à une joie ronde, pleine, qui se distillait jusque dans les membres :

Le plaisir d'échapper au destin, de dire « merde » à sa vieille ennemie. De la joie, presque de la jouissance. Elle connaissait, bien sûr, ces histoires récurrentes d'infirmières qui, par pitié ou parce que le spectacle de leur misère leur était intolérable, avaient liquidé des vieillards, mais elle voyait bien la différence. Il s'agissait d'une tout autre échelle. Il s'agissait

cette fois non seulement de guérir l'ensemble des pensionnaires de leur décrépitude, mais même de prévenir celle de tous les autres. De son cher Félicien, mais aussi, par exemple, du personnel et de tous ceux qui au-raient la chance d'absorber un peu de son potage aux poireaux d'onze heures, de tous ceux qui se disent : « moi j'ai encore le temps » et pour qui, un jour, sans crier gare, l'horreur ce sera « aujourd'hui »!

La porte s'ouvrit, deux blouses blanches char-gèrent la marmite sur un chariot et disparurent avec elle dans les entrailles du monstre.

Alors, elle fit un clin d'œil dans le vide, comme ça, pour narguer une dernière fois le destin, avala son bol cul sec et attendit, le regard fixé sur la fenêtre.

# Pepe

Il était catalan, mais le large béret était basque. Vu la petite taille et l'extrême maigreur du porteur, ce couvre-chef n'était d'ailleurs pas sans évoquer un carphophage. Juste dessous, l'ombre noyait des sourcils broussailleux qui couvraient de petits yeux vifs, noirs et très perçants.

Sur un banc du parc, sous le grand marronnier, le cul bien à l'aise dans un froc trop large, son étroite carrure flottant dans un veston antédiluvien tout râpé, il se roulait une cigarette. Il ne le faisait jamais sans une petite pensée nostalgique pour le bout de havane que, dans un passé de plus en plus lointain, il maintenait perpétuellement allumé entre ses dents... au cas où ! Ostensiblement, il tournait le dos à un autre humain, plus vieux encore, semblait-il.

Celui-là, octogénaire sur la fin de la décade, portait pourtant beau. Assis très droit, le regard bleu perdu droit devant lui, errant dans dieu sait quelle steppe, il portait raide comme un uniforme des fringues dignes dont l'usure, pire que celles de Pepe, disparaissait pudiquement sous une longue barbe blanche rectangulaire. In illo tempore, elle l'aurait fait passer pour un moujik, lui, un russe blanc de sang bleu ! Un Koubakine !

Il s'en foutait un peu Igor Alexandrovitch. Son passé à lui était encore plus lointain que celui de ce terroriste anarcho-bolchevik de Pepe. Il lui jeta un regard en biais si lourd de mépris

que Pepe, outragé, faillit en perdre son tabac. Mais, pourtant imminent, l'incident n'eut pas lieu.

Depuis que, dans un bureau de la capitale, un fonctionnaire peu regardant avait eu l'idée particulièrement farfelue (ou sadique, on ne sait) de faire héberger ensemble pour leur dernière ligne droite, des réfugiés tsaristes et des exilés de la guerre civile espagnole, le château de Tritomont, jadis paisible résidence bourgeoise, n'avait plus vraiment connu la sérénité. Pour pallier l'ambiance électrique des débuts, et avant qu'elles n'apprennent, nécessité faisant loi, une coexistence pacifique émaillée de gestes hostiles, il avait fallu séparer les deux communautés. Instaurer une forme d'apartheid. A l'intérieur, du moins. Parce que, dehors, dans le parc... tout pouvait arriver ! Des incidents, des prises à parties, des discours vengeurs clamés dans une langue dont la cible ne pigeait pas une goutte, des provocations potachisantes de cour de récréation mais aussi parfois de graves accrochages.

Tenons pour peu de choses la fois où le digne colonel Souparov était venu déposer son seau hygiénique au beau milieu du réfectoire des Espagnols, en pleine dégustation de la tasse d'eau chaude que les malheureux prenaient en guise de café et en souvenir de Mauthausen. (On ne sut jamais s'il l'avait vraiment fait pour les insulter ou parce qu'il commençait à sérieusement perdre la carte de la Volga). Mais il y eut, peu de temps après, cet inexpiable premier mai de l'an mille neuf cent soixante-huit. Vous me direz que la rébellion était dans l'air du temps. Que programmer les funérailles d'une dignitaire tsariste un jour de premier mai constituait presque un casus belli. N'empêche ! Ce fut un beau scandale !

Le cercueil contenant le corps de la princesse Tatiana Koubakine, digne épouse du provocateur dont nous avons relaté le

geste intolérable, sortit du bâtiment entre deux haies respectueuses, émues mais ténues, de compagnons de disgrâce. On affichait tête basse et larme à l'œil mais on jetait des regards furtifs alentour, peu rassurés par l'absence totale du moindre espagnol dans les parages. Quand le cortège démarra, il y eut une hésitation. Peu étaient encore en état de suivre, même au train d'un corbillard. Celui-ci tourna donc seul le bout de l'allée, là où poussait quantité de buissons. Et ce fut le drame ! Pendant qu'éclatait une tonitruante «internationale», des drapeaux rouges, des poings levés surgirent par dessus les fourrés et, de derrière les marronniers, quelques olibrius emmenés par Pepe. Lesquels tombèrent illico la culotte et, faisant barrière au convoi funèbre, lui exposèrent l'obstacle de leurs vieilles fesses fripées sur lesquelles une main hâtive avait griffonné au cirage « no pasaran ! ». Gaminerie ? Gâtisme ? Il y eut pourtant intervention indignée de la direction, plainte à la police (ce dont Pepe se souciait comme d'une pistache), enquête sur les complicités extérieures indispensables pour se procurer les drapeaux et le maté-riel sono. Bref, une vraie tornade sur ce mini mon-de qui résumait si bien tout un siècle d'affrontements historiques, haineux et sanglants entre gauche et droite.

Peu à peu pourtant, la poussière tomba sur cette histoire, comme elle tombe sur toute chose. On avait appris à se croiser sans se voir, à se mépriser sans se regarder. On avait sombré dans un ennui proche de la torpeur. Et puis, chaque mois emportait au paisible cimetière du village l'un ou l'autre protagoniste. Les russes usés par l'âge, les espagnols plus précocement par les conséquences de la terrifiante aventure qui les avait menés du Perthus jusqu'en Belgique à travers les camps français puis, grâce à Pétain, à travers les camps de concentration allemands. La fréquence même des funérailles rendait dérisoire une nouvelle profanation. Si bien que, peu à peu, le cimetière s'était rempli de tombes surmontées, dans le fond à droite, de

la croix orthodoxe et, dans le fond à gauche de la faucille et du marteau. Ce pourquoi, d'ailleurs, Pepe, l'ancien « dynamitero » des milices populaires de la CNT, fulminait. Les autorités ne semblaient pas tenir compte de la distinction indispensable entre communistes et anarchistes. L'idée de passer l'éternité sous le sigle stalinien le révoltait littéralement et il considérait comme de son devoir, voire comme son dernier combat politique, de bombarder l'administration de lettres comminatoires réclamant que, sur sa tombe au moins, ne figure aucun sigle partisan ; seulement de l'herbe. Un tertre et de l'herbe.

Là assis sur son banc, allumant sa cigarette roulée, il le voyait bien son tertre. Dans combien de temps ? Il n'était pas le plus vieux des quelques uns qui vivaient encore mais quelque chose en lui lui faisait signe. Quelque chose de doux. Quelque chose qui remontait du gamin des rues de Barcelone, de son enfance de misère ouvrière, le souvenir attendri du tonton madrilène qui l'avait aidé à se payer des études, de ses prises de conscience, de sa vie de militant révolté par l'injustice et l'autoritarisme, de ses femmes aussi... (là une larme faillit lui perler à l'œil mais il la refoula), de cette putain de guerre contre ces enclés de fascistes. Elle qui avait réussi le tour de passe-passe de transmuter le rêveur architecte en dynamiteur de combat. Il poussa, en exhalant une bouffée, un tel soupir qu'Igor leva sur lui des yeux étonnés. Ça pouvait donc soupirer, ces fauves-là ? Malgré lui, le même soupir s'échappa de son vieux corps perclus. Pepe à son tour le fixa de deux pupilles noires et perplexes. Igor venait de revoir sa terre natale . Mieux, il venait de se voir sur Skorost, l'étalon que son père lui avait offert pour ses dix ans. Celui sur lequel on l'avait immédiatement collé. Celui avec lequel, entré en complète osmose, il était devenu centaure. Avec qui il avait défilé, paradé devant les dames, rutilant comme un coq de basse-cour ; chargé cheveux au vent les hordes rouges de Boudieny et sabré les anars

de la makhnovnika, affronté l'hiver, bu le printemps, étalé les plaines, franchi les fleuves... et qu'il avait dû tuer d'une balle dans l'oreille quand il fut évident que tout était perdu, là sur un triste quai de Sébastopol, au milieu de la foule des réfugiés. Un soupir lui échappa encore pendant qu'une larme roulait sur sa joue suivie par le regard scrutateur de Pepe.

Tant d'arrogance s'effondrait en une fois que les préjugés suivirent le mouvement. Le temps et le contexte s'étaient évaporés. Le gamin de Barcelone regardait le gamin russe qui avait perdu son cheval. Presque malgré lui, il se vit tendre le bras.

Pour la première fois les yeux noirs et les yeux bleus se croisèrent lisant l'un en l'autre la même détresse, la même solitude, la même absurdité.

Alors Igor saisit et serra la main tendue.





## Le concierge

Ça l'emmerdait, ce titre de « concierge »! D'abord, il ne pouvait pas s'empêcher d'y entendre « con » et « cierge ». Or, il ne se prenait pas pour le premier et avait en abomination le second. Faire ce boulot ou un autre ne le tracassait guère, mais l'étiquette lui paraissait infamante ; lui qui avait été successivement un enfant difficile, un adolescent caractériel, un marin au long cours pittoresque et presque polyglotte, un résistant armé téméraire, un pensionnaire miraculé de Buchenwald et, in fine, un garde-champêtre plutôt atypique. Il était et avait été en effet communiste déclaré, en guerre permanente avec l'autorité et avec le curé... sauf quand une complicité cléricale lui permettait d'aider le pauvre monde.

On ne sort pas intact de pareilles tribulations. On ne replonge pas non plus impunément dans la médiocrité du quotidien. Il s'était consolé de la cruauté et de la bêtise des humains en abusant largement du jus de la treille, sans pouvoir pour-tant se libérer des cauchemars qui le dressaient dans son lit en proie à d'épouvantables visions concentrationnaires. Dire qu'en outre, il avait un peu abusé de sa position de gardien de la paix pour troubler celle des ménages est un euphémisme. Cela expliquait que mis prudemment à la retraite anticipée par des autorités communales soucieuses de respectabilité, il ait dû se trouver un complément de revenu. Mais... « concierge »! Alors que, quand il était de mauvais poil, il pouvait n'adresser la parole à personne pendant des jours ! Il préférait se qualifier

d'« homme à tout faire », ce qui est autrement honorable, viril et valorisant. Et vraiment, il faisait tout, en effet !

Au bas de l'échelle, certes, mais partie essentielle, rouage indispensable sans lequel la machine à conserver les vieux n'aurait plus pu fonctionner.

À lui seul il était la plomberie, le chauffage, le circuit électrique, la serrurerie, la peinture... Bref, à lui tout seul, il maintenait en état ces choses qu'on ne voit plus tant il semble qu'elles soient « normales » mais dont la lente dégradation eût vite donné au lieu des allures de taudis. Grâce à lui, permanence illusoire, les murs restaient les murs. Ne changeaient, emportés par le temps, que les éphémères Mathusalem qu'ils encadraient un (dernier) moment. Par la magie de ses mains, le mouvoir se déguisait, se donnait d'hypocrites allures domestiques de confort petit bourgeois.

Ça, c'était la partie noble, le côté valorisant de ses activités. Il y en avait d'autres, hélas. Comme la gestion des poubelles, par exemple. Activité méprisable peut-être mais pourtant pas sans intérêt. Cet intérêt était par lui dûment prélevé sur les mille et une petites choses qu'il y récupérait sans vergogne. Chaque fois qu'une vieille, qu'un vieux « libérait sa chambre » et s'en allait planter ses choux dans un hypothétique Walhalla, tout ce que, ni la famille, ni le personnel n'avait voulu s'approprier aboutissait inéluctablement aux ordures et passait donc sous l'œil expert du concierge. Un coup d'œil lui suffisait pour discriminer ce qui allait intéresser Michel, son pote brocanteur, et évaluer ce que cela allait, en conséquence, lui rapporter en bouteilles de vin. Il avait été fort étonné au début de ne pas y trouver que du rebut. Rien en or, évidemment, mais de ces curiosités qui accrochent le chineur : cannes de jonc, boîtes ouvragées, poudriers en émaux cloisonnés, breloques diverses. Il ne s'appropriait jamais l'un de ces objets sans ressentir une émotion, sans penser au sens dont un autre être l'avait chargé

au point de s'en faire accompagner dans cet endroit en cul de sac.

C'est par le biais de ce petit trafic anodin pourtant, que sa vie allait complètement basculer. Un jour que, avant de laisser filer les poubelles, il en filtra le contenu, il en retira, entre autres babioles, un étui à cigare en croco qui suspendit son geste machinal de par la perception d'un poids tout à fait disproportionné. Notre homme (nous l'appellerons Georges) retourna donc d'un air perplexe l'objet entre ses doigts et, naturellement, essaya de l'ouvrir. Peine perdue. Il semblait hermétiquement clos comme si on en eût collé ensemble les deux parties emboîtées. On ne désarçonnait pas facilement Georges. Il secoua la tête pour chasser des brumes cérébrales dont, croyait-il, l'alcool du matin, celui qui lui permettait de fonctionner « normalement », était forcément responsable et mis l'objet en poche en vue d'un examen ultérieur plus approfondi.

La journée se passa donc ensuite «normale-ment», ponctuée de visites brèves mais gratifiantes à la dive bouteille qu'il gardait dans l'armoire à pharmacie de sa loge, bien à l'abri d'éventuels regards inquisiteurs. Vers dix-huit heures, la susdite journée tirant à sa fin et le temps de travail aussi, il rentra, s'assit comme à l'accoutumée dans sa cagna, referma soigneusement la porte, déposa le toujours étrange étui sur le manteau de cheminée, déboucha un second flacon, alluma la télé et se mit en devoir de se passionner pour les choses du monde.

Ah ! Les choses du monde ! Toujours la même rengaine, toujours cette impression qu'il s'était battu pour rien. Que les trente-six kilos qu'il faisait à peine à sa sortie de Buchenwald ne pesaient pas bien lourd dans la balance. Que, depuis, au lieu que les choses s'améliorent, elles avaient empiré. Que, de dé-

ception en déception, il était passé d'une rage manifestée à une colère rentrée, puis, avec la sensation de cogner dans du beurre, au haussement d'épaule teinté d'amertume ; enfin convaincu que les humains bousillaient toutes leurs chances, qu'ils ne valaient pas la peine qu'il s'était donné et qu'il valait mieux s'occuper de soi-même avant qu'il ne soit trop tard, avant la fin du parcours.

On ne peut pas dire que la télé le détendait. Du talk-show à la télé-réalité, elle ne faisait qu'étaler, en guise d'humour, une ironie méchante, voire cruelle, à côté du spectacle navrant de la débilité la plus éhontée. C'était un bruit de fond. Juste un bruit de fond pour tapisser le vide de la soirée et accompagner la bouteille qu'il fallait vider avant le coucher. Il ne s'aperçut pas de suite de la modification du son. Il s'y mêlait comme un léger sifflement qui allait en s'amplifiant. Malgré l'anesthésique qu'il s'enfilait verre par verre, cela commença pourtant à tant l'incommoder qu'il leva des yeux qui, jusque là, erraient sur la toile cirée de la table, dirigea vers la télé un regard chargé de rancune et attendit. Non seulement le bruit continuait, mais il allait toujours croissant. Il fallait bien secouer l'hébété-tude et faire quelque chose. Il se leva, saisit la télécommande, lui jeta un œil excédé (il n'avait jamais fait l'effort d'en apprendre les secrets) puis fit ce que lui dictait l'instinct : la pauvre télé prit une baffe, puis une seconde puis fut vigoureusement secouée. Elle résista à tout. Le sifflement aussi. D'autant plus qu'il lui fut bien-tôt évident qu'il venait d'ailleurs. Il navigua comme il put en direction de ce qui semblait en être la source et, bien que ses yeux n'en croient pas ses oreilles, il dut se rendre à l'évidence : le sifflement émanait de l'étui à cigares ramassé le matin et qui trônait sur la cheminée, illuminé par brèves périodes d'étranges halos violets. Il se frotta les mirettes, se versa illico une rasade dans l'espoir de remettre la normalité en place, pensa fugitivement qu'il avait en-

core une fois trop bu, et tendit la main vers l'objet. Il était chaud ! Non pas brûlant mais perceptiblement chaud. D'une chaleur douce qui lui pénétrait la pulpe des doigts, puis les os, remontait au poignet, le long du bras, atteignait la poitrine où elle irradiait. Il compara avec la sensation procurée par un bon whisky. Peu à peu, toujours comme un alcool corsé, cela lui montait à la tête, gommant toute pensée, fixant son regard sur le vide. Il fit, sans l'avoir voulu (d'ailleurs il n'y avait déjà plus personne pour « vouloir »), un pas vers la porte, puis un second. Des pas d'automate, comme en exhibaient jadis dans leur vitrine les grands magasins aux fêtes carillonnées. Il franchit ainsi son seuil et, toujours sur pilote automatique, s'enfila couloir sur couloir, guidé par une force qui n'était plus la sienne. Il était tard. Les pensionnaires à cette heure étaient couchés et Noémie, l'infirmière de garde, si plongée dans ses mots fléchés qu'il eût fallu au moins l'alarme incendie pour lui faire lever le nez. Il se retrouva face au placard où il rangeait le bric-à-brac indispensable à l'exercice de ses bricolages quotidiens, l'ouvrit, saisit un tournevis, empoigna une lourde gueuze de fonte qui traînait là depuis bien avant lui et dont il n'avait jamais perçu l'usage, puis, le pas alourdi par cette forte charge, reprit sa déambulation programmée.

Elle l'amena pile devant la chambre 23 dont un crêpe noir ornait la porte. S'il n'avait été dans l'état de zombie qui était le sien à ce moment, il aurait immédiatement reconnu la chambre de son vieux pote Armand avec qui il avait passé une partie de ce qu'il aimait appeler avec ironie « ses vacances en Allemagne ». Il se serait souvenu qu'Armand, dont il avait été sans doute le seul ami, était un type hors du commun, dont les comportements imprévisibles dénotaient parmi les pensionnaires. Un mal à l'aise, un « exilé », un jamais vraiment sûr d'être à sa place, un qui avait fermé son parapluie tout seul, furtivement, enfermé dans sa chambre ; même qu'il avait fallu faire venir un

serrurier et que dès l'ouverture de l'huis, la puanteur avait été si forte qu'il avait fallu faire procéder d'urgence à la mise en bière ; que personne n'avait réclamé le corps ; et que, last but not least, cet étui à cigare inquiétant sortait tout droit du tiroir de sa table de nuit ! Toujours « hors de lui », privé de conscience discriminative et de libre-arbitre, il ouvrit la porte avec son passe, se dirigea vers le cercueil qui trônait au milieu de la pièce, sortit son tournevis, et se mit en devoir de démonter le couvercle. Cela prit du temps. Quand enfin la lourde pièce de bois bas-cula découvrant le sac plastique qui laissait voir le visage prématurément bleui de ce qui avait été Armand, il respira un grand coup, et, mobilisant toute sa considérable énergie, se mit en devoir d'extraire le corps de son étui en bois. Il y parvint en ahanant et le laissa choir sur le sol où il fit un bruit mat. Au prix de grands efforts, il plaça soigneusement sa gueuze de fonte dans le dit étui, la cala avec les coussins du fauteuil et se mit en devoir de refermer la boîte. Il ne manifestait toujours aucune émotion. L'esprit vide, il chargea péniblement le cadavre ensaché sur son épaule. Armand fit ainsi son dernier voyage, d'enfilade de couloirs en traversée de cour. Dans la poche du porteur, le mystérieux objet continuait à émettre sa douce chaleur.

Toujours sans s'en rendre compte, Georges finit par aboutir à sa voiture, parquée dans la ruelle qui frangeait l'arrière du home. Il en ouvrit le coffre, y bascula sa charge, referma, se mit au volant et démarra. La nuit était tombée, d'une opacité de velours noir dans laquelle les phares creusaient un tunnel jaune. Il conduisait mécaniquement, le regard fixe. Dans cet état hypnotique, le temps est suspendu. Impossible donc de mesurer combien de temps dura la macabre équipée mais l'environnement avait changé : à la ruelle pavée avait succédé l'asphalte peinturluré du centre-ville, puis le goudron rectiligne d'une

grand-route bordée d'arbres. Ensuite la voiture vira à la perpendiculaire dans un petit chemin à peine carrossable dont les ornières finissaient par se dissoudre dans le moelleux tapis d'aiguilles d'une sapinière. Dans les phares, juste en face : une boîte. Une boîte parallélépipédique d'une matière indéfinissable. On eût dit que seule la faible fluorescence des parois en délimitait les contours. Une boîte de lumière, en quelque sorte ; de taille suffisante pour y loger le cadavre que visiblement, elle attendait ! Il, ou du moins son corps, toujours programmé comme un ordi, sortit, rouvrit la malle arrière, en retira avec beaucoup d'efforts le sac en plastique et son contenu, le hissa sur ses épaules, marcha d'un pas lourd jusqu'à la boîte de lumière et y balança son fardeau. Dans sa poche, la chaleur du pseudo étui à cigares devint intense, il était animé d'une vibration proche de celle des téléphones portables. Même il grésillait. Georges senti la brûlure sur sa cuisse et sursauta. Instinctivement, il retira l'objet de son pantalon et, tant il lui brûlait les doigts, le jeta au sol. Le corps, à l'intérieur de la boîte disparut soudainement. L'étui à cigare sembla se dissoudre dans le sol.

Et Georges s'éveilla. Enfin... partiellement ! Il restait là, prostré, les yeux rivés à l'endroit où s'était évaporé Armand. Peu à peu son mental se remettait en route. Toute sa vie défila devant ses yeux. Pas seulement sa vie, mais tout ce qu'elle lui avait appris sur la planète et ses habitants. Tout à coup, dans une sorte d'hyper-conscience, il sut. Mieux, il vit. C'était terrifiant. Impossible à regarder en face comme c'eût été le cas du soleil. Il n'avait pas peur mais il ferma les yeux. Derrière les paupières, une dernière vision : le portillon du crématoire de Buchenwald où il avait « travaillé ». Il se sentit pris d'une immense fatigue, d'un immense découragement. Un grand soupir lui fendit l'âme, ses épaules s'affaissèrent. Mais il se redressa,

rouvrit les yeux, et, totalement lucide cette fois, délibérément, marcha jusqu'à la boîte et s'y allongea.

On retrouva la voiture, portière ouverte, coffre béant. On chercha vainement trace de lui.



# Le fuyard

Elle l'avait usé. Ça se voyait. Lui qui, il y a encore quelques années, portait beau sa fin de soixantaine, il s'était voûté, tassé, comme écroulé sur lui-même. En un an, il en avait pris dix. En deux il était devenu si vieux qu'on pouvait lire la mort ébauchée dans ses yeux. Il avait pourtant été jeu-ne, comme c'est toujours le cas pour tout le monde. Il avait vécu sa vie. Il l'avait même brûlée par les deux bouts. Si bien qu'il lui avait fallu les premières craintes plus fortes que ses envies, le premier recul devant le risque, le premier besoin d'un peu de sécurité, les premières démissions du corps, le premier «à quoi bon» aussi, pour qu'il accepte de se trahir lui-même, de mettre au rancart sa sacro-sainte liberté. Elle, elle avait encore frais minois, œil d'étang après la pluie, voix douce, timide sourire enjôleur et, semblait-il, tant et tant de tendresse à laisser couler qu'il s'était assis là à côté d'elle pour profiter enfin d'un peu de douceur et de paix après la tornade qu'avait été son existence.

Il s'était tellement bien assis qu'il était resté scotché là et qu'un jour (allez savoir ce qui lui passa par la tête), il avait même parlé mariage. Comme, ça, en l'air, façon de dire : «je suis bien ici près de toi. Ça pourrait durer». Malheur ! Ce fut comme s'il avait appuyé sur le starter de quelque machine infernale ! Le lendemain, elle y fit allusion, le sur-lendemain elle en reparla d'abondance, le jour d'après elle tenait la chose pour

acquise et comme frappée soudain d'une forme d'autisme, devenait définitivement sourde à ses protestations.

Bref, ils furent mariés. Ce qui, pour lui, signifiait simplement qu'un politicard douteux avait signé un papier légalisant l'exclusivité du restant de sa libido ; mais qui pour Madame, par contre, signifiait bien plus : sécurité matérielle, médicament anti-solitude, transfert reposant de responsabilités, bouc émissaire éventuellement bricoleur, et normalité sociale retrouvée. Il s'était fait avoir ! Avait-il jamais eu besoin de l'approbation de la nation pour ses galipettes ? Le voilà qui se retrouvait par contre investi d'une redoutable mission officielle : assurer la sérénité d'une femme ! Bien sûr, il s'attendait un peu à ce que ce ne soit pas simple. Il ne découvrait pas là tout à coup le rapport hommes femmes. Mais enfin, par le passé, quand ça devenait insupportable, il se barrait vite fait.

Cela dura pourtant ! Pas vraiment à cause de ce foutu papier, mais parce que le menait par la main la curiosité de savoir ce que donnerait une relation sur le long terme. Cela le faisait patienter d'un jour à l'autre.

Et il vit. Ou plutôt, il ne vit rien venir ! Ça s'est fait rampant et insidieux, quotidien comme une brosse à dent, mais destructeur et rongeur comme l'acide. Il n'a pas fallu des éons pour que le contrat d'assurance remplisse son office et que notre homme se sente totalement coincé. Ni pour que le minois se fane, ni pour que l'œil d'étang ne reflète l'orage, que la douceur de la voix ne vire au grincement de cabestan, que le sourire s'efface et que l'enjôleuse exige. La tendresse, elle, bordel, avait coulé... à pic ! Avant qu'elle ne se fige en bac à glaçon sous prétexte de ménopause ! Tout y était passé, tous les malentendus, toutes les manipulations, tous les procès d'intention, tous les chantages affectifs, toutes les torpilles sous la ligne de

flottaison, les reproches, les insinuations sournoises, toutes les mauvaises fois, les reniements. Il avait tout essayé : se barder de détachement, s'absenter plus souvent, se murer dans le silence... C'était encore pire et sujet à récriminations qui n'en finissaient pas. Il en était venu, alors que ça ne le tentait même plus, à faire semblant de la tromper dans l'espoir fou qu'elle partirait, qu'elle demanderait le divorce. Même à ses torts à lui. Mais rien à faire. Après chaque scène, elle prétendait qu'elle l'aimait. Que ça se voyait à tout ce qu'elle supportait de sa part. Et c'était reparti pour en supporter encore plus ! Elle prenait des airs de martyre chrétienne. Il se demandait même si ce n'était pas ainsi qu'elle se justifiait d'exister.

Vous allez dire : la belle affaire ! Parce que vous pensez que tout cela est lié au statut marital, quoi qu'on fasse. D'accord ! Mais c'est usant ce genre de chose et, pour lui, ça devenait si insupportable qu'il en était à somatiser, à se racrapoter, à perdre l'espoir et le goût des choses, à vieillir, tout simplement, à regarder la mort avec moins de crainte respectueuse, à l'appriivoiser, à se persuader qu'elle était une porte de sortie et, comme je l'ai dit, à la porter dans ses yeux.

Un jour d'entre ces sombres jours, il lui avait dit :

— Je pense qu'il va pleuvoir !

Et elle, tout de suite sur la défensive :

— Ça va encore être ma faute !

Il avait eu alors la témérité d'essayer de lui expliquer que ce n'était pas ce qu'il avait voulu dire, qu'il parlait tout à fait « en général », qu'un homme procédait rarement par sous-entendus et par fiel caché mais il était trop tard ! Le typhon s'était déchaîné. Une fois de trop. Il n'en pouvait plus. Il touchait le fond. Il eut comme un sursaut de sur-vie. Se dirigea vers la chambre à coucher, fourra en vitesse quelques affaires dans un

sac, et s'en alla. Sans que cela interrompe le moins du monde le flot particulièrement virulent ce jour là des récriminations.

Même de l'intérieur de sa voiture, il l'entendait encore. Il soupira. Que faire, maintenant ? Où aller ? La décision s'imposa à lui doucement, comme une évidence. L'envie de tout laisser tomber à commencer par les responsabilités. La voiture prit toute seule le chemin d'une maison de retraite qu'il savait de bonne réputation. Il eut de la chance. D'habitude on n'entre là qu'après avoir fait la file quelques mois. Il y fut reçu de suite, par-ce que le directeur était le fils d'un ami. Il s'installa avec satisfaction et, au milieu de cette tribu cacochyme, se mit enfin à respirer, à reprendre des couleurs, un regard, à retrouver le plaisir de converser, d'échanger, de côtoyer ses semblables. Un avocat s'occupa du divorce et il put entamer une vie nouvelle. Étriquée certes, mais libérée du stress de sa lamentable expérience conjugale.

Évidemment, on ne se refait pas. Toute sa vie avait tourné autour des femmes. Il n'était que juste que les femmes à leur tour se tournassent vers lui. Volontaire de la retraite, il était plus jeune et plus motivé que les autres vieux mâles du clan et ne craignait guère la concurrence. Il jeta donc son dévolu sur la moins décatie, la moins vieille aussi, qui avait gardé des manières, de la distinction et une sorte de grâce naturelle dans l'expression, de douceur dans le contact de l'autre ; enfin, qui lui avait plu tout de suite. Normalement, il eût dû se méfier, ne pas courir le risque de retourner dans l'enfer d'où il venait à peine de s'extraire.

Mais la nature des mâles est ainsi faite que plaire leur est compulsif et que leur incohérence les pousse à recommencer éternellement les mêmes erreurs.

Ceci dit, c'était un peu différent cette fois. Pas question, bien sûr, de mariage. Et de plus, chambre à part ! Fors lorsqu'un reste de nature, au tout début du printemps, poussait à quelques rapprochements indécents mais finalement anodins. Moyennant cela, ils filèrent le parfait amour. Lui, revivait, ravi d'avoir enfin trouvé, sur le tard, une relation harmonieuse, elle rayonnante d'inspirer encore de tels sentiments. Elle l'appelait «mon Biquet» et lui qui auparavant n'eût jamais supporté ce sobriquet lui donnait du « oui ma Louloutte » qu'en d'autres temps elle eût trouvé un peu « peuple ». Il lui cueillait des fleurs des champs, elle gardait pour lui sa part de mousse au chocolat.

Des jours coulèrent que l'on eût pu dire heureux et qui, passées les premières joies, n'était en réalité, comme ce l'est toujours, que travail de sape du quotidien, lente installation de l'indifférence, ennui devant le même visage inlassablement répété, agacement de savoir exactement quel propos, à quel moment, allait franchir les lèvres. Inconsciente préparation à l'insupportable. Quand ce fut mûr, quand tout fut accompli, qu'il ne restait que des rituels creux, elle eut la chance de commencer peu à peu à perdre l'esprit. Cela la mit à l'abri de cette déception ultime et lui permit de se rendre à son tour insupportable sans que lui, bien conscient des choses et fort attristé pour elle, ne puisse lui en faire le moindre reproche. Il fut néanmoins brutalement secoué lorsque qu'au repas du soir, comme il faisait observer que la soupe n'était guère ragoûtante, elle lui répondit sur un ton aigre :

— Ce n'est tout de même pas de ma faute !

Il paniqua ! Tout recommençait ! La malédiction du couple le poursuivait. Il se retrouvait aussi malheureux qu'à son point de départ et, cette fois, sans nulle position de repli.

La maladie cependant galopait. Sa « Louloutte » piquait désormais des crises de jalousie terribles autant qu'injustifiées, voyait des maîtresses par-tout (ce qui, à leur âge, ne manquait pas d'avoir un côté attendrissant) et agonisait de reproches d'une rare aigreur son Biquet qui encaissait en silence, sachant qu'il devait en vouloir aux neurones qui se barraient et non à sa dulcinée ; que, de toute façon, ce n'était plus elle. Il était en outre bien forcé de constater qu'elle s'affaiblissait, qu'elle s'enmochissait, qu'elle était rongée par le dedans, qu'elle devenait incontinente et qu'il lui arrivait d'oublier de se culotter pour sortir dans les couloirs. Il souffrait à nouveau ! À la fois de ne pouvoir se justifier, à la fois des insultes venimeuses et des injustices dont elle l'abreuvait quotidiennement, et, paradoxalement, de l'humiliation de la voir se déglinguer ainsi physiquement et psychiquement. Lui aussi se sentait revieillir, il retrouvait cet « à quoi bon vivre encore ? », cette lassitude, cette attirance douce vers la fin qui l'effrayait tant. Son visage et son regard avaient repris le chemin de la mort.

Heureusement, elle mourut avant lui. On ne sut jamais très bien de quoi. Dans son état, tout eût pu justifier la chose. Il pleura beaucoup mais peu à peu retrouva un peu d'oxygène et de repos. Une liberté de l'esprit qu'il n'avait connue qu'au début de son séjour. Encore une fois, son regard se ralluma, son visage reprit des couleurs et lui un peu de goût à la vie. Il se remit à s'habiller soigneusement, à manger et à aimer ou détester ce qu'il mangeait. Mais, cette fois, il se tenait à l'écart de la gent féminine et des papotages, des supputations qui couraient sur son avenir. Pour rien au monde il n'eût remis cela ! La leçon, cette fois, avait vraiment porté. Et les belles roses fanées

avaient beau lui faire un cirque d'enfer, il faisait celui qui ne voyait rien et qui, de toutes façons, était inconsolable... même si personne n'était dupe de ce dernier point et s'il était évident pour toutes que la mort de sa Louloutte l'avait, finalement soulagé.

Tout allait donc pour le mieux ! il avait trouvé le moyen de finir ses jours dans un endroit confortable et se tenait à l'abri des complications que l'âme des femmes trimbale avec elles comme un trésor dont elles veulent absolument faire profiter les hommes. Il se sentait même joyeux parfois et sifflotait des airs de sa jeunesse, tout en parcourant d'un pas aussi dansant que lui permettait sa canne les allées du parc. Il se sentait même dépositaire d'une certaine sagesse. Il comprenait enfin que le temps passe avec ou sans notre consentement et qu'il crée les choses selon le même éternel processus : un début, un milieu et une fin. Il en était donc venu à ne plus refuser la fin de ce qui ne lui convenait pas puisque c'était forcément le début d'autre chose, à ne plus refuser le début de ce qui ne lui convenait pas puisque ça aurait une fin et... au milieu, à garder son calme vu que, de toutes façons, que ce qui se passait lui convienne ou ne lui convienne pas, cela passerait. Le rétrécissement constant de l'avenir, l'allongement inéluctable du passé donnaient ainsi à son présent des allures de dégustation de thés rares et raffinés. Ce fut donc à nouveau quelques mois de vrai bonheur.

La fin arriva pourtant, brutale, imprévisible, inimaginable ! Le « début d'autre chose » fut si bref, si fulgurant et si insupportable qu'il fut finalement la fin de tout ! Quoique... Mais c'est une autre histoire.

Un « aujourd'hui », donc, d'entre les « aujourd'hui », un peu ébloui et le crâne surchauffé par l'ardent soleil qu'il faisait ce jour-là il eut comme le début d'un vertige. Il connaissait ça ! Aussi se mit-il en devoir de s'abriter dans l'ombre propice du porche d'entrée sur lequel ouvrait le bureau de réception. Ce même bureau qui l'avait accueilli comme un havre quand il fuyait vent arrière la tempête conjugale. La fraîcheur l'accueillit. Il reprit son souffle et laissa ses yeux s'accommoder à la pénombre. Cela prit du temps, vu son âge. Au fur et à mesure que lui revenait la vision, son ouïe se réveillait et s'affinait à l'unisson. Un bruit de voix émanait du bureau. La voix bien connue de la pré-posée aux inscriptions et... une autre. Familière. Très. Mais revenue de si loin ! Ses neurones fonctionnaient aussi vite qu'ils le pouvaient encore, scannaient le cerveau à la recherche d'un visage...

— Nom de dieu !

Il avait hurlé ça comme si cela avait explosé dans sa tête.

— Pas vrai ! Pas possible ! Pas elle !

Il se passa la main sur le front comme pour chasser une hallucination, risqua un œil à l'intérieur par la fenêtre entrouverte. Pas de doute ! Même de dos, il la reconnaissait ! Elle venait le rejoindre. Le cauchemar allait recommencer ! Il paniqua, son cœur se mit à battre la chamade, beaucoup trop vite... Il s'enfuit droit devant lui, une douleur terrible lui vrillait le sternum. Il franchit le trottoir, voulut traverser, trébucha. Un bus arrivait qui ne put freiner.

Le lendemain, quand elle apprit la funeste nouvelle elle lâcha d'un air persécuté :

— Cette fois-ci, ce n'est pas de ma faute, tout de même !



# Le superflu

Ce n'était pas possible ! On devait avoir changé de cuisine...ou des restrictions budgétaires avaient dû sévir mais ce qu'il avait là devant lui était proprement immangeable ! Depuis qu'il était là, jamais il n'avait vu ni surtout senti pareille ignoble boustifaille. D'ailleurs, tout se déglingait. Il était arrivé là heureux de trouver gîte et suite à un hasard tout à fait providentiel. Très vite il avait fait sa place. Tout un travail de séduction ! Il était heureusement maître dans cet art. C'était, comment dire, atavique. Il n'était pas beau. Pas beau du tout. Même franchement affreux. Cela oblige à d'autres ressources. Il savait donc jouer de cette disgrâce pour s'attirer la sympathie des pensionnaires. Il faisait pitié aux hommes et réveillait le reliquat d'instinct maternel qui stagnait encore au fond des petites vieilles. Il finit ainsi par avoir son heure de gloire et devint la coqueluche des joueurs de cartes qu'il se contentait pourtant de contempler. On prétendit qu'il trichait un peu, indiquant du regard ou d'un geste de tête à ses chouchous ce qu'il avait perçu du jeu d'un autre. Du coup, on le courtisa, on partagea avec lui pralines et biscuits. Les dames lui témoignèrent de l'affection, le personnel, sachant le bien qu'il dispensait, lui vouait une forme de reconnaissance. Il lui arriva d'assister des mourants sans famille pour qui il était la seule présence, le seul réconfort. Il n'était pas indispensable, loin de là, mais il rendait mille et un petits services, finissant si bien par faire partie des meubles que, peu à peu, et tant il est vrai que l'habitude vient à bout de tout, il cessa d'attirer les regards.

Avec le temps, on ne vit plus sa laideur ridicule, il perdit son meilleur avantage : celui de l'incongruité. Le mal de chien qu'il se donnait pour les autres devint normal, puis banal puis superfétatoire. On le snobait pensait-il. On finit même par le rabrouer sèchement quand, en mal de contact et d'amitié, il se faisait pressant. On le rejeta finalement d'autant plus aisément que la rotation inévitable des résidents allait de pair avec son vieillissement à lui et que les nouveaux arrivés, centrés sur leur problème d'adaptation, ne pouvaient plus guère s'attendrir sur son apparence ni même sur une serviabilité qu'ils croyaient faire partie du service.

Franchement, il n'avait plus rien à faire... ni là, ni ailleurs ! Il se faisait vraiment vieux, ses hanches le faisait fort souffrir, ses sens s'émoussaient, il lui devenait parfois pénible de contrôler ses sphincters. C'était le besoin de sécurité qui le retenait là en même temps que le titillait le rêve de sa vie d'avant. Qu'importait après tout de mourir dans ce clapier à seniors ? À mourir pour mourir, ne valait-il pas mieux mourir libre ? Il n'avait gardé pour amie que Félicie dont le nom signifie « heureuse » en latin et qui, en effet, à cent et un ans semblait plongée dans une hébétude hilare et sempiternelle. Elle au moins souriait encore de toutes ses gencives quand il entra dans sa chambre. Et voilà qu'aujourd'hui elle lui avait joué le vilain tour de trépasser ! Ce fut le déclic, la goutte d'eau qui dépassait les bornes !

Le lendemain, à jeun pourtant, et sans prévenir personne, sans un regard en arrière, il franchit la porte et se retrouva dans le monde sauvage : la rue ! Il eut d'abord un moment de panique ! Cette odeur nauséabonde de déchets organiques, d'é-

chappements automobiles, de transpiration mal contrôlée... Il avait oublié tout ça, lui qui croyait ses muqueuses nasales atrophiées par l'odeur unique et omniprésente du Dettol. Cela le réconforta un peu. Il avait donc toujours un odorat ? Bravement, il se lança sur le trottoir, remonta la rue Victor Bouillenne, contourna, non sans en apprécier les senteurs d'étable, la pissotière de la place Vieuxtemps et déboucha sur l'avenue de Spa.

Chemin faisant, sa mémoire se ravivait, ses sensations se réveillaient. Il lui semblait voir de plus en plus clair, humer avec plus de précision. Seule l'ouïe, par bonheur vu le vacarme ambiant, semblait bel et bien morte. Il retrouva même de la vigueur à la marche. Il allait d'un pas rapide, presque trottinant. Sans attacher la moindre importance au spectacle pourtant peu ordinaire du trafic, à l'affairement des passants et des passantes.

Quelque chose le poussait et orientait sa course. Un souvenir lointain, quelque chose de si enfoui dans sa mémoire que c'en était confus. Il ne se souvenait, tout au fond de lui, que d'une impression floue, d'une grande douceur, d'une grande plénitude. Et il lui semblait qu'en maintenant le cap plein sud, en marchant assez longtemps, il finirait par la retrouver. Cent fois, fatigué, il dut se reposer. Cent fois il repartit. Jusqu'à sortir de la ville, jusqu'à longer des haies, jusqu'à piquer un somme à leurs pieds... interminable ! Sa propre perplexité augmentait : où allait-il ? Mais une joie intérieure le soutenait, celle d'avoir renoué avec la liberté et l'aventure.

Il finit par faire halte auprès d'un panneau routier au nom engageant : « Vertbuisson ». Il avait beau être illettré, le dessin des caractères lui plut, sans savoir pourquoi. Derrière la tôle, un sentier parfumé à l'ail des ours s'enfonçait sous les frondai-

sons. Il s'y engagea derechef. La fraîcheur lui fit oublier la fatigue. Le sol était un peu humide, juste de quoi y laisser sa trace, des anémones enneigeaient un peu les bas côtés. Il y avait du lierre vert sombre, du sureau aux ombrelles en dentelle de Bruges, des troncs rugueux et balèzes en débardeur de lichen. Il aimait. Il pressait moins le pas. Il flânait, même.

Tout à coup, il sursauta. Voilà qui remuait en lui quelque chose d'encore plus profond, qui agitait je ne sais quelle ancestrale curiosité remontée des profondeurs génétiques : Une piste, bien marquée. Il examina. Un chevreuil sans doute. Mais d'où savait-il ce qu'était un chevreuil ? Juste-ment ! Il voulait savoir ! Absolument ! Vissé à la trace, il accéléra. Les hanches lui faisaient mal. Il n'en avait cure. Il ajouta ainsi un bon kilomètre à sa folle équipée. Puis une trouée de lumière dans le vert du feuillage, droit devant. Il s'arrêta net en débouchant, ébloui, dans le soleil.

S'il avait dû se faire, un jour, une idée du paradis, il eût été là, devant ses yeux. Sous l'aile bleue du ciel, une clairière idyllique s'ouvrait comme un étang au milieu des épicéas, frissonnant de toutes ses graminées ocre. Ça et là les corolles des marguerites, les gouttes rouges des coquelicots. Une brise tiède et caressante, le parfum de la bruyère mêlé à celui du conifère coupé. L'impression d'une fourrure douce, d'une matrice de tendresse, d'un accueil dont le toucher même distillait l'amour. Il en oublia le chevreuil. S'avança doucement. En l'effleurant, les herbes hautes lui filaient la chair de poule, les senteurs de résine l'enivraient. Un grand bonheur lui dilatait la poitrine. S'il l'avait pu, il aurait ri de joie. Il se mit à courir, à gambader même...

Il était toujours sourd. Il n'entendit pas le coup de feu, ni le « sale clebs » qui tomba du mirador planté en bordure et auquel il n'avait pas prêté attention. Il ressentit seulement un choc. Violent. Tout s'éteignit.

Il roula dans le noir...

Quand il se releva, il était comme qui dirait « hors de lui », la lumière avait changé de qualité, elle semblait émaner des choses, les dotant d'une évidence plus réelle que réelle. La clai-rière était encore plus calmement envoûtante. Elle rayonnait. Un jappement de surprise lui échappa : à quelques mètres, indifférent, broutait le chevreuil. Cela ne suscitait en lui nul instinct chasseur. Il se coucha dans un carré de bruyère et s'étira en proie à une grande paix qui lui gonflait le cœur, heureux simplement d'être parmi tout ce qui était.

Ce n'était qu'un chien. Il ne connaissait rien à la métaphy-sique. Il ne sut jamais que, comme le lui avait laissé pourtant pressentir le premier émerveillement, il était cette fois bel et bien arrivé au paradis.



# L'emmerdeuse

Si féminine, si fragile d'apparence, Frida était pourtant une femme de tête. Ex-assistante sociale, elle avait entre autres dispatché des charretées de vieux vers leurs derniers hôtels. Quand il s'était agi de sa personne, bien au courant des arcanes du système, elle n'avait donc rien laissé au hasard. Contrairement à beaucoup qui débarquent en maison de retraite à la demande (voire à l'exigence) de leur famille, elle, seule au monde, s'y était soigneusement préparée. Le plus étonnant était cette précaution qu'elle avait prise : sachant bien qu'elle n'aurait pas droit à l'erreur, elle avait testé tour à tour et pour des durées variables différentes « villégiatures ». Au bout d'un nombre considérable de séjours provisoires, une seule lui avait paru compatible et avec ses ressources et avec ses exigences. On y disposait d'un mini mais joli studio dans un affreux grand bâtiment en briques. Au rez-de-chaussée, cependant. Détail important, puisque le dernier homme de sa vie était un bichon maltais ! Il y avait donc là de quoi, tant que faire se pourrait, garder son autonomie : living lumineux, kitchenette accueillante et salle de douche. Et puis, comme elle se plaisait à le souligner, quand elle serait vraiment trop décatie, il lui suffirait de traverser sans retour un simple couloir pour rejoindre la vraie maison de retraite. Celle dont la promiscuité n'avait rien à envier à celle des casernes et où la dépendance plus ou moins marquée était la norme.

On imagine le déchirement habituel. Déjà qu'un déménagement est bien classé sur l'échelle des causes de stress de Holmes-Rahe, mais passer d'une villa à la campagne à une logette dans une ruche, de la traction automobile à une définitive, douloureuse et hésitante traction pédestre, de la fréquentation d'amis choisis à celle de voisins imposés relève du défi émotionnel. Elle assumait. Elle s'efforça de voir le côté positif de la chose, l'accessibilité des soins, la possibilité de prendre des repas en commun, de faire de nouvelles rencontres. Elle s'imagina même pouvoir animer un peu l'atmosphère d'anti-chambre anesthésique qui régnait là sur les gens et les choses. Elle fit pour cela des efforts considérables. Elle ne décollerait pas devant ces pensionnaires, enfermés par leur individualisme plus que par leurs conditions de vie ; éteints non pas par l'absence de possibilités d'agir mais par leur apathie, leur « à quoi bon » qui les faisaient pédaler dans la routine avec pour seul but de passer sans rien faire ni risquer le temps, pourtant mesuré, qu'il leur restait à vivre. Morts déjà, disait-elle. Même les mômeries pour oligophrènes avec lesquelles l'institution espérait les occuper n'attiraient pas les foules. Cela allait des risibles fabrications de paniers en raphia aux superbes bricolages à base de pots de yaourt qui n'étaient pas sans rappeler ceux, illustrissimes, de la fête des mères à l'école maternelle. Juste de quoi motiver l'emploi d'une ergothérapeute.

Frida rêvait d'une convivialité autre que celle des parties de rami et de culture autre que celle des feuilletons télévisés de série D. Prenait-on vraiment tous les vieux pour des cons ? On ne peut pas dire que la direction la soutint, on ne peut pas dire non plus qu'elle lui mit des bâtons dans les roues. On la regardait simplement avec une condescendance amusée. Elle s'en rendait compte et cela la mettait en rage. Son chemin de croix comptait beaucoup de stations, passablement diversifiées. Elle tenta successivement : Ateliers-théâtre, chant, écriture, lecture,



journal, création, chant choral. Puis, révisant ses rêves à la baisse et tentant désespérément de trouver quelque chose qui retisserait le lien social : jeu de pétanque, atelier de jardinage, sorties à l'extérieur, club tricot, couture, préparation de pâtisseries...

Bernique !

En fait, elle finit par s'en rendre compte, elle emmerdait tout le monde ! Elle dérangeait les habitudes, perturbait le train-train et demandait des efforts que personne n'avait envie de faire. Les vieux par apathie et le personnel parce qu'il voyait se pointer à l'horizon le spectre abhorré des heures sup. Bref la mayonnaise ne prit jamais et la vinaigrette n'intéressa personne. Frida ne tarda d'ailleurs pas à subir un véritable ostracisme. On l'évitait. Elle effrayait les résidents comme le Che avait dû finir par effrayer les paysans qu'il protégeait. On la sentait sacrilège, attentatoire à l'ordre établi, à la règle divine. Dieu sait de quelles repréailles fantasmatiques elle serait la cause ? Non seulement on en avait peur, mais on éprouvait pour elle une forme de répulsion ou au moins de malaise. Celle des gens «normaux» face aux aliénés, des bourgeois face aux marginaux, des pères peinars face aux révolutionnaires.

Elle vécut cela vaille que vaille, déçue bien sûr, mais surtout atterrée de voir qu'il n'y avait plus rien à faire, qu'elle était bien confrontée à la dernière étape. Qu'on ne passait pas d'un coup du dynamisme au cercueil, que ça se préparait, que l'acceptation nécessaire se confondait fort aisément avec la résignation et qu'on se devait de ne pas faire de vague en attendant. Être des mourants passifs quoi ! Elle aurait pu s'en foutre. Finalement la solitude ne la traumatisait pas. Le dénigrement non plus.

Ce qui fit déborder la coupe de l'amertume ce fut, dans le parc, l'assassinat sauvage de son bichon maltais par le vilain rottweiler d'un des pensionnaires. Celui, justement, qui lui était le plus hostile. Comble de cruauté, la chose se passa sous ses yeux sans que ce leader réactionnaire ne lève un petit doigt qu'il se serait sans doute fait bouffer dans la mêlée. Elle pleura beaucoup. Pour la première fois de sa vie sans doute. Puis, au fur et à mesure que se tarissaient les larmes, la colère commença à infiltrer son tissu cellulaire, sournoisement, membre par membre, organe par organe. Quand enfin elle arriva au cerveau, elle était mûre pour la vengeance. Son mental échafauda l'un après l'autre, les pires supplices à faire subir tantôt au salopard qui avait laissé égorger son chien, tantôt aux connards qui continuaient à lui tourner le dos. Voire aux deux. Mais rien de vraiment satisfaisant, rien qui, tout en touchant toute cette bande de moutons séniles, s'en prendrait en même temps à leur veulerie. Jour et nuit cela tournait dans sa tête comme un manège fou. On dit que la nuit porte conseil. Finalement, l'une d'entre elles lui en donna un... diabolique !

À force de ruminer cette rancœur-là toutes les autres lui étaient remontées. Une vie consacrée aux autres ne peut qu'être pleine de déceptions. La pire pour elle avait été le devenir des enfants du juge dont elle avait eu la charge en maison d'accueil. Ils avaient tous fini en taule. Sauf un qu'on n'avait pas pu coincer. Celui-là, elle avait de temps à autre de ses nouvelles. Elle savait même comment le joindre et elle savait comment il « gagnait sa vie », justement ! En pensant à lui, un sourire, le premier depuis longtemps, plissa ses lèvres mais il était sardonique. Après tout, il existait bien des tueurs à gage. À côté de cela son projet paraissait anodin quoique féroce, drôle quoique satanique. Le lendemain, dûment convoqué, l'ex-pupille était là, porteur d'un petit colis en papier gris que, sans même

s'étonner, il échangea avec empressement contre quelques billets de banque. Le plus dur restait à faire : trouver l'entrée du conditionnement d'air ! Elle n'y con-naissait rien. La technique l'avait toujours si effarouchée que le maniement du téléphone lui semblait suffire à épuiser ses compétences. À force de parler à l'homme à tout faire de la pénibilité de son travail, elle réussit pourtant à lui tirer habile-ment les vers du nez et découvrit la bouche d'aération ouverte à même le pignon, juste à l'angle de son studio. On n'eût pu mieux rêver. Restait à choisir le jour et le moment. La fête de la directrice qui devait se dérouler dans la grande salle en présence de tous les pensionnaires valides, de quelques moins valides et du personnel, lui sembla parfaitement convenable. Le scénario était en place. Elle répéta les gestes, plusieurs fois, avec une jouissance rentrée. Puis attendit.

Au jour dit, elle fit bonne figure, patienta jusqu'à ce que le local festif soit plein comme un œuf mais se laissa coincer tout derrière, près de la sortie. Une fois la directrice debout derrière la table couverte d'une nappe verte et prête à prendre la parole pour un de ses speechs à la langue de bois, elle se glissa doucement vers la porte, se déroba, enfila aussi vite que le lui permettait ses vieux mollets un ou deux couloirs, déboucha dehors, sortit de sa poche un tournevis, se débarrassa fébrilement de la grille qui fermait l'orifice, tira de sa poche le petit paquet en papier gris, l'ouvrit, et secoua dans l'appel d'air son contenu de poudre blanche. Un franc sourire lui éclairait le visage en même temps qu'un petit rire intérieur agitait par saccades son impeccable chemisier à dentelles.

La suite fut indescriptible et apocalyptique : au beau milieu de son discours, la directrice s'interrompit au centre d'un mot, pouffa, cria, chanta, arracha ses frusques et, entièrement nue, monta sur la table où elle se mit à danser la salsa.

Les petits vieux, soudain surexcités, se ruèrent sur les petites vieilles en hurlant des obscénités et se livrèrent avec leur consentement hilare à toutes sortes de jouissives voies de fait. Les infirmières et les garde-malades, écroulées de rire, jupes et tabliers relevés, improvisèrent un grand concours de flatulences tout en distribuant à la ronde l'entièreté des bouteilles de mousseux que recelait la cave.

Ce vent de folie dura plusieurs heures. Ce sont des parents venus visiter leur aïeule qui donnèrent l'alarme. Il y eut les flics, dont plusieurs furent blessés au cours de l'intervention ; il y eut un ballet d'ambulances ; il y eut enfin plainte et il y eut enquête et procès. C'est ainsi que Frida changea d'hébergement et se retrouva derrière les barreaux. On ne met pas pareil oiseau en cage. Elle se dépêcha, avec un haussement d'épaules, d'y fermer son parapluie. Sa dernière pensée fut, en toute compréhension et solidarité, pour ses «enfants».

Puis elle expira.

Quand une gardienne découvrit le corps, elle eut droit à un bras d'honneur que la rigidité cadavérique rendait incontournable.

# Isolde et Tristan

On se doute bien qu'ils ne se prénommaient pas vraiment ainsi. Qu'importe ! Isolde évoque irrésistiblement « isolée » et Tristan, évidemment, « triste ». Elle finissait de faner au home Ste Marie des anges et lui, sans qu'elle le sache, juste de l'autre côté de la rue, achevait de se flétrir à la maison de retraite Jean Jaurès. Tous deux abandonnés, largués par un semblant de famille qui considérait comme un tel effort de leur rendre visite qu'il fallait s'y préparer six mois d'avance. Tous deux redoutaient d'ailleurs ce jour là et ses silences embarrassés meublés par l'une ou l'autre réflexion de faux-cul, les coups d'œil mal dissimulés au cadran de la montre, les gamins rebutés au moment fatal du bisou, les « au revoir » et les « à bientôt » dont ils percevaient toute l'involontaire dérision. Tous deux aussi avec, intacte et claire sous la déglingue de la viande, leur âme de trente ans. La même attente, le même désir. Celui qu'expriment le premier vagissement et sans

doute le dernier rôle : aimer et être aimé. Évidemment, dans ces conditions-là, c'était mal barré.

Sans doute pour le restant ténu de leurs jours.

Elle, c'était justement cette occultation définitive de l'affectif qui la faisait beaucoup pleurer. En cachette ! Sans quoi elle était mûre pour les :

— Allez, madame, il faut vous secouer !

Et, en cas de récurrence, pour les antidépresseurs qui transforment en yucca ou pire : la visite de ce jeune psy condescendant qui sentait l'ail et qui voulait la faire parler ! De quoi bon dieu ? ! Comme s'il y avait besoin de beaucoup se creuser pour connaître la source du mal ! La date de naissance eût suffi !

Lui tournait en rond. Au propre ! Sur ses vieux jours, il se découvrait hyperkinétique. Ce n'était qu'aller et venues compulsives sur des trajets connus par cœur parce que mille fois empruntés, marmonnant dieu sait quoi pour occuper une voix qui n'avait plus vraiment d'interlocuteur. Il faisait semblant de ne pas entendre les

— Monsieur Tristan, allez vous asseoir, vous nous donnez le tournis !

Et on avait fini par le considérer comme un peu autiste, peut-être même guetté par la maladie d'Alzheimer. Ça l'arrangeait. On lui foutait la paix et lui, dans sa tête, essayait de survivre en se remémorant les bons moments de son existence.

Quel que soit le bout par lequel il les abordait, quel que soit le déroulement du contenu de la mémoire, il en arrivait toujours au même point, le seul qui vraiment lui secouait encore l'émotionnel son premier amour. Celui-là qu'un quotidien n'avait jamais pu abîmer, celui-là dont l'illusion ne s'était pas évaporée au cynique contact de la réalité. Vivait-elle encore ?

Hasard des choses, facétie du destin, elle était là pourtant... si près ! De l'autre côté de la rue ! Il rêvait à ses amours envolées, elle criait après lui et ni l'un ni l'autre ne le savait. Cette stupide et dramatique ignorance dura longtemps. Cela eût même pu durer toujours si, un jour qu'il s'emmerdait plus ferme que d'habitude, Tristan n'avait appuyé son front à la vitre dégoulinante de pluie du réfectoire et laissé errer son regard sur le mur d'en face. Un regard vague, comme décalé par

le crachin sur les fenêtres carrées comme des cases de B.D. De temps à autre, on y percevait quelque mouvement, une ombre fugitive. À un moment précis, ses yeux se fixèrent. Il y avait là, enfin, un profil. Immobile. Comme un portrait sur une toile. Et ça remuait quelque chose, non pas dans sa tête mais au niveau du plexus. Une mémoire d'au-delà de la mémoire raisonnable... A force de rêver les choses, on finit par les voir partout. Il regarda encore. La silhouette n'avait pas bougé. Dans le plexus ça ne s'arrangeait pas, au contraire. Il ne fit qu'un saut jusqu'à sa chambrette. Ancien légionnaire, il avait gardé par devers lui quelques bricoles évocatrices de ses barouds. Il se saisit de sa paire de jumelles, retourna à sa fenêtre et, pour la première fois depuis dix ans, regarda à travers les lentilles.

— Nom de dieu !

Il avait presque crié. Incroyable ! Si ce n'était pas elle, elle son Isolde, il voulait bien être changé en franciscain ! Il refit la mise au point. Pas de doute. Vieillie bien sûr, tout comme lui, mais un visage âgé est comme une caricature, il ne déforme qu'en accentuant. Il la reconnaissait parfaitement ! Son cœur battait un peu trop vite pour un vieux dur à cuire réputé invulnérable aux émotions ! Mais celle-là remontait de si loin ! D'avant les chagrins et l'oubli dans la castagne, d'avant la merde pour tout dire ! Le temps de chasser du revers de la main un début de larmette, elle avait disparu. Restait un carré noir. Vide.

Il se dit qu'il avait halluciné, voire que ses neurones commençaient à jouer aux quilles. A son âge, rien d'étonnant. Mais toute la journée ça le pour-suivit, ça le harcela, ça le tarauda sans qu'il puis-se un seul instant penser à autre chose. Sa fenêtre à lui donnait aussi sur la rue, il y resta vissé jusqu'au soir. En vain. Il ne dort guère et il se leva avec pour premier réflexe de s'y précipiter.

Ça ne pouvait pas durer. Le doute était insupportable. Avec un mélange d'espoir imbécile et de scepticisme déjà résigné, il se fringua comme un nabab, réussit même à redresser un peu sa colonne vertébrale et... traversa la rue ! En face, on ne lui demanda rien. Il est vrai qu'il avait retrouvé la superbe, l'énergie, la décision du légionnaire. Qui eût tenté de se mettre entre lui et «elle» eût eu sans doute à essuyer verte rebuffade en langage fleuri ! Rien n'allait l'empêcher de franchir ce pont éblouissant de l'innocence à l'innocence, de « retomber en enfance », enjambant les turpitudes, les souffrances, les soubresauts de la vie d'adulte ; de retrouver avec elle une sorte de pureté mise à mal depuis si longtemps dans les corps à corps de la bataille et ceux subséquents des bordels.

C'est vrai qu'elle était claire et belle, que quand elle marchait, il s'en souvenait parfaitement, elle avait l'air de ne pas toucher le sol. Aussi inaccessible, lui semblait-il, qu'un ange. D'abord, il ne l'avait même pas embrassée. À longueur d'interminables promenades, ils s'étaient tenus par la main, s'étaient regardé dans l'âme, sans rien dire.

Et elle était là, peut-être, en haut de cet escalier qu'il peinait à monter malgré son impatience.

Il se rua, enfin autant que faire se pouvait, plus qu'il n'entra dans la grande salle du premier.

Un stop, le regard qui balaie et tout de suite, coup au cœur, elle est là et c'est elle ! C'est bien elle ! Son œil à lui accroche son œil à elle. Le temps s'arrête. Rien qu'à ce qui passe entre leurs prunelles, il sait qu'elle l'a reconnu. Il va s'asseoir près d'elle, une joie sans borne les illumine tous les deux. Il lui prend la main, comme jadis. Ils restent là incapables l'un et l'autre du moindre mot, du moindre geste qui déchirerait leur cocon magique. Le temps passe... autour d'eux le va-et-vient



lent des autres pensionnaires n'est que bruissement d'insectes. Il finit par lever les yeux, droit devant lui.

Le mur d'en face est constitué d'un grand miroir qui les reflète tous les deux et il se produit comme un choc, une secousse, un séisme. Il vient de voir !

C'était comme si une diapositive cruelle venait de se superposer à l'image de son rêve retrouvé. Un frisson d'horreur le traversa tout entier. Où retrouver dans ce visage ravagé, dans ces rides en forme d'avalanche, la pureté des traits, l'éclat du teint de son Isolde ? Où renouer, dans cette poitrine qui se répandait comme une lave, avec l'innocence de ses petits seins pointus et haut placés ? La main elle-même... Il la porta à ses yeux, déformée, racornie, ne montrant plus que les os et, obscènes, de grosses veines bleues. Il avait souvenir d'un ange, il retrouvait une chair en voie de perte. Pourtant il aurait dû savoir ! Certes, ils avaient vieilli, mais quelque chose surgi du passé avait jusque-là occulté la vision, minimisé le contraste. Bouleversé il leva une pupille atterrée sur sa propre image... le miroir lui renvoya celle d'un vieux chien de Saint Hubert. L'œil rougeâtre, les bajoues flasques, le bide indécent sur deux pattes maigres.

Elle aussi le regardait et doucement, silencieusement, discrètement, ses larmes se mirent à couler. Il perçut ce désespoir muet. Il y avait là comme un appel au secours, comme un refus définitif qui venait de s'exacerber. Il serra plus fort ses pauvres doigts, et lâcha entre ses dents

— Ça va aller... ce soir, après le souper, à la fenêtre.

Elle eut un sourire embué qui acquiesçait et il se leva brusquement.

À peine rentré, il se rendit dans sa cagna, s'absenta du repas, se posta à la fenêtre, l'œil rivé au mur d'en face. Quand la silhouette d'Isolde s'y profila enfin, il alla à sa malle militaire, en sortit un sac de golf censé contenir ses souvenirs de sport mais qui avait toujours, en réalité, abrité en secret sa carabine de tireur d'élite. Avec des automatismes professionnels, il en vissa ensemble les différents éléments, nettoya les objectifs de la lunette, chargea, arma et se colla au montant de la baie vitrée comme un sniper. Il prit une grande respiration, dut s'essuyer plusieurs fois les paupières, calmer le crabe qui lui tordait le cœur, épauler.

Le coup fut net, professionnel, sans bavure. Derrière sa vitre la silhouette s'écroula d'un coup comme au tir forain.

Alors, posément, il introduisit le canon de l'arme dans sa bouche et pressa à nouveau la détente.

# Le passant

Il aurait pu dire (à qui ?) qu'il avait tenu jusqu'au bout.

À vrai dire, il n'avait pas senti venir l'âge. La vie est comme une marche sur un chemin de plus en plus boueux. Le ralentissement est si progressif qu'on n'en prend pas conscience. Seuls de ponctuels constats, affolants de par la soudaineté de l'évidence qu'ils révèlent, font mesurer le chemin et le temps parcouru. On s'efforce alors de ne pas estimer celui qui reste. On vit son présent en occultant demain, sûr, intuitivement, qu'il ne va pas être drôle. Ainsi on voit se barrer ses projets, sa motricité, son appétit, ses érections, son envie de vaincre ou de séduire en se disant que ça pourrait être pire. Et de fait, le jour, la semaine, le mois suivant, ce l'est. Et puis, à nouveau... on pense que ce pourrait être encore pire.

Il s'était, comme tout le monde, enlisé sur ce chemin-là Il avait pourtant mené de redoutables combats d'arrière-garde, refusant de croire et de céder à l'inéluctable. Par exemple, presque jus-qu'au bout, il avait cru aux vertus du travail et de l'honnêteté, ce qui l'avait ruiné et laissé sans ressources ; à l'amour du couple aussi, source d'un bonheur toujours espéré mais jamais atteint. C'était là ce qui le touchait le plus. Ce qu'il traînait comme un chagrin secret. Ce qu'il ressentait vraiment comme son naufrage. Je ne sais plus combien il avait vécu de tentatives amoureuses qui l'avaient pillé matériellement et psy-

chologiquement. La question de savoir si c'était de sa faute ou s'il était chaque fois tombé sur de sacrées salopes ne se posait pas, puisqu'aussi bien c'était lui qui les avait choisies et par là même portait une part de responsabilité. Il n'avait pas d'art de vivre. Plutôt une immense maladresse. Inadapté, voilà !

Forcément, quand la vie vous est aussi gratifiante, vous êtes encore plus tenté qu'un autre de lui chercher un sens. La souffrance porte à dénicher, en dehors de l'évidence immédiate, un chemin plus cohérent. C'est ce qui, progressivement, insidieusement, s'était développé en lui. D'abord comme la recherche d'un antidouleur puis peu à peu comme une quête spirituelle. Elle finit par occuper le devant de la scène et faire de ses malheurs les épisodes d'une démarche qui lui rendait le goût de vivre et de découvrir. Quand l'amour relatif s'est révélé décevant, on se tourne tout naturellement vers l'amour absolu. Ses démêlés avec les curés et leurs croyances naïves l'ayant laissé allergique aux oremus, il fut tenté par plus méta-physique. Il se jeta à corps perdu dans l'hindouisme et dans le bouddhisme qu'il ne distinguait d'ailleurs pas bien l'un de l'autre tant il avait exclu de sa recherche la démarche intellectuelle au profit d'une pratique qu'il réajustait au coup par coup. J'ai bien connu ce moment de sa vie. Tout lui était prétexte à travail sur lui-même, à progrès vers l'acceptation du monde et vers la sérénité. Quand on initie ce genre de démarche, on ne peut éviter, au premier chef, le seul vrai mystère de la vie : la mort. Sans intégrer et accepter la certitude de son inéluctabilité, tout le reste est vain ou biaisé. L'âge et la dégradation visible de sa santé aidant, penser à sa mort, ou plutôt la «sentir» était donc devenu pour lui familier. Il avait été, par la force des infortunes, le roi des meublés, l'empereur des gîtes précaires. Il avait même été un moment, comble d'infortune, locataire d'un poulailler transformé en logement aux multiples courants d'air, mais finalement, dans la maisonnette au bord de

la rivière que lui avaient allouée les services sociaux, il avait enfin trouvé une forme de sécurité.

Au fur et à mesure que la tumeur qui lui bouffait la méninge se développait, il y avait achevé de se dépouiller. Des rares biens qu'il possédait, d'abord, mais de l'attachement à lui-même surtout.

Et puis un jour (chassez le mental, il revient au galop), insidieuse, insistante, rebelle, une question colonisa ses préoccupations. Une question si énorme que personne, fors quelqu'un qui en était à ce stade de lucidité et de sagesse n'eût osé se poser : et si... si la mort n'était pas vraiment inéluctable ? Si, folles, improbables, ahurissantes, inimaginables, il y avait des exceptions ? Voire une seule exception ?

La tumeur pensez-vous ? Non ! Le simple, froid, incontestable et mathématique calcul statistique. Bien sûr, la probabilité du décès de chaque être humain semble absolue. Semble. Car enfin, ce ne peut être une certitude absolue. En admettant, ce qui reste à prouver, que tous les membres de l'humanité depuis ses débuts aient bien tous défunté, qu'est-ce qui prouve, tant que l'Histoire n'en est pas à son terme, qu'il en sera toujours ainsi ? Qu'il ne se produira jamais d'exception ?

Impossible de prendre en défaut la logique de ce doute, de ce recours à une probabilité infime.

Comme son état s'aggravait, que ses pertes de lucidité devenaient fréquentes, il remisa la question au rayon des jeux stériles et se prépara, à sa manière à lui, à trépasser. Assurer son autonomie devint bientôt impossible. Il déclinait à vue d'œil. Il dépérissait. Des épisodes de délire et de hallucinations le laissaient pantelant, certain d'avoir vraiment vécu les horreurs de ces atroces cauchemars. Entre ceux-ci, il retrouvait son calme

et ce sourire qui devenait de plus en plus doux au fur et à mesure qu'approchait la fin.

Il vint un moment où le médecin qui s'occupait de lui n'eut plus d'autre recours que d'obtenir son placement dans une unité de soins palliatifs. Ce ne fut pas aisé. Il n'existait pour tout le pays que quelques établissements ainsi spécialisés et, dans chacun, à peine quelques dizaines de lits.

On estima soigneusement la probabilité du temps qu'il lui restait, étant bien entendu que, rotation oblige, il ne séjournerait pas là trop longtemps. On lui fit donc la faveur de ce lieu feutré et chuchotant où il partageait une chambre avec un jeune cancéreux déjà à cheval sur la mort. Curieusement, dans le trouble mental qui était le sien, il restait impavide et comme étranger à ce qui l'entourait. Il refaisait mentalement la route de ses cauchemars, sûr qu'ils étaient sa mémoire, qu'ils étaient une forme de sanction pour les erreurs de sa vie. Et, conséquence sans doute de ses dernières supputations conscientes, il se persuadait qu'il était là par erreur ; que, maudit, il ne mourrait pas ; qu'il serait, lui, l'exception impensable que rendaient possible les lois statistiques.

Les soignants de cette « maison de départ », comme ils l'appelaient, durent bien se rendre à l'évidence : au bout de huit jours, il n'était toujours pas agonisant et, puisqu'on manquait de place, on décida de l'envoyer attendre ailleurs. On lui réserva une chambre dans une maison de retraite, emballa ses quelques rares effets personnels et commanda un taxi.

Oui mais voilà... quand on vint le chercher, on ne le trouva pas. On lança des recherches. En vain. On voulut lancer un avis de disparition et à cet effet on fouilla le maigre bagage qu'il n'avait même pas emporté.

L'infirmière-chef, qui ne manquait pas de culture, faillit tomber à la renverse en découvrant sa carte d'identité. Il était là, inscrit en toutes lettres :

« Isaac Laquedem, dit Ahasvérus, dit aussi "le Juif errant" né le... »





## L'exclu

Il n'avait même plus de colère. Elle s'était usée. Petit à petit. Comme inutile, à force d'impuissance. Il avait tout fait pour survivre au naufrage, pour surnager. Il nageait d'ailleurs depuis si longtemps qu'il ne se souvenait même plus que par intermittence des jours où il flottait tout seul, où la vie, facile, allait de soi. Et ces souvenirs éclairs, il les repoussait bien vite, histoire de ne pas se torturer, de conserver ses forces pour le maintenant. Il gardait juste présent en permanence à l'esprit le souvenir d'avoir été objecteur de conscience. C'était sa fierté, c'était sa carte de membre de désobéissant chronique, d'insoumis perpétuel.

Tout avait donc commencé par la taule, puis par les petits boulots vite quittés dès qu'ils demandaient de sa part quelque concession «dégradante» au système. Il s'était ainsi traîné vaille que vaille mais sans jamais abdiquer jusqu'à l'âge où tout le monde quitte son emploi et où, ipso facto, à supposer qu'il l'eût voulu, il devenait de toute façon impossible d'en retrouver. Ça avait continué par le refus de toute aide sociale jugée elle aussi «dégradante» et le développement de techniques imparables pour se procurer impunément dans les poubelles des supermarchés de quoi survivre. Le bouquet final avait été l'expulsion de la maisonnette qu'une charité privée et prudemment anonyme avait mise à sa disposition. Il s'y était protégé de la solitude que génère pareil caractère en s'y entourant de

pigeons. Il y eut des meneurs de loups. Lui était meneur de pigeons. Il les recueillait dans la rue. Les déplumés, les fatigués, ceux qui traînaient péniblement la queue, les éclopés, les borgnes, les mal foutus, tous trouvaient refuge et pitance dans sa mesure. Ils y furent jusqu'à quatre cent et furent pour quelque chose dans l'arrêté communal déclarant le lieu insalubre. Il était pourtant moins insalubre que la rue qui fut ensuite son seul refuge ! Il n'y avait pas vécu mais survécu. Se fiant à lui-même et se dé-fiant de plus en plus de tout contact avec la société organisée des humains. Tellement mis en boule, tellement sceptique sur ce que pouvait être l'homme, qu'il en était arrivé à se draper dans sa dignité à lui — pauvre clodo dressé tout seul mais digne dans ses pompes trouées — et à refuser tout secours d'où qu'il vienne.

Le SAMU social le connaissait. Il les connaissait aussi. Et s'il était poli avec eux chez qui il sentait quand même quelque chose comme le désir de bien faire, il les méprisait un peu. Il les voyait comme de pauvres chiens de troupeau chargés par le système des ultimes tentatives pour se donner bonne conscience en récupérant les épaves qu'il avait générées. Il se sentait sûr de lui et tirait fierté d'avoir conformé sa vie à ses idées. Il se considérait comme une sorte d'aristocrate parmi les SDF. Vu que, lui, il ne crachait pas sur le monde cruel et absurde des humains pour aller ensuite lui quémander un abri ou un bol de soupe.

Il se voulait seul contre tous, vraiment seul. Il avait poussé à son plus haut degré l'art de la survie dans la jungle des villes, familier des sas, des halls, des gares, des hangars, des conteneurs vides ; expert en usage de cartons, en récupération de vieux vêtements, en fouille des décharges. Il connaissait la ville aussi bien que les rats dont il admirait par ailleurs les ruses subtiles qu'il tentait, souvent avec succès, d'adapter à son cas. Il connaissait la ville comme sa poche, surtout les fissures, les

trous, les niches, les anfractuosités improbables. Il avait appris, des rats toujours, à faire face aux multiples dangers de la rue, à la violence et aux flics, à se faire couleur de muraille, à laisser glisser sur lui le regard de pitié des passants imbéciles, à ne plus être déçu de leur manque de réaction quand, pour voir si on le considérait encore comme un humain digne d'attention, il les injuriait.

Bref... un expert.

Comme il avait déchiré et jeté à la Vesdre il y a très longtemps sa carte d'identité, il ne savait plus quel âge il avait au juste, il le mesurait seulement à ses essoufflements, à la rigidification de ses articulations, au nombre d'épaisseurs de plus en plus conséquent dont il devait se couvrir pour supporter le froid des nuits. Ça s'aggravait en progression géométrique. Quand un jour, les jambes lui manquèrent, qu'une douleur sourde lui habita le sternum et qu'il se mit à cracher du sang, il sentit bien que la fin venait. Il eut peur. Non pas de mourir mais de se faire repérer par ces bonnes âmes du SAMU qui verraient là un beau prétexte pour le boucler dans une chambre blanche d'hôpital. Il se traîna plus qu'il ne marcha vers un endroit qu'il avait repéré comme source de chaleur : une grille à même le sol dans un recoin de cour d'un bâtiment gris, aveugle de ce côté. Il en émanait en permanence une douce haleine. C'était là qu'il allait s'affaler quand vraiment cela devenait top dur, qu'il avait besoin d'une sorte de protection. Il s'y coucha de tout son long, il sentait ses forces l'abandonner, le froid lui remonter malgré tout des membres jusque dans le cœur.

Il se voyait partir, quitter pour de bon ce lieu qu'il avait toujours rejeté. Un léger bruit, comme un frôlement lui parvint, il put tourner les yeux et sentir sur sa main la chaleur de la vie : il y avait là un pigeon, sorti d'on ne sait où, posé sur ses doigts et

qui le regardait. Puis son regard s'obscurcit. Sa conscience s'effaça et, dans son œil droit désormais vide et fixé sur le volatile, une larme perla qui ruissela jusque dans sa barbe.

Un dernier cadeau du destin avait voulu qu'il s'en aille mourir du bon côté des murs. L'autre face du bâtiment arborait en effet une grande plaque en cuivre sur laquelle on pouvait lire en grandes lettres : « Maison de retraite du CPAS ».

Il ne l'aurait pas supporté !

# La sortie

La retraite ça se sonne. On n'a pas eu besoin de me pousser dehors je suis parti ! Un jour j'ai dit :

— Tiens, ce n'est plus mon monde !

Et du coup j'ai trouvé le mien en même temps qu'enfin la liberté. J'ai quitté l'agressivité, la vanité, l'avidité et la compétition comme on sort de prison. Tout à coup, n'ayant plus de profession, je suis devenu, dans cet univers où l'on n'existe que parce que l'on fait et paraît, une ombre invisible aux yeux des autres. Cela donne ce sentiment délicieux, propre aux spectres, de voir sans être vu. L'image me plaît ! Un fantôme social, voilà !

Un adage, dans lequel je me suis tout de suite reconnu et qui a piloté mon enfance, mon adolescence et une partie de mon âge adulte, énonce : « pas vu pas pris » ! Un goût certain de la clandestinité, le sentiment, étant « de trop », d'être de la même fratrie que tous les évadés, tous les déguisés, tout ceux que l'apparence rend insoupçonnables, tous ceux qui déambulent masqués.

Bien entendu, il m'a fallu mettre fin à la pression de l'ego, renier tout ce qu'insidieusement, la société et mes éducateurs, mon orgueil aussi, avaient inséré en moi de désir d'exister quand même, de m'exhiber, de me sentir approuvé voire admiré. J'étais fin prêt ! J'ai donc fait pour une fois comme tout le monde : j'ai vécu ma retraite dans l'aisance qui est celle des

descentes. Sombrant agréablement, rétrécissant progressivement mon univers au fur et à mesure que fichaient le camp ensemble, par une heureuse synchronicité, ma motivation et ma motricité, ma libido et mes érections ; apprenant à mieux jouir de moins. Consentant ! Presque serein. Presque ! Parce que le spectacle de l'écroulement des valeurs auxquelles je tenais n'a pas manqué de susciter de la colère, et la diminution concomitante de mes moyens financiers des inquiétudes. Un vieux coûte cher. L'état s'en est rendu compte et il a raboté les retraites. Devant ce hold-up, ma femme et moi on n'a rien dit. Trop usés pour la révolte. On a choisi une maison de retraite « basique ». Accueil « basique », soins « basiques », bouffe « basique », ambiance « basique ». Ma femme en a vite eu assez, elle s'est laissée aller au fond d'une pneumonie. Elle en est morte. Ça fait dix ans. Mais moi je suis encore là... à m'emmerder ferme, à laisser couler des jours sans intérêt comme on regarde ruisseler la pluie sur une vitre. La semaine dernière, le directeur, qui voulait faire l'aimable, m'a dit en passant avec le grand sourire condescendant que je ne supporte pas :

— Toujours là, François ?

Je n'ai pas répondu. Je le sais bien, sacrebleu, qu'on fait la file pour avoir une place au mouiroir et que plus je dure, plus je gêne ! Que vivre vieux à ce point c'est indécent ! Comme si je ne sentais pas leurs regards, comme si je n'imaginai pas le contenu de leurs apartés ! Toute cette pression muette, cette réprobation tacite !

Hier, l'infirmière, qui sait que l'âge n'a pas affadi ma curiosité m'a refilé un numéro d'une revue ostensiblement ouverte à une page bien précise. L'article décrivait les mœurs des anciens Inuit. Intéressé, j'ai lu jusqu'à buter sur ce paragraphe :

« Si un homme devenait trop vieux pour apporter une contribution à la famille et devenait une charge, de son propre chef, il s'éloignait et restait dans un igloo abandonné où il ne tardait pas à mourir de faim et de froid ». J'ai levé les yeux. Elle me regardait en silence, attendant visiblement de voir si l'allusion avait fait mouche. Je n'ai pas bronché. Une des lois tacites de ces dépotoirs de la vie c'est que ces jeunes « dévoués » qui nous font l'honneur de s'occuper des débris que nous sommes doivent être traités comme s'ils étaient bénévoles, comme si nous leurs étions redevables, comme si ce n'était pas notre argent qui les entretenait, comme s'ils n'étaient pas, de fait, nos employés. On est donc supposé se laisser tutoyer, « être gentil », « facile » et « de bonne humeur » quelle que soit leur humeur à eux. Il faut bien en passer par là puisque nous en dépendons. N'empêche, le soir, dans ma chambre, ce bout de texte me tournait en tête et surtout cette question, obsédante : « À quoi bon ? À quoi bon attendre ? Et d'ailleurs attendre quoi ? »

J'échafaudais des plans de suicide. Compliqués à suffisance pour occuper mon imaginaire, pour avoir le temps d'apprivoiser l'idée, pour jouir de la satisfaction de ce dernier pied de nez, pour attiser ma curiosité aussi. Cela fit bientôt l'essentiel de mes pensées. Jour après jour. Mais, chaque fois aussi, ce petit bout d'instinct de survie qui me disait : « Pourquoi justement aujourd'hui ? Pourquoi pas demain ? » Et cet atermoitement générait une forme d'angoisse qui allait croissant.

Ce matin l'angoisse est devenue trop forte, elle m'étreint. Je sens bien que reculer encore ne fera qu'aggraver les choses. On est en hiver. Il est particulièrement rigoureux. Le thermomètre extérieur indique moins quinze. Là-haut, dans les landes désertes, ce sera pire. J'ai raflé quelques sandwiches à la cuisine.

Je m'en vais. Tout de bon.





# Epilogue

Impassible, le monde continuait à tourner.



# **Contes de l'amère loi**



# Tania

Elle marchait.

D'un pas petit et hâtif.

Elle fendait comme une étrave les baliveaux de bouleaux, écartant de ses bras tendus les feuillages.

Elle voulait.

Rien qu'à sa marche on savait que, de toute la force de son corps mince et nerveux, elle voulait.

Elle allait quelque part où il était impensable qu'elle n'aille pas.

À première vue on eût pu croire à une traque, à un gibier poursuivi par dieu sait quelle menace ; mais à y bien regarder, elle ne fuyait pas, la motivation n'était pas dans son dos. Elle allait dans la direction que lui fixait son regard, droit devant, sans tenir compte des inégalités du terrain, franchissant en force les ronciers. L'air était gris, les troncs noirs et blancs, le sol aussi, avec des restes de neige épars. Elle tout charbon, des chaussures aux cheveux, à l'exception criante de son visage pointu de renarde. Les yeux de jais, fixes, dans une face livide. La boulaie avait fait place à la lande, étale, infinie et plus la vue portait loin, plus elle se noyait dans une brume malade.

À la lisière, elle fit une pause, respira un grand coup, comme si elle allait devoir traverser en apnée, et reprit sa progression inexorable. Seule différence dans son allure, les blocs herbeux des molinies rendaient les enjambées hésitantes, trébuchantes

parfois. L'allure en souffrait mais pas la détermination. D'autant que le ciel bas rendait perceptible un minuscule éclat de lumière, là où l'on pouvait supposer être, à l'horizon, la jointure des nues et de la brume exhalée par la terre. On voyait bien qu'elle se dirigeait droit dessus.

Évidemment, elle finit par y arriver. Elle s'arrêta, hors d'haleine, à la porte d'une masure, juste à côté d'une fenêtre dont d'épais rideaux mal ajustés laissaient filtrer la lueur en question. Tout autour, le terrain s'affermissait et, derrière, comme un mur, s'étirait la noire toile de fond d'une forêt d'épicéas.

Autant, jusqu'alors, sa progression était marquée d'une décision implacable, autant il fut évident que là, elle hésitait. Finalement, elle prit un peu de recul, rétracta légèrement la nuque, et ouvrit.

Elle cligna des yeux. La lumière d'une lampe à pétrole se diffusait à travers une légère mais âcre fumée, comme celle d'un feu de tourbe dont le tirage serait déficient. Quand elle put vraiment discerner quelque chose, elle sut qu'il était là, dans le coin le plus sombre, à côté du grand poêle en fonte. C'est sa barbe blanche qu'elle vit d'abord. Puis les contours de son habit fourré dont, au fur et mesure que son regard s'ajustait, elle percevait la couleur rouge. Puis encore le rocking-chair qui balançait doucement. Elle fit un pas, puis deux. Elle n'osait pas. Finalement, dans un élan de tout le corps, elle se précipita sur lui. Il ne la prit pas dans ses bras, il ne l'étreignit pas. Il l'enveloppa du regard d'abord, posa ses grosses mains sur elle. Elle s'était blottie sur ses genoux, comme une enfant, et se déshabillait, lentement, en fixant ses iris bleus. À chaque vêtement qui tombait lui revenait un souvenir comme si elle remontait une piste. En commençant par les plus récents.

Ce grand type brun d'abord, si gentil, si généreux si charmant, si romantique au début. Il l'avait fait rêver puis l'avait soumise, forcée, battue, prostituée, si bien écœurée qu'elle s'était enfuie, sans rien, sans papiers, à pied, dormant dans les granges, mendiant sa nourriture ou l'échangeant contre de menus services, traversant la frontière comme biche aux aguets pour être sûr qu'il ne la retrouve pas.

Avec la pointe de ses seins menus, elle sentait le tissu qui recouvrait le vieil homme. Elle s'était attendue à le séduire, à lui faire remonter l'animal, comme à tous les autres. Mais il lui souriait seulement avec bonté et cela, quelque part, l'agaçait, dérangeait son plan. Elle se fit un peu lascive tan-dis que sa mémoire gambergeait. Remontait plus loin encore. Jusqu'à son premier mariage, cette Bérézina. Elle revécut toute la pureté naïve de sa joie de pucelle cueillie par un prince charmant, mais aussi comment joie et naïveté s'étaient dis-soutes dans la poisse quotidienne de la vie au-près d'un alcoolique qui la traitait moins bien qu'une servante et qui n'avait même pas été fichu de faire un enfant... à elle du moins...

La rancœur lui nouait la gorge et elle se mit carrément à caresser le vieux bonhomme qui, imperturbable, ne quittait pas le sourire béat qu'on lui voit sur les cartes postales. Un bruit sourd se fit dans le poêle, le combustible s'effondrait un peu.

Elle se revoyait adolescente, elle revoyait Igor. Elle se remémorait son émerveillement, ses battements de cœur de cheval emballé, le premier baiser sous lequel elle avait failli défaillir. Le désir mal identifié qui coulait dans son corps. La vague notion de péché qui lui fit se refuser et aussi, le haussement d'épaules du garçon, son mépris, son dédain, la vitesse et la facilité avec laquelle il se coula dans les bras d'autres filles plus

faciles, son désespoir à elle, la terre qui s'ouvrait sous ses pieds . l'humiliation, mais aussi l'impression qu'on lui avait arraché un morceau de sa chair, la souffrance ! Elle ne la connaissait pas avant !

Là, caressant la barbe blanche qui lui descendait presque au pubis, elle se mit à pleurer. A petits coups. La main du vieil homme, très tendre, se leva et lui caressa les cheveux. Elle sentit revenir toute cette tentation de tendresse, de bonheur illusoire et tiède. Elle se raidit. C'était, mêlée aux larmes, de la colère qui serrait à présent ses mâchoires. Il fallait. Il fallait qu'il craque ! Elle glissa la main sous la fourrure. Dans la foulée des larmes elle retrouvait à présent ses émerveillements, ses joies de petite fille. Elle revoyait ses parents, des résistants armés rescapés tous deux par miracle, elle de Bergen-Belsen, lui de Buchenwald. Ils l'avaient faite dans l'amour, dans le souci du « plus jamais ça ». Ils l'avaient élevée dans l'idée du bien qui serait un jour victorieux et récompensé, dans l'espoir d'un monde d'amour, de tendresse, de paix. De « paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » comme on disait à la fête du vieux, là ! (Elle eut envie de le griffer, de lui planter ses ongles dans la viande mais se retint). Et ils avaient mis ça en pratique. Ils l'avaient cajolée, exaucée, mise à l'abri du monde. Son enfance avait été un conte de fée. Puis ils étaient morts, très vite, l'un après l'autre, et leur utopie aussi. Mais les rêves que cette dernière avait suscités, cet espoir qu'un jour les choses seraient autre-ment qu'elles ne sont, ce goût du merveilleux lui étaient restés chevillés à l'âme. Le reste de sa vie en avait été faussé. C'était eux dont la quête insatiable l'avait plongée dans des situations impossibles... c'était eux qui, in fine, l'avaient mise sur le trottoir pour le compte d'un mac. Un jour qu'elle pleurnichait, il lui avait dit :

— Pauvre conne ! Tu crois encore au père Noël ! Et, brusquement, le voile s'était déchiré dans sa tête !



Maintenant, elle le tenait, là, à sa merci, même s'il jouait les insensibles. Elle fit descendre sa main le long du ventre, cherchant le sexe. Elle la referma sur du vide. Il n'y avait là rien ! C'est une bouffée de rage qui la prit alors et, puisque, de toute façon, il fallait que ça se termine ainsi, qu'elle était venue spécialement pour ça, elle saisit sa veste qui avait glissé sur les bottes du bonhomme, en sortit un couteau de cuisine et le lui plongea dans le cœur.

Puis sans même le regarder, elle sortit et, toujours nue, s'avança vers une tourbière, y pénétra, s'y enlisa et lentement disparut.

La lande, caressée par le vent, s'étendait toujours. A l'infini.



# Coco

Pourquoi, nom de dieu, tous ces singes imbéciles seulement préoccupés par leur ventre ne pouvaient-ils s'agiter, là de l'autre côté des barreaux, sans réclamer incessamment de la noix de coco ? Il voyait bien, à leur regard, qu'en plus, c'est à lui qu'ils la demandaient ! Il les aurait bien satisfaits, rien que pour que ces hystériques lui foutent la paix, mais il n'avait lui-même jamais eu dans son garde-manger que du tournesol ou, parfois, quelques arachides. Le tout gracieusement fourni par un autre singe, plutôt sympa celui-là, qui lui livrait sa becquettance avec une grande régularité et sans autre simagrée. À moins que ce « Coco », inlassablement répété, ne soit une sorte de surnom qu'ils lui avaient choisi. C'était peu vraisemblable pourtant. Il ne ressemblait en rien à une noix.

De temps à autre, il tentait d'établir la communication, il leur disait quelque chose. Mais ils ne semblaient pas comprendre. Alors il se contentait de répéter dans leur langage « coco ? » pour bien leur montrer qu'il avait compris. Après ils avaient l'air content. Parfois ils s'esclaffaient, leurs petits surtout. Finalement, il ne les trouvait pas bien méchants mais, vu leurs réactions généralement imprévisibles, il n'était pas mécontent qu'on les ait mis derrière des grilles. Ça le rassurait. Une fois il avait même vu toute une famille qui dévorait des sandwiches à la viande d'oiseau. Il l'avait reconnue à l'odeur et ça l'avait épouventé. Il en était resté des nuits sans fermer l'œil, même en se mettant la tête sous l'aile ! Heureusement,

d'habitude, ils étaient inoffensifs. Ridicules souvent, laids toujours, bruyants et excités, mais rarement vraiment méchants. Après tout, quand il ne le lassait pas, le spectacle de la faconde protectrice des mâles, de la vanité inquiète des femelles et des criaileries agitées des petits des deux sexes l'amusait. C'était la plupart du temps les mêmes mimiques débiles, les mêmes commentaires idiots, la même volonté de se faire passer pour un esprit brillant. De temps à autre, il les provoquait et un « hips » ad hoc attirait irrésistiblement le même calembour irrésistible sur le « père hoquet ». On touchait là le fond, pensait-il, mais, tout pelant sa cacahuète, il se demandait avec curiosité ce que leur très certaine créativité allait maintenant inventer pour le percer, pour descendre encore plus bas dans des clowneries dont il percevait obscurément le côté dérisoire et tristounet. La curiosité le tenaillait, comme au spectacle. Il lui fallait voir jusqu'où ils pouvaient aller.

C'est pourquoi sans doute, d'aussi loin qu'il s'en souvienne, il était resté là à regarder, à essayer en vain de comprendre, rassuré quand même par ces barreaux qui marquaient la frontière entre les deux mondes. Il s'était livré à toutes sortes d'expériences. Par exemple, dans sa langue maternelle qu'il maîtrisait tout de même mieux que la leur, il avait essayé de les intéresser à la physique quantique ou à la théorie de la relativité. En vain ! Il avait changé de registre, parlé philosophie et morale, politique même. Sans succès ! Toutes choses pourtant qu'il avait apprises ou plutôt surprises, dans la boîte à images du singe serviteur, tard le soir, quand il était bourré et oubliait de l'éteindre. On y voyait et entendait alors, mais rarement et seulement sous forme virtuelle, des singes très intelligents et pondérés. Il en avait donc conclu que, soit les en chair et en os se révélaient incapables d'apprendre son idiome, soit ils n'en avaient rien à foutre de ces nobles activités de l'esprit, soit encore les deux. Hypothèse pour laquelle, finalement il penchait.

Lui pourtant, il comprenait souvent leurs étranges modulations vocales. Il pouvait même, comme on l'a vu, en reproduire certaines. À bon escient parfois. Aussi, lorsqu'un jour, le singe familier, celui qui lui apportait sa pitance et de temps à autre nettoyait le sol, lâcha, ce faisant, d'un air parfaitement indifférent : « il faudra le changer de cage », il eut comme un tsunami dans la tête.

On avait dit : « Cage »! Et... c'était bien de lui qu'on parlait ! Un doute affreux lui serrait l'estomac. Son univers, ses points de repère, sa «*weltanschauung*», tout ça basculait. Il resta un moment terrorisé, immobile comme un perroquet de polystyrène. Tout à coup, la perspective se renversait. Pour la première fois, son regard ba-laya les barreaux. À gauche, à droite, ils n'avaient pas de fin. Il avait beau en savoir long sur la physique de pointe, curieusement il ignorait, il avait toujours ignoré, la notion de périmètre. Il la découvrait en même temps que la notion de captivité et l'humiliante certitude que c'était lui qu'on exhibait ; que c'était l'intelligence qui était ainsi jetée en pâture à la bêtise et non l'inverse !

La crise qui s'ensuivit fut terrible... à s'en arracher les plumes ! Ce qu'il fit d'ailleurs dans un premier temps et dans un réflexe d'anxiété autodestructrice. Mais c'était un pragmatique, et, comme on l'a déjà vu, il apprenait très vite. Il finit donc quand même par recadrer le problème. Visiblement, il y avait désormais un dehors et un dedans. Et le dedans, il était dedans, sans possibilité de le quitter. Il fallait chercher un moyen d'aller dehors. Oui mais pourquoi ? Jusque-là, il avait toujours vécu comme ça et s'en était trouvé bien. Est-ce que la prise de conscience du périmètre devait vraiment y changer quelque chose ? Il tenta de se persuader que non. Pourtant, insidieusement s'installait une sorte de malaise, d'insatisfaction qui, de jour en jour gagnait du terrain. Il ne regardait plus les

primates qui grimaçaient de l'autre côté des barreaux, il portait son regard au-delà. Un au-delà dont il découvrait la vastitude et mille détails encore incompréhensibles qui piquaient sa curiosité tout en l'effrayant un peu. Il n'avait jamais formulé le concept de «liberté» mais, faire ce qu'il voulait, sans entrave, et quel qu'en soit le prix lui paraissait à présent capital. Le problème du franchissement des barreaux devint obsessionnel... et désespérant.

C'est au hasard, à un concours providentiel de circonstances, à un con de chat d'un primate du dehors et à son opportunisme personnel qu'il dut le salut. Jugez-en : ce singe nu là était venu au zoo avec son chat. Idée saugrenue s'il en est, même si le félin se morfondait dans un de ces paniers d'osier, spécialement et astucieusement conçus, qui évoquent furieusement les cabas des grand-mères de jadis. Comme il s'approchait de ce qu'il faut bien appeler maintenant la cage du perroquet, son pied heurta une pierre, il partit tête en avant, chat à bout de bras et s'écrasa avec le susdit contre une poubelle. Soudain livré à lui-même, le panier tenta une mise sur orbite mais se désarticula lors de sa rentrée dans les couches basses de l'atmosphère. Au contact du sol, il se désintégra et le minet, épouvanté fila comme une flèche droit devant lui, s'insérant on ne sait comment entre les barres de fer qui séparaient le de-hors du dedans. Prudemment Coco, puisqu'il faut bien l'appeler ainsi, alla s'accrocher, tête en bas, aux barreaux du faite et attendit la suite. Elle ne tarda pas. Le propriétaire du griffu s'était déjà ramassé, avait été quérir le singe serviteur et, dans le but évident de récupérer son fauve, se faisait ouvrir un portillon.

« Ouvrir »! Encore un nouveau concept ! Mais Coco ne vit qu'une chose : tout à coup, là, pour un instant, il n'y avait plus rien qui le séparait du dehors. Un coup d'aile et il y était. Il était dans le vaste, immense, infini « dehors » ! Tout de suite,

la liberté lui sauta à la figure en même temps que sa problématique : qu'en faire ? En l'absence de réponse, il se contenta du plaisir de voler à sa guise. Tout droit. Un peu ivre, la poitrine gonflée du bonheur de ramer dans l'infini. Il rama longtemps, se demandant si, à la longue, il n'allait pas rencontrer d'autres grilles. Mais rien devant, à l'infini, et sous lui, rien que des champs. De temps à autre, un nid de singes nus sous un toit de tuiles ; avec d'étranges animaux rampants, quadrupèdes noirs et blancs, à cornes, qui gravitaient tout autour. Parfois un autre oiseau le croisait en le dévisageant d'un air ahuri. Le ciel, lui, devenait de plus en plus gris, menaçant.

Il était un peu déçu et le doute le prenait mais pour rien au monde il n'eut fait demi-tour. Il fatiguait à présent, il manquait d'entraînement. Les ailes le faisaient un peu souffrir et le froid qui les engourdisait n'arrangeait rien. La faim non plus.

Le soir tombait et le ciel, de plus en plus lourd semblait vouloir faire de même. Il avait beau être libre, il ne savait vraiment pas quoi faire, il avait froid, il avait faim. Il se laissa descendre en plané vers un grand épicéa. A défaut d'arachides, il espérait y trouver un refuge contre un vent qui se faisait glacial. Il s'y posa, reprit son souffle. Il faisait presque noir. Il écarquilla les yeux. Quelque chose tombait en gros grains des nuages. C'était blanc, c'était glacé et, il essaya, ça ne se mangeait pas vraiment. Ça se déposait sur les aiguilles, formait des coussinets. Il tenta de s'ébrouer parce qu'il s'en formait aussi sur lui. À sa surprise, il y parvint à peine. Quelque chose en lui ne répondait plus aux commandes du cerveau. D'ailleurs celui-ci s'embrouillait. Un peu comme quand on va s'endormir. Il ne savait toujours pas quoi faire. Alors il mit la tête sous l'aile comme à l'accoutumée et perdit conscience.

Les perroquets du Gabon ont le plumage gris et la queue rouge. C'est ce détail qui, le lendemain, attira l'attention du garde-chasse. Il cueillit le petit cadavre raidi par le gel et se mit en demeure d'aller exhiber cet étrange trophée au pub du village. Sûr que sans lui, personne ne croirait à pareille trouvaille<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Alex Lagacé (né en 1976 et mort le 7 septembre 2007) était un perroquet gris du Gabon qui, de 1977 à sa mort, fit l'objet d'une expérience menée par l'éthologue Irene Pepperberg visant à étudier les capacités cognitives des animaux et les capacités du perroquet à comprendre le langage humain. Le nom Alex est en effet un acronyme du nom du projet : Avian Learning Experiment (« Expérience d'apprentissage aviaire »). Alex possédait un vocabulaire d'environ 150 mots d'anglais qu'il utilisait à bon escient et comprenait plus de 1000 mots. Ce qui rendait Alex si exceptionnel n'était pas tellement le nombre de mots qu'il connaissait (le record pour un perroquet étant de plus de 800) mais le fait qu'il les comprenait réellement et pouvait même les utiliser de manière constructive dans le cadre d'une conversation. Il était, par exemple, capable de donner la couleur d'objets qu'on lui désignait et de les retenir. Par ailleurs, des travaux publiés en 2006 semblent montrer qu'il maîtrisait également les nombres jusqu'à 6, y compris le zéro. Alex est mort le 7 septembre 2007. (Wikipedia)



# Louis

Le ciel piquait sa crise de nerfs. D'opaques nuages noirs de suie vomissaient d'abondance une pluie dont chaque goutte eut écrasé un colchique. Le vent, hystérique, la chassait à l'horizon-tale, la reprenait, la retirait violemment en arrière, la pulsait à la verticale des cimes des épicéas, l'aplatissait soudain sur la bruyère, tourbillonnait avec elle comme un danseur fou au milieu d'une essoreuse de feuilles mortes. Le tracé du chemin clignotait, tant d'intenses éclairs qui, souvent, se superposaient, semblaient arracher l'espace. La persistance rétinienne aidant on eut pu croire au scintillement d'une très vieille pellicule de cinéma.

Loin d'admirer, Louis Leprince-Charmant, dernier rejeton d'une grande famille bourgeoise dont il n'avait hérité que les dettes, pestait. Cette démente des choses l'avait surpris à des dizaines de kilomètres de tout lieu habité. Il était trempé. Le galet de son Solex patinait dans la boue, le moteur était noyé et son courage aussi. Un coup de tonnerre plus fort que les autres claqua au milieu de ce roulement continu d'artillerie lourde qui faisait croire à chaque coup à une chute de foudre toute voisine. Cela le décida à faire un dernier effort. On distinguait dans les noires coulisses du chemin, parmi les troncs des conifères, quelques planches et le vague reflet d'une vitre. Jurant et sacrant, il poussa son engin parmi ronces, fougères et racines jusque sur l'élastique matelas des aiguilles, atteignit ce qui

n'était qu'un abri précaire de bûcherons, s'y trouva au sec et respira. Il pouvait attendre là la fin du cataclysme.

Heureusement, il ne faisait pas froid. Ses vêtements commençaient même à sécher mais, comme le ciel semblait ne pas devoir calmer sa colère hystérique avant longtemps, il commençait à s'emmerder ferme. Le mental ne reste jamais inactif. Profitant de l'occasion, il se mit donc à tourner. Et... à quoi pense-t-on quand on ne pense à rien ? À soi, bien sûr ! Étonnamment paisible à présent au milieu du déchaînement général, il s'offrit un bilan. Ça commença, comme toujours, par : « Qu'est-ce que je fous là, moi ? » suivi de : « Au milieu de la forêt, avec un véhicule complètement dépassé ? » Et il nostalgisa derechef un brin sur Ajax, le brave cheval complice de tant de randonnées dont des revers de fortune lui avaient laissé le goût mais pas les moyens. La mort dans l'âme, il avait dû vendre sa prestigieuse monture blanche et acheter ce VéloSolex démodé dont la lenteur lui avait paru seule compatible avec son goût de la flânerie. À soixante ans bien sonnés, les galopades à fond de coupe-feu ne le tentaient plus. Il aimait regarder autour de lui, humer, s'arrêter pour causer avec les choses. Au début, ce-pendant, il eut un peu de gêne. Un Leprince-Charmant en Solex ! Mes aïeux ! Mais très vite il s'aperçut qu'il s'en foutait. Au moins, il ne se sen-tirait plus obligé de prendre qui que ce soit en croupe, le Solex étant strictement monoplace, et il n'avait de toute façon jamais rencontré la femme qu'il lui aurait fallu épouser, avec qui il aurait vécu heureux et eu beaucoup d'enfants. il était la honte de la famille ! Le vilain petit canard,quoi ! Conscient depuis belle lurette du mythe familial et de son mensonge, il fit mentalement un bras d'honneur à toute la galerie d'ancêtres dont il ne savait que trop bien la véritable fin, consumés qu'ils furent par l'ennui, les criailleries, les soucis quotidiens et les feuilles d'impôts.

Ce gambergeant, il ne s'aperçut même pas que la démente météorologique se calmait. Il se sentait fatigué. Depuis peu de temps, il se savait rattrapé par la déglingue. Après tout, il était plus vieux que ce Solex qui aurait pourtant fait le bonheur d'un brocanteur et il lui arrivait, comme ça, de terribles coups de pompe auxquels, tout lui étant à présent bien égal, il cédait illi-co sans remord. Il s'endormit donc, le dos appuyé à la cloison branlante, les jambes ouvertes sur le sol, le menton sur la poitrine, bercé par de vagues bribes des légendes de son enfance, fort déçu de toutes ces promissions de bonheur en compagnie d'une grenouille qu'un baiser sur les lèvres aurait suffi à transmuter en princesse de rêve, belle et pure à frémir mais qu'un outrage aux traditions lui faisait imaginer prosaïquement avec de gros seins ! Bref, là, dans cette cabane, il mourut de cette mort provisoire qu'est le sommeil profond.

Au bout d'un temps que ni lui ni nous ne pouvons déterminer, il eut, tout mort qu'il fut, le sentiment flou d'une présence. Il voulut bouger, mais il ne le pouvait pas. Tout à coup, quelque chose de froid et de gluant se colla à ses lèvres puis un truc étrange, tout aussi froid, insinuant, se glissa entre ses dents, prit possession de sa bouche y distillant un répugnant goût de vase. Il eut juste le temps d'espérer, de penser : « grenouille ! » ; avant de sentir cette même impression tactile envahir ses artères, parcourir ses membres, s'en prendre à la chair, aux os pour les distendre, les tordre, les modifier. En un clin d'œil la métamorphose se fit. Il était lui-même devenu batracien. Tout de suite, malgré le sang-froid qui est l'apanage des amphibiens, il sentit son cœur battre la chamade. De toute sa vie il n'avait rien ressenti de pareil. Il était follement amoureux ! Enfin... à la manière des grenouilles ! Il était surtout la proie d'un désir irrépressible de s'accoupler avec la superbe rai-nette qui, languissante, le regardait de ses merveilleux yeux d'or, attendant sans doute qu'il lui rendit son baiser. Qu'elle

était belle ! Belle et pure à frémir ! Il n'y tenait plus ! Il bondit et se mit en devoir de lui faire les très nombreux enfants qui devaient leur permettre de vivre heureux.

C'est quand son rut explosa en orgasme que, soudain il s'éveilla.

Il se frotta les yeux, reprit pied dans la vie, bailla. Le rêve s'était effacé de sa conscience mais, comme c'est parfois le cas, il lui restait une vague impression de malaise. Il était toujours adossé, les jambes en «v» devant lui et, au milieu, dans la pénombre du jour finissant, gisait une grenouille, visiblement morte. Il se demanda une seconde ce que cela évoquait dans sa tête, haussa les épaules et s'ébroua. L'orage s'était définitivement éloigné, Il ne pleuvait même plus mais un reste d'humidité dans ses vêtements le fit frissonner.

Il entreprit de ramener le Solex sur la route en terre. Heureusement le sol était en pente et l'engin ne rechigna pas trop. L'instant d'après, il zigzaguait entre les flaques, en route pour le studio social que, depuis vingt ans, il louait en banlieue.

# Wolfgang

Il hurlait à la lune. Ben oui ! Quoi de plus banal pour un loup-garou ?

Mais voilà, c'était un long hurlement. Un long, vrillant, vibrant, déchirant, broyant de l'âme hululement. En temps normal déjà, ça foutait les chocottes aux rares humains qui l'entendaient. Mais cet-te fois, on était le jour des morts et même s'il n'avait plus personne à pleurer, ça lui faisait remonter des tas de tristesses, de déceptions, de désespoirs, de sentiments éraillés et griffés qui passaient dans les modulations de son cri. Et pas seulement les siens. Depuis qu'il était loup-garou, il lui semblait, par osmose, concentrer en son plexus solaire le cri de souffrance torturée de tout un monde. Et c'était ça qui lui remontait à la gorge, qui s'échappait par sa gueule dressée à la verticale en une modulation qui ondulait de la basse au flûté avec soudain des angles rauques, des inflexions insanes.

Il avait mal. Il se tenait la poitrine vrillée par la douleur sous sternale que connaissent bien les infarctusés. Il avait mal au vivant.

De toute façon, il pouvait toujours gueuler. Il le faisait dans le vide, la forêt s'était désertifiée. On eût dit que le monde, lui aussi, incapable d'en-tendre en face ce concentré de sa propre souffrance, terrorisé par lui-même, se planquait. Le hurlement de Wolfgang était donc solitude absolue, vain appel à l'aide au

milieu de l'immensité froide et indifférente d'un univers glacé dont la lune n'était que le trou de serrure. Il eut aimé que l'interrompe, pour protester contre le néant, le glapissement de quelque renard, le grognement d'une ourse, le raire d'un cerf. Mais son cri figeait même la fougère.

Au bout d'un moment, il eut soif. Il se pencha et lapa à même le fossé l'eau un peu acide et ferrugineuse de la Fagne. Les mouvements de sa langue, ondoyant la surface, animaient le reflet des étoiles et, un peu plus loin que son museau la lune semblait frissonner. Il en avait vraiment marre de la voir, elle et sa superbe et immuable sérénité. Il allongea le col et d'un sursaut agressif la mordit méchamment. Il eut une seconde l'illusion que, dans ce monde qu'il abhorrait, quelque chose enfin avait changé. L'image brouillée ne lui renvoyait plus que des paillettes de lumière. Mais très vite, elle fut à nouveau là. Même pas narquoise, impassible, simplement.

Il chercha une souche. Pour s'asseoir, pour se détendre, pour respirer un coup de l'air glacé qui éteindrait un peu son feu intérieur, surtout à l'expiration, quand il laissait doucement filer un souffle qui lui semblait drainer tout cet acide qui le rongait. Là, pendant un bref instant, les choses lui paraissaient normales, le temps d'un soupir, tout était à sa place, lui compris. Même cette garce de lune. Alors, le temps s'arrêtait. Alors remontaient les images. Alors en même temps, insidieusement remontait la colère. Colère contre lui, là-haut, le grand organisateur, le grand sadique silencieux, celui qui ne répond jamais ni aux questions ni aux prières, celui qui reste de marbre, le seul que n'émeuve pas son hurlement. Le seul qui, s'il existe, se déguise en « n'existant pas », en vide surgelé !

La gueule au ciel, babines retroussées, il grognait à présent contre ce rien inébranlable qu'il n'arrive-rait jamais à faire réagir.

Dans sa tête de demi-loup, il se revoyait petit d'homme, à une époque où tout lui était émotion, où tout était engagement. Il s'était rêvé missionnaire, soigneur de lépreux, protecteur d'enfants exotiques dénutris. À un âge où les héros des gosses sont des coureurs automobiles, des chanteurs, des personnages de BD, lui ne jurait que par le docteur Schweizer et le père Damien. Bien entendu, cela le rapprochait des prêtres. Il s'en rapprocha tellement qu'il finit par se retrouver le cul et le sexe à l'air devant un bon père jésuite qu'on lui avait assigné comme « directeur de conscience » et qui sanctionnait ainsi les fautes, évidemment abominables, avec lesquelles ce gamin n'avait pas manqué d'offenser le ciel. Il s'en était ouvert à ses parents. Mal lui en avait pris ! Cela avait déclenché un orage familial d'une rare violence. Il mentait, il calomniait et c'était une abomination que de porter de telles accusations contre un ministre de Dieu, c'était offenser Dieu lui-même ! Il avait failli les croire, ne sachant s'il devait culpabiliser ou se rebeller. Il était resté stupéfait au milieu des reproches criards des adultes, avait esquivé de justesse les torgnoles, et, envoyé coucher sans souper, s'était dépatouillé jusque tard dans la nuit avec la cohérence de ceux qui étaient censés l'éduquer. Ses parents avaient tout raconté au recteur. Il avait donc été expulsé du collège comme mythomane et anormal. Nonobstant l'étiquette, cet ostracisme lui avait été soulagement et libération.

C'est ainsi qu'il avait vécu, brutalement, la dé-couverte du mensonge social, de l'hypocrisie du monde et qu'il avait perdu toute confiance dans toute forme de pouvoir... Il y avait eu d'autres « incidents », beaucoup d'autres ! Incohérence après incohérence, trahison après trahison, rejet après rejet

(puisqu'aussi bien il ressemblait de moins en moins aux autres enfants qui eux, s'étaient laissés formater), lui était alors venue l'envie d'«autre chose». Il ne savait pas de quoi, mais quelque chose de plus sain, de plus logique. Cela l'avait fait se tourner vers les animaux, avec lesquels il avait toujours eu un contact privilégié et qu'il savait, eux, incapables de duplicité. Sa colère l'avait porté vers le loup, ou plutôt ce qu'en avait fait l'image populaire. Et peu à peu, poil par poil, dent par dent, à l'adolescence, il se mit, physiquement, à leur ressembler. De plus en plus.

Évidemment, cela n'avait rien arrangé dans ses rapports avec les autres humains et un jour, il s'était enfui, bien décidé à rejoindre une meute.

Il avait en lui ce curieux mélange du raisonnement qui lui venait de l'homme et cet instinct infailible que, par mimétisme, il avait pris de l'animal. La quête fut longue... les loups ne se laissent pas approcher comme ça ! Eux aussi, forcément, ont appris la méfiance ! Mais de déductions en intuitions, de calculs en impulsions, il finit un jour par les apercevoir. C'était dans cette forêt même où il errait présentement. Et c'était il y avait juste une semaine. Dans une clairière. Il s'était assis un peu à l'écart, satisfait déjà de ce qu'ils ne s'enfuyaient pas. Il avait patiemment attendu que le dominant, un grand dégingandé que la mue parsemait de touffes hirsutes, vint l'examiner. De loin d'abord. Puis, comme il ne faisait pas un geste, de plus près. Puis finalement le renifla à même la peau. Il eut un peu peur, en même temps qu'un espoir fou lui faisait battre le cœur. Quand le loup s'éloigna, il fit mine de le suivre... mais se figea sur place. Un grognement, les poils hérissés du dos, un rictus qui montrait les dents. Là non plus, il n'était pas le bienvenu. Ils s'éloignèrent sans un regard. Il était définitivement d'une espèce inconnue, irrémédiablement seul. La douleur qui lui écorchait l'âme se fit plus vive, elle s'amplifia, rameuta dans



l'éther toutes les plaintes des êtres. Son destin devenait de hurler, de seulement hurler pour essayer d'exprimer face au vide l'incommensurable souffrance du vivant. C'est ainsi qu'il était devenu loup-garou.

Il hocha la tête, l'envie de hurler le reprenait, irrépressible.

C'est intenable, cette intensité du mal. Il aurait fait n'importe quoi pour arrêter ça. Mourir par exemple. Mais ce n'était pas si simple, le loup en lui, était doté d'un solide instinct de conservation qui inhibait toute tentative de se noyer dans un étang ou de se jeter du haut d'un rocher. Il lui fallait, comme les humains, souffrir longtemps avant cet ultime soulagement et sans doute garder pour la fin le pire des souffrances ! Il voyait bien ce calvaire !

Alors, au beau milieu d'une longue, plaintive et puissante modulation de gorge, sa voix se brisa. Et il se mit, roulé en boule dans la bruyère, à sangloter.



# Kevin

On lui avait dit souvent qu'il était méchant. Mais il ne les croyait pas. Ce qu'il faisait montait de l'intérieur de lui, sans réflexion. Cela s'imposait, c'était naturel, comme pour un animal. Il ne faisait d'ailleurs que se soumettre à la loi générale de la vie : celle du plus fort... ou du plus malin ou du plus séduisant ou du plus planqué. Lui, il était simplement plus grand et plus intelligent. Capable surtout de comportements variés et créatifs. Elles, par contre, étaient éminemment prévisibles. À elles toutes, elles évoquaient un mécanisme complexe et invariable, une horloge astronomique ancienne, un chronomètre. Et chaque individu, comme dans un hologramme, présentait la même structuration robotisée. Cela l'étonnait, l'émerveillait, titillait sa curiosité et en même temps l'électrocutait, le révoltait, lui foutait les boules. Il avait là sous les yeux ce qu'il haïssait le plus, ce qui l'écœurait : l'ordre, la méthode, le carré, l'organisé, le programmé ; l'image même de l'enfermement, l'étouffoir... l'antéchrist, quoi !

Ce n'était pas aux fourmis qu'il en voulait mais au système qui les régissait. Il savait, lui, rien qu'à les regarder, que le bon fonctionnement de cet uni-vers ne pouvait dépendre que de sa passivité. Sa propre toute puissance lui sautait aux yeux. Le sentiment d'être Dieu. Il les imaginait confrontées à ses incompréhensibles caprices ou, au contraire, à sa logique, impénétrable pour elles. S'il fou-tait le bordel, lui rendraient-elles un culte apaisant ? Immoleraient-elles par exemple quelques-unes

d'entre elles, sans même savoir que cela lui ferait autant d'effet qu'un moucheron sur un pare-brise ? L'omnipotence est un trop beau jouet pour qu'on y résiste longtemps. Le volumineux cône d'aiguilles d'épicéa culminait à hauteur de son front. Il y balançait un coup de pied assuré. Effondrement, avalanche, affolement des petits robots qui couraient en tout sens. Il sourit. L'ordre était bien peu de choses ! Mais peu à peu, pourtant, ça se réorganisait. On voyait se former les colonnes de secours, des centaines de mandibules s'affairer, remuer les matériaux, colmater la brèche. Au bout de dix minutes, on en était au « statu quo ante » et la règle, la régularité des choses semblait à nouveau fonctionner selon son schéma immuable.

Kevin eut une moue dépitée. On allait bien voir !

Il repéra une file interminable qui serpentait vers un roncier. Il s'accroupit, les regarda de près. Il y avait une file montante et une file descendante. La vitesse de l'une était exactement égale à celle de l'autre. La file descendante, curieusement, semblait ne rien rapporter. L'idée ne l'effleura pas que si elles ne pouvaient le comprendre, il ne pouvait lui non plus percer leurs desseins. Avec une brindille, il était déjà en train de tenter d'inter-rompre le flux, de le désorganiser... en pure perte. S'il arrivait bien à écarter quelques insectes, l'obstacle qu'il interposait était finalement submergé par la loi du nombre et les fourmis écartées, comme programmées par quelque I.L.S., revenaient automatiquement reprendre leur place dans la file. L'échec l'excitait. L'être humain a ceci de particulier qu'il lui est difficile, face à l'inefficacité, d'envisager une solution toute autre. Il va plutôt, et c'est ce que fit Kevin, faire « toujours plus de la même chose ». Un grand coup de pied donc, sans colère, à froid, pour voir, la semelle rasant les aiguilles de conifères. Cette fois, il y eut un trou dans la file, quelques-uns des petits robots se tordaient là, désarticulés. Les arrivants sur la zone si-

nistrée couraient en tout sens, désorientés. Kevin respira. Mais très vite, une fourmi se hasarda, puis un autre et une autre... les cadavres écartés, le trafic reprit de plus belle comme s'il ne s'était rien passé. Kevin sentait monter non de la colère mais une espèce d'exaspération. Il tira de sa poche un briquet à gaz et se mit en devoir (précautionneusement à cause de la nature inflammable du sol) de nettoyer au lance-flamme un tronçon de la colonne. Il n'avait aucun plaisir à voir se tordre et grésiller les bestioles. Cela lui était complètement indifférent. Ce qu'il voulait, c'était simplement imposer sa volonté. Se persuader qu'il faisait bien partie des rois de la création. Et cette fois, il crut bien avoir réussi. Visible-ment, ce qui servait de fil rouge aux fourmis avait été rompu. Les arrivantes bloquaient pile à la limite du ravage et faisaient demi-tour à toute vitesse. Il se plaisait assez stupidement à imaginer leur avoir fait peur. À se représenter la panique qui devait gagner le nid, il pensait avoir atteint son objectif : mettre en péril l'organisation, perturber la règle, restaurer le hasard et l'imperfection, injecter quelque chose d'humain dans cette mécanique vivante. Quelque chose de rassurant le gonflait d'orgueil.

Il allait s'en aller et ne vit pas de suite les tâtonnements prudents, le découpage et le transport des cadavres, la progression hésitante puis la reprise indifférente du mouvement de va-et-vient des colonnes. Quand il se retourna pour jeter un dernier coup d'œil, ce fut vraiment la colère qui l'aveugla... la rage, même ! Il saisit une branche de sapin et, à grands coups furieux arasa complètement le tas d'aiguilles d'épicéas qui constituait la colonie. Puis il contempla le désastre d'un œil un peu mort et s'en alla, poursuivi par le senti-ment obscur que même cela n'avait servi à rien, qu'il n'y aurait pas de panique au sens que nous donnons à ce mot, que tout se reprogrammerait aussitôt et cybernétiquement vers la reconstruction, sans état d'âme.

Il se sentait un peu humilié, surtout par cette pu-tain de guêpe qui, à présent, lui tournait impunément autour, mais il se rassura en pensant que ces sales bêtes n'iraient jamais, elles, sur la lune !

# Fred

On était fin octobre. Il était paré. Dodu, limite obèse, tant il s'était goinfré, tant il avait mangé, même au-delà de la satiété, même jusqu'au bord de tout rendre, la nausée à fleur de gosier. Il frisait les deux centS grammes ! On ne sait jamais combien de temps va durer ce salaud d'hiver ni combien de calories il va faire consommer. On n'est jamais trop prudent. L'automne est donc un dur moment ! Il faut, en même temps que se faire engraisser, s'aménager un abri. Cela demande parfois de rudes efforts peu compatibles avec l'indigestion qui menace. Lui, il avait de l'expérience. Et, sans trop se fouler, il s'était dégoté un F1 confortable, dans l'isolant bien chaud du toit de la maison d'un humain qui détestait les chats et qui était de surcroît soumis au décret régional du 6/12/2001, annexe 2b, modifiant la loi du 12 juillet 1973 sur la conservation de la nature en Wallonie, et conférant à ses semblables le statut d'espèce protégée. Il se sen-tait donc à l'aise et même un peu flatté. Enfin, puisqu'une provision de glands était à portée de patte dans les quinze centimètres de son studio, il pouvait faire confiance à l'hiver qui venait et dormir sur ses deux oreilles... dormir comme un loir, quoi !

C'était douillet, à l'intérieur. Comme chaque année, il se retourna un peu de part et d'autre, en poussant avec son dos pour adapter l'espace, et attendit en rêvant de noisettes. Il attendit longtemps. Il se tourna et se retourna. Sans point de repère

temporel dans le noir de son nid, il n'avait pour seule mesure de la durée qu'une sorte d'énervement qui allait croissant avec la prolongation de l'attente d'un sommeil décidément rebelle. Plus il s'énevrait, plus il se retournait, Plus il se retournait, plus il renforçait son éveil. Il finit par ruer dans les parois, par lacérer les douces couches d'isolant.

Quand l'exaspération fut à son comble, il se dé-plia, écarta les matériaux avec lesquels il avait colmaté l'accès à son refuge et jeta un coup d'œil dehors. Il fut stupéfait. Il n'y avait plus rien de ce qu'il s'attendait à y trouver ! Il n'avait jamais vu ça ! Les arbres étaient réduits à des traits de fusain, nus, glabres et... tristes. Le paysage était blanc, vide à l'infini. Un air glacé lui brûlait la truffe. Il éternua, se rejeta en arrière, referma l'orifice et, rentré chez lui, tenta de calmer la panique qui l'avait saisi. Puis il se mit à réfléchir. Ou il avait halluciné, ou il existait un monde parallèle, hostile et glacé, où n'apparaissait que le squelette des choses. C'est curieux, un loir, c'est fouineur. Il avait beau chasser cette idée et tenter d'enfin s'endormir, elle l'obsédait. L'envie d'aller voir le tenaillait. À nouveau il se retournait dans tous les sens. À nouveau il devenait évident qu'il ne dormirait pas. Autant s'occuper ! Il se mit donc en de-voir, avec des feuilles et la laine de roche du toit de la maison, de se confectionner ce que des humains eussent appelé une épaisse doudoune. Seuls les indispensables détecteurs dépassaient : la truffe, les oreilles, les yeux.

Il risqua alors une patte dehors, puis deux. Il eut le temps de penser fugitivement : « c'est un petit pas pour un loir mais un grand pas pour... ». Et zou ! Il se ramassa sur le sol, le derrière furieuse-ment meurtri. Tout était glissant, comme vitrifié. Même à quatre pattes, se mouvoir tenait du patin. Un froid intense lui piquait le nez et le bout des pattes. Il mesura le danger. Il aurait bien fait demi-tour mais impossible de remonter la



pente glacée qu'il venait de dévaler. Tant bien que mal, il alla donc de l'avant. Et l'avant, c'était le bout du jardin. Il y mit le temps qu'il fallut, parvint à l'enchevêtrement de ronces sèches qui le bornait, le traversa, et eut un mouvement de recul. Entrer dans une sapinière violait toutes les lois des loirs ! L'air toutefois y semblait moins froid. C'était tentant ! Et violer la loi, ma foi... Que valaient encore des lois faites pour cet autre univers à présent disparu ? Visiblement, toute sa conception des choses se révélait erronée. Il y avait une autre réalité que celle qu'il avait toujours connue. Tous les points de repères, les croyances, les vraisemblances étaient battues en brèche. Et ce qu'il découvrait était inimaginable pour un loir !

Dès lors, donc, il marcha, marcha, marcha jour et nuit dans ce clair obscur des conifères qui semblait ne pas avoir de fin. Péniblement au début, puis de plus en plus aisément. Il ne se rendait pas compte que l'effort était de moins en moins grand au fur et à mesure qu'en l'absence de tout comestible, il consommait ses réserves. Il maigrissait, il s'allégeait. Avec le temps même, la tendance s'inversa, ses forces l'abandonnèrent, le froid se mit à percer insidieusement sa doudoune, ses pattes presque gelées et toutes endolories par les épines de sapin le faisaient souffrir. Il allait droit devant lui pourtant, parce qu'il ne savait pas quoi faire d'autre et qu'il y avait, là, droit devant, comme une éclaircie qui peu à peu s'affirmait et sur laquelle d'instinct il mit le cap.

Il avait été déjà beaucoup secoué, étonné, désarçonné... mais là, en débouchant dans la clairière, il se stupéfia, se figea bouche bée, arrondit les yeux. Au beau milieu de la trouée tapissée d'herbes, il y avait une longue boîte de verre à laquelle s'accrochaient des lambeaux vaporeux de bru-me. Et dans la boîte ... un humain ! Ou plutôt une humaine. Une belle. Une princesse sans nul doute, mais immobile. Morte. Ou plutôt

non... endormie ! Elle n'avait pas l'air d'avoir froid là-dedans. Fred fit prudemment le tour, cherchant une faille, un trou par où glisser sa maigreur nouvelle et épuisée. Il finit par remarquer la jointure imparfaite du couvercle et réussit à y glisser les quatre-vingt grammes qui lui restaient. Instantanément la sensation de froid disparut et avec elle la raideur de ses membres. Il respira, soulagé. Un espoir fou le prit. Il avait beau parcourir la belle princesse endormie des pieds aux cheveux, elle n'avait d'autre réaction que cette lente respiration du sommeil qui le fascinait. Il avait retrouvé, avec la chaleur, un lieu étrange mais protégé et propice, semblait-il, au sommeil. C'était peut-être la fin du cauchemar Il s'étonnait quand même. Cette femme avait un secret. Comment pouvait-elle hiberner si paisiblement et dormir si profondément alors que, il le savait bien, cela ne faisait pas partie des mœurs des humains ?

En même temps, maintenant qu'il se réchauffait, la faim le tenaillait. Il prêta donc attention à une odeur de pomme qui lui flattait les narines et, remontant à la source du fumet, prêt à décamper au moindre mouvement de la dame, il gravit le corsage, s'accrocha au menton, écarta lentement et prudemment de pulpeuses lèvres entrouvertes et découvrit, coincé entre des dents dont chacune eût pu être une perle, un superbe morceau de pomme reinette. Il était bien trop prudent pour goinfrer là sur place et risquer sa tête entre ces jolis mais redoutables couteaux de guillotine. Il ahana, tira, se défonça et réussit à extraire l'objet de sa convoitise en basculant en arrière. Il roula sous le flanc de la belle sans lâcher sa proie dans laquelle il croqua à belles dents.

...Et ce fut le cataclysme ! Le gigantesque corps, à côté de lui, bougea, s'étira. Terrorisé, il se fit tout petit dans un coin de

la boîte de verre. La princesse bailla, souleva le couvercle. Le froid glacial fit irruption à nouveau. Il se sentait défaillir. La sensation d'endormissement qu'il avait tant cherchée le submergeait. Il y eut alors un cri d'une puissance formidable et qui déchira l'air : «iiiiiii ! ...une souriiiiis !»

Il l'entendit à travers du coton, il se sentait partir, il s'endormait, un fragment de pomme entre les dents. Il ne vit donc pas venir la chaussure. Ce fut le trou noir du sommeil.

Il ne sut jamais qu'il n'y aurait cette fois plus de réveil.



# Gégette et Herman

Il puait des pieds ! Il était petit ! Il était chauve ! Il ronflait, Il était presque obèse et découvrait, lors de ses rares sourires un clavier irrégulier de dents jaunes ! Il n'avait pour lui que d'être un surdoué de la méninge. Et pourtant il était aimé d'elle. A la folie !

Elle était superbe ! Grande, bien balancée, avec un charme fou, de la dégaine, du chien, de l'allure. Elle en jetait, elle déplaçait l'air, attirait les regards, les sourires, la sympathie. Elle déclinait, autour d'un visage botticellien, une superbe lo-gue et ondulante chevelure acajou, des épaules de reine, des seins parfaits, juste assez proéminents pour attirer une main suave mais non point lourds au point qu'elle les doive soutenir ; une taille non de guêpe mais plus élégamment de biche ; des hanches, des fesses, des cuisses taillées dans le même fuselage sensuel de mangue juste à point et de longues jambes faites exprès pour les plus exquis escarpins. Mais voilà, dans la tête à Gégette... il n'y avait pas grand-chose. L'extérieur rutilait mais c'était tout. Si bien qu'elle admirait éperdument « son » intellectuel, qu'elle le couvait d'un œil langoureux, qu'elle avait à cœur de satisfaire tous ses caprices, particulièrement les sexuels, parce que là, elle se sentait sur son terrain, maîtresse absolue de son seul mais très développé talent. Devant lui, elle se sentait très petite fille. Avec en quelque sorte un cerveau pour deux, elle n'était pas sûre de pouvoir s'en tirer sans lui dans la vie. Elle le trou-

vait génial et elle buvait la moindre de ses paroles avec un sourire adorateur qui eût ému n'importe quel mâle normalement constitué. Elle était pourtant consciente de la disgrâce physique qui l'affligeait, mais, pour elle, c'était sans importance. C'était même attendrissant. Elle l'appelait « Prof » parce qu'elle lui trouvait quelque ressemblance avec l'un des sept nains de Blanche-Neige, revu par Disney..

Ça fonctionnait bien finalement. Lui la tête et elle, les jambes, voire le reste.

C'est vrai qu'il était intelligent. Très. Et lucide aussi ! Suffisamment en tout cas pour être écorché par le ridicule de la situation. Les regards mi-amusés mi-compatissant des gens lui échauffaient les glandes, lui donnaient envie de les gifler, de leur crier : « Eh bien quoi ? ». Mais en même temps, il crevait d'orgueil comme un coq de basse-cour. La suffisance lui donnait l'impression de grandir de dix centimètres. Avoir levé pareil gibier était pour lui comme une compensation à l'injustice de son physique ingrat. Tirailé donc ! D'une part, il souffrait. Il hésitait à accepter les invitations chez ses pairs de peur que l'inculture de Gégette ne jette un froid. Il en serait mort de honte. D'autre part, l'œil lubriquement envieux des dits pairs, loin de le rendre jaloux, lui était une caresse à l'âme.

N'allez pas croire pour autant qu'elle n'était pour lui qu'une potiche, qu'un faire valoir, qu'une compensation. Il l'aimait vraiment. Quand il la regardait, tout à coup le bouillonnement de sa tête s'arrêtait. Il entrait dans une zone de calme, un endroit paisible où se résorbaient les contradictions, les questions, les élucubrations. Un lac, les yeux de Gégette ! Pas une ridule à la surface. Le zen ! Ça lui faisait un bien fou et, conscient de l'apaise-ment dont elle était porteuse, conscient de l'inutilité trop fréquente de la gamberge qui le tenait comme une obses-

sion, lui aussi il l'admirait. Il l'enviait même ! Et pas seulement pour son cul !

Il y avait évidemment les tête-à-tête du soir. Ils se déroulaient, au choix, selon deux scénarios invariables : soit on fornicait (avec elle, on ne s'ennuyait jamais, le moindre câlin prenait des allures d'orgie babylonienne) ; soit on causait. C'est-à-dire qu'il monologuait longuement, poursuivant les détours surprenants, rhétoriques mais créatifs de sa pensée. Elle écoutait, fascinée, avec de temps à autre un « ah ? » d'une toute petite voix. Il s'écoutait un peu aussi, il faut bien l'avouer et sou-vent, il s'étonnait. Pérorer lui libérait les idées, les structurait, les organisait, favorisait les mises en relation. Bref, en dehors de la pénibilité du regard social, ce couple n'était désasorti qu'en apparence.

Cela eût pu durer indéfiniment. Mais le sort des choses veut qu'elles ne soient jamais éternelles et que, quelque satisfaisante que soit une situation, au lieu d'en jouir, il faut qu'une forme d'avidité pousse à tenter de l'améliorer. Pourquoi changer une recette qui marche ? Pour une qui marchera encore mieux, par-di ! Et qu'est-ce que « mieux » ? Sinon ce petit plus qui, dans peu de temps, de-mandera, en une absurde course sans fin, à être lui aussi « amélioré » ? Or, ça lui faisait de la peine, à Gégette, que son Herman soit si mal à l'aise dans leur vie sociale. Elle l'aimait tant qu'elle était décidée à tout, y compris à prendre sur elle de se changer. Elle sentait confusément qu'elle n'était pas vraiment bête, que c'était son manque total de culture et son désintérêt pour les choses de l'esprit qui la faisaient paraître telle. Elle eut tout à coup furieusement envie d'y remédier et, comme c'était quelqu'un de décidé, elle s'inscrivit derechef mais en secret à une foulitude de cours par correspondance : histoire de la littérature, philosophie, histoire des religions, psychologie, orthographe, rien ne fut négligé qui puisse lui apporter de quoi soutenir sans rougir la conversation

des amis d'Herman. Elle allait pouvoir un jour lui faire la surprise de répondre autre chose que « ah ? » à ses discours !

Cela prit le temps qu'il fallut pendant lequel, soucieuse de ménager son effet, elle continua imperturbablement à s'en tenir à ses « ah ? » et à ses « ah ! », alors que s'ouvrait à elle un nouveau monde, que, sa curiosité s'éveillant, son esprit se mettait à jouer avec les concepts, à jongler avec les idées.

Parfois en écoutant discourir son homme, elle avait envie de lui répondre, voire de lui river son clou. En silence, elle se mesurait à lui et commençait même à se sentir de taille à l'affronter. Sournoisement, la rivalité s'insinuait là où il n'y avait eu qu'amour inconditionnel. D'ailleurs, les raisonnements d'Herman lui semblaient maintenant présenter des failles. Il était toujours intéressant, certes, mais ce n'était pas l'Einstein qu'elle avait cru.

Petit à petit, insensiblement, elle se mit à le voir et même à le regarder. C'était vrai qu'il puait fort des pieds ! Qu'il était petit ! Qu'il était chauve ! Qu'il ronflait, qu'il était presque obèse et découvrait, lors de ses rares sourires un clavier irrégulier de dents jaunes ! C'était vrai qu'il n'était pas très attirant ! C'était vrai que, du coup et peu à peu, sa zone pelvienne à elle se faisait de moins en moins accueillante !

Un jour qu'il élucubrait sur Sartre devant un panel d'amis, elle se permit de citer Nietzsche. Il y eut un silence. Herman la regarda, sidéré. Il y eut un moment de stupeur. Elle en resta là mais, de ce jour, le regard des amis se fit plus insistant et, elle qui jusque-là laissait glisser avec indifférence ce bel hommage des yeux, commença à s'en émoustiller. C'était si visible que cela n'échappa pas à son homme. Il devint soupçonneux et un brin jaloux et quand, un jour qu'elle faisait le marché, il découvrit sous le lit non seulement ses manuels de cours mais aussi tout un fatras de notes personnelles, il se sentit trahi. Elle



l'avait trompé avec une bibliothèque ! Il eût pu s'en remettre, se réjouir d'avoir enfin une compagne à hauteur d'intellect. Mais il la sentait si loin à pré-sent ! Belle, intelligente, cultivée, intouchable. Que lui restait-il pour briller à ses yeux ? L'équilibre qui les liait était rompu, leurs cervelles faisaient double emploi tandis que, physiquement, il ne faisait vraiment — façon de dire — plus le poids !

Très vite leur relation se dégrada. Il essayait de reprendre sa place, se trouvait diminué, humilié ; elle le ressentait comme un lien, comme un obstacle à son envol personnel. Dans le même temps, ils avaient cessé toute relation physique. En société, elle paraissait et cela l'excédait. Dans leur cercle d'amis, elle était devenue le centre de toute attention, distribuant à l'envi sa grâce, ses sourires et ses mots d'esprit. L'humeur d'Herman s'assombrissait en proportion. La rancœur, le sentiment d'abandon, d'abaissement, la douleur lui rongeaient les sangs. Hypocritement, il faisait bonne figure mais il se sentait de plus en plus mal. Mal jusqu'à l'insoutenable avec comme un crabe qui le rongeaient au niveau du sternum. L'idée du suicide rôdait dans les recoins cachés de sa conscience. Il n'en pouvait plus. Dépossédé qu'il se sentait de son identité, de ce qui l'avait empêché, en se regardant dans une glace, de se flinguer tout de suite.

Un jour qu'il regardait dans le vide par la fenêtre de l'étage où ils habitaient, il se mit à pleurer. A sangloter, même. Elle était dans la cuisine. Elle se retourna, vit les épaules agitées de spasme et cela l'émut. Elle était bonne fille. Doucement, elle s'approcha. Se plaça à son côté et lui mit la main sur l'épaule. Lentement il leva ses yeux mouillés. Il trouva son regard. Ce que ces yeux là se dirent restera leur secret mais ce ne fut pas très long. Les mains se cherchèrent, s'étreignirent avec force.

La croisée béait. Ils sautèrent.



# Christophoros

Le ciel était imperturbablement bleu.

Et la neige, dessous, imperturbablement blanche.

Pas un arbre, pas une haie pour balafre cette nudité. L'air glacé donnait à la ligne d'horizon l'aspect d'un trait de cutter. Derrière lui, la trace droite de ses pas en formait l'exacte perpendiculaire. Il était une tache rouge en mouvance vers on ne savait quoi. Lui-même ne se posait plus la question. Il marchait parce qu'à pareil endroit on ne pouvait rien faire d'autre, fors s'asseoir et attendre de mourir. Il n'était pas vieux, s'il avait fait ça, il aurait peut-être attendu longtemps et... il faisait très froid !

Il ne se souvenait plus de quand il était parti ni même d'où. Il ne cherchait pas à échapper à quoi que ce soit ni n'aspirait à quelque endroit où s'arrêter. Bref il ne venait de nulle part et il n'allait nulle part. Pourtant il marchait. C'est cette absence de but qui faisait qu'il n'imaginait même pas infléchir ses pas vers la gauche où vers la droite.

Au début, sans doute il avait parlé, il s'était raconté des histoires pour se distraire de cette longue monotonie. Puis, peu à peu, au fur et à mesure qu'il s'hypnotisait, qu'il devenait son dé-placement même, qu'il cessait d'exister hors de celui-ci, cela s'était transformé en borborygme d'abord, puis en chantonnement psalmodique. Enfin cela s'était réduit en un son unique, tenu mais aigu, stable et ininterrompu, exacte expression sonore de cette ligne droite que traçait de rien à rien le

mouvement de ses pieds. Il ne se sentait pas mal. En fait il ne se sentait rien. Simplement conscient, pénétré de cette immensité vide, du grignotage compulsif de ses enjambées répétées et mesurées au vernier. Il était incapable de constater qu'à perte de vue, il n'y avait rien, puisqu'aussi bien, il n'avait jamais rien connu d'autre.

Tout changea brutalement quand, à un moment d'entre les moments, Le Point pénétra dans son regard.

Incrédule il s'en détourna, se frotta les yeux, y revint. Il ne comprenait pas l'attirance, la fascination hypnotique qui insensiblement le faisait déroger à la ligne droite, le faisait dévier doucement, timidement inventer la courbe, expérimenter le virage et constater avec étonnement que c'était efficace, que le point grossissait et que, plus il grossissait, plus il sentait monter en lui cette chose inconnue qu'était l'émotion, l'excitation. Une question, inconcevable jusque-là, émergeait dans son cerveau : « Qu'est-ce ? ». La curiosité, prit les commandes, la hâte aussi. Il se surprit à presser le pas. Mais soudain, comme s'il avait violé quelque interdit, commis quelque sacrilège perturbateur de l'ordre immuable des choses, le vent se leva. Le mouvement fol, imprévisible, le gifla, souleva la neige, la fit tourbillonner, l'aveugla, brouilla les cartes, malaxa le paysage. Tout occupé qu'il était à lutter, courbé en deux contre la bourrasque, il n'était même plus sûr de sa direction. Comme un nautonier privé d'amer, il errait, rectifiant d'un coup de barre à droite l'écart qu'il croyait avoir fait sur sa gauche, puis d'un coup de barre à gauche, compensant cette correction qu'il s'imaginait excessive. Il paniquait aussi. Tout cela lui était étranger : la gauche, la droite, la notion d'avant, d'arrière, n'étaient que les fils qui tissaient insécurité, angoisse et peur de perdre. Le temps même commençait à le titiller. Il essayait d'évaluer la durée, de prévoir quand il allait enfin atteindre Le Point.

Quand le vent tomba, d'un coup, aussi soudainement qu'il s'était levé, il s'ébroua, porta le regard loin devant, puis légèrement à droite, là où était censé se trouver Le Point. Il n'y avait plus rien. La déception fit qu'il balaya l'horizon du regard sur trois cent soixante degrés. En vain. Les choses avaient repris leur fixité monocorde et indifférenciée. Il se dit qu'il avait dû rêver ou halluciner et se remit à marcher ; simplement, mécaniquement, comme il l'avait toujours fait. Mais à l'intérieur de lui, plus rien n'était pareil. Une inquiétude latente portait ses yeux, de temps à autre, à quitter le droit devant, à fouiner les espaces latéraux, presque en cachette de son cerveau. Un mal-être inconnu le rongait. Des questions surgissaient dans sa tête : « D'où venait-il ? », « Où allait-il ? », et la pire de toutes « Pourquoi ? ». La seule réponse possible tenait dans Le Point. Sa disparition, la certitude que, pourtant, il était là quelque part, lui bouffait la cervelle, crispait son estomac, nouait ses tripes.

Au comble du désarroi, la voix lui revint et il se mit à crier, face à l'immensité. Il n'y eut même pas d'écho. Il finit par s'arrêter, s'asseoir même, et se prit à réfléchir. Qu'était ce point ? Qu'était cet « autre » ? Il ne pouvait pas imaginer sa forme, encore moins ce qu'il faisait là, pourquoi il y avait eu quel-que chose au lieu de rien. Quelque chose qui n'était pas lui. Il ne pouvait imaginer « l'autre » que sous sa forme à lui. Alors, à bout de manque, il roula de la poudreuse, l'agença, la sculpta pour en faire un bonhomme de neige un peu plus grand que sa propre taille, le prit dans ses bras, se serra contre lui et sentit monter dans sa viande et dans sa tête la chaleur nouvelle de la tendresse. Des larmes coulèrent doucement sur ses joues. Il décida de rester là, de ne plus bouger.

Pourtant, sous ses mains, le toucher restait de glace.





# Madame Odette

Au fond, elle n'avait rien de particulier. En ce sens qu'elle n'avait rien d'exceptionnel, que son charme découlait d'un ensemble dont aucun détail n'était prééminent. De sorte que si elle fascinait un peu on n'eût pu dire vraiment pourquoi. D'ailleurs, fascinait-elle ? On eût mieux dit qu'elle attirait, comme un aimant. Elle rayonnait. Peut-être parce que, justement, elle respirait l'amour. Toutes les sortes d'amour. Sexy non par érotisme brutal mais par une sorte de saveur de fruit ; tendre comme une loutre dans le doux pli de la bouche ; embrassant les gens et le monde dans ses gestes, étreignant la vie. Rien de mièvre pourtant, une voix profonde aux inflexions de violoncelle, des yeux bruns à reflets intérieurs perçant sous une chienne bouclée où se lisaient spontanément, humour, complicité, compassion, intelligence du cœur et où pétillait et vibrait le « chi ». Il faudrait ajouter à cela un sens divin de la fantaisie créative qui s'exprimait dès l'abord dans des vêtements colorés et un peu fous comme les aiment les enfants, les ados et les trisomiques. Elle portait ces tenues voyantes avec bonheur et, paradoxalement, une sorte de discrétion et d'effacement.

Il savait. Il voyait tout cela. Il voyait même ses défauts, sa fragilité, sa naïveté, son incapacité à se dépatouiller des contradictions, son manque de réalisme. Pire, il était conscient de l'excès même de ses élans qui la rendait parfois ambiguë. Elle n'avait rien à faire des distinctions subtiles entre l'amitié et



l'amour. Les signaux qu'elle envoyait n'étaient donc pas clairs, pas répertoriés dans le codage de la communication judéo-chrétienne. Elle pouvait par exemple, ô surprise, caresser le dos d'un simple ami ; lui lancer d'innocents regards complices déguisés en œillades. Non pas pour tromper mais parce qu'elle se mettait tout entière dans la moindre relation à l'autre. Injustement, on la traitait d'allumeuse, alors qu'en quelque sorte, psychologiquement, elle se baladait toute nue, les mains ouvertes. Cela choquait, déroutait dans un monde où le calcul, la dissimulation, le travesti du cœur et de l'âme, la frilosité étaient de mise.

Ce jour-là comme tous les autres, elle lui avait envoyé le SMS qui lui servait de réveil matin. Et il avait pesté, comme tous les jours, contre cette habitude de coq de basse-cour.

Lui, il était fait pour être solitaire mais, jeune, il n'avait pas eu le courage d'assumer ça et toute une vie qui eût pu être réussie sur cette base avait été gâchée à courir après un impossible bonheur à deux. Jadis il l'avait follement aimée, aujourd'hui, il avait pour elle admiration, tendresse et désir. C'est justement pourquoi il s'en tenait éloigné. Définitivement convaincu que consommer ses sentiments équivalait à les dissoudre sournoisement dans l'eau trouble du quotidien, il avait donc mis entre eux plus de cent kilomètres quoiqu'il ne fit rien au quotidien qui, même en simple arrière plan, ne fut fonction d'elle.

Inhabituelle, une deuxième sonnerie.

Cette fois, la main qui tenait le GSM se mit à trembler. Abruptement, l'écran affichait :

« J'arrive ! »

Cela se mit à tourner à toute vitesse dans sa tête. Il allait la revoir. Aurait-elle changé ? Elle n'aurait pu s'empêcher de vieillir. Il allait lui parler. Lui dire quoi ? Les mots s'entrechoqueraient parce que l'émotion n'agiterait qu'un grand vide. Ils n'avaient d'autre vécu commun que les rêves qu'ils faisaient l'un de l'autre et voilà qu'ils allaient marcher ensemble, manger ensemble, se toucher même. Cet atterrissage lui semblait sacrilège, iconoclaste. Une boule lui nouait l'estomac. Une complète étrangère l'eût moins mis mal à l'aise. Il n'en aurait rien attendu. Mais là... brutalement, cette soudaine incarnation du rêve !

Il paniquait. Son cœur cognait trop vite et trop fort, il perdait le souffle. Il passa la main sur son front, se pencha sur l'évier et aspergea son visage. Sa tête était prise dans un étau. Ses tempes bourdonnaient. Elle n'avait même pas dit quand. Ce serait peut-être là tout de suite. Il n'était pas prêt. Pas du tout. Pas du tout du tout !

Il se précipita aux toilettes pour restituer son petit-déjeuner. C'est là que ça le prit.

Une douleur fulgurante. L'effroyable lame d'acier qui troue la vie sous le sternum. La souffrance à l'état pur, au carré, qui annihile toute autre perception, toute pensée, sinon le désir impérieux de sa fin immédiate. Il chuta lourdement. Il se débattait. Comme si cela pouvait le délivrer.

Un bref instant il put penser : « Heureusement que je n'ai pas fermé la porte à clé ! »

Puis ce fut fini.

# Bill

Elle n'avait rien de bien particulier cette place d'un petit bourg campagnard qu'il avait vue mille et mille fois, avec son hôtel de ville du XVI<sup>e</sup> siècle, son perron, ses pavés, ses maisons anciennes, sa terrasse de café. Seul fait remarquable : le soleil d'un printemps presque estival et si hâtif qu'il avait étonné, ravi et disposé à la détente les rares ploucs qui avaient le loisir d'errer un lundi. Car, non content d'être dans le bled, on était un lundi, jour traditionnel de hâte maussade où, normalement, rien d'insolite n'aurait jamais dû arriver !

Or, La vie ne prévient pas, elle vous tombe des-sus à l'improviste. Il sortait bêtement du restaurant où sa flemme de cuisiner au soir d'une jour-née languide l'avait attiré. L'abondance de fleurs précoces sur les arbres, la douceur de l'air du jour fléchissant lui attendrissait la méninge. Et voilà, chose impensable, qu'un air de violon glissait jus-qu'à lui, le faisait, interloqué, se retourner. Il y avait là, en effet, parfaitement incongru à la terrasse d'un café, un violoniste. Pas un quémendeur, un client. Il se tenait debout au côté d'une table ceinte d'une goguette d'artistes dérivant devant quelques mousseuses trapistes et débitait, avec finesse et même talent, ce qui semblait du Verdi. Or, voilà que face à lui, un barbu se levait, que sa voix puissante de baryton, portée par le son des cordes, volait sur la brise ; la même brise qui venait caresser le visage. Et

c'était comme si la musique était une écharpe de soie flottant au vent. Tout de suite, ce fut charme, ce fut magie.

Il s'était arrêté, subjugué. Soudain emmené sans préavis dans cet autre monde où la sensibilité est reine, où l'émotion vous enveloppe et vous transporte, où elle vous fait entrevoir l'extase, où il en faut plus et plus encore jusqu'à ce que le cœur se convulse. Ce monde des notes qui attirait et effrayait tant Rilke était poésie pure. Pour quelques instants, la vie, celle-là même qu'il s'efforçait depuis des années de regarder froidement et lucidement, se travestissait de folie, de fantaisie, de beauté, de passion, de cerisiers en fleurs, d'amour en gerbe, d'élan du cœur aux exigences totalitaires. Il retrouvait un temps, une époque, un éblouissement mais aussi la tragédie et la soif qui avait tissé sa propre histoire. Il allait s'y laisser glisser quand une sorte de signal d'alarme s'alluma dans sa tête. Il se remit en marche. De force. À grand-peine. La nostalgie le suivait comme son chien... mais l'envie irrépressible d'un verre de vin blanc, elle, dès qu'il s'était arraché de là, l'avait heureusement quitté aussi sec.

Assis dans sa voiture, les deux mains sur le volant, il s'efforçait de ne pas laisser ses yeux dériver vers le lieu du miracle. Il était fier de lui. Il s'était protégé de cette avidité qui, en exigeant toujours plus aurait consumé le diamant de l'instant. Il s'était prémuni de cette course sans fin ni accomplissement qui l'aurait laissé insatisfait permanent, hanté, cherchant à décupler l'émotion née de la merveille sans que jamais s'installe calmement le plaisir. Comme ces grands crus qu'il avait fréquenté et dont l'éblouissement du premier verre se muait invariablement en cauchemar de fond de bouteille ; comme cette bougeotte qui le prenait au bout de deux minutes devant le plus divin paysage, comme cette compulsion qui le propulsait d'une femme à l'autre, anxieux qu'une nouvelle compagne lui ap-

porte enfin l'impossible plénitude qui reculait sans cesse. Il avait sage-ment contourné son tonneau des danaïdes émotionnel. Il avait pu isoler le plaisir. Devenir fils de l'éphémère, cavalier du vent, prince du fugitif et garder intacte la vibration de bonheur et l'éblouissement qu'il eût gâché à les vouloir faire durer. Le bonheur, décidément, ne pouvait être qu'étincelle.

C'était nouveau pour lui cette sobriété de l'âme qui ne tuait pas l'intensité du plaisir. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit auparavant que le désir répété pouvait annihiler le désir, qu'il n'y avait rien, jamais, qui ne soit de passage, qu'il n'y avait ni passé ni avenir mais seulement l'instant, volatile, insaisissable lui-même puisqu'aussitôt remplacé.

Il se rappela à lui. Il importait de penser à autre chose, ou plutôt, il importait de ne pas penser ; simplement d'être présent à l'acte de conduire, sous peine d'escrabuiller un piéton ou de rater un virage.

C'est très difficile, d'être totalement ici et maintenant, de ne pas vivre machinalement. Quand il regardait son passé (après tout, le regarder sans le revivre était encore un présent), il était souvent frappé par le peu que contenait sa mémoire consciente : quelques flashes plus ou moins précis qui, mis bout à bout, couvriraient au plus quelques mois. Le reste s'était envolé, n'avait jamais existé et constituait pourtant l'essentiel de sa « vie » : des tonnes et des tonnes de petits tracas, de petites joies, de visages croisés, de paroles proférées, de gestes envolés sitôt vécus, d'émotions furtives... tout ça cendre et fumée, tout ça déjà partie de sa mort. Le passé tenait dans une boîte d'allumettes ! Savait-il seulement ce qu'il avait mangé la veille ? Et la veille de la veille ? Et la veille de la veille de la veille ? Du temps où il noyait ses peurs dans l'alcool, ce lui était panique et nausée que ces journées dont la fuite insaisis-

sable ne laissait pas de trace. L'angoisse de voir couler un temps qui ne servait à rien, d'entendre tourner le compteur à rebours sans qu'il se passe quoi que ce soit d'assez significatif pour être mémorable. Journées à jamais perdues. Comme s'il y avait jamais eu à posséder quoi que ce soit ! Quel besoin aussi de laisser une trace ! Comme si elle consolait un peu de la mort ! Même les pyramides et leurs momies allaient disparaître. Le soleil lui-même ... L'univers ? Question de temps ! Il ne pouvait que surfer sur cette conscience qui naît et meurt en même temps, il n'était qu'un déplacement.

Un coup de claque-son rageur le ramena les pieds sur les pédales. Il était temps ! Gamberger sur l'absurdité de la gamberge l'avait fait longuement s'absenter. La voiture avait pris toute seule le chemin du retour, virant où il le fallait, comme un vieux cheval, par habitude. Se souviendrait-il demain être passé devant la maison de Lulu ? Se souviendrait-il de s'être longuement interrogé sur le souvenir ? Il se perdait déjà à nouveau dans les méandres du mental. Comme s'il avait deux vies : celle de sa tête et celle de son corps. Il repensait à sa mémoire. Elle avait pourtant tout stocké dans des tiroirs bien cachés. Il s'en apercevait quand un détail ou l'autre jouait sa petite madeleine de Proust, ramenait à la conscience avec l'intensité du vécu des petits événements incroyablement lointains et anodins.

Justement, un enfant sur un seuil, au bord de la route, faisait des bulles de savon. En un éclair, il fut dans le petit jardin de ses parents, en train de faire pareil. Tout était là. Surtout l'émerveillement naïf devant la danse transparente, miroitante et irisée des bulles ... Une joie intense... Instantané retour à l'instant.

En une fraction de seconde, l'énorme calandre chromée s'imposa dans la totalité de son champ visuel. Les lettres «DAF», les rectangles des phares.

Présent immédiat.

Il eut le temps de penser sans l'ombre d'une peur : « C'est maintenant ! »





# Daniel

L'expression est désuète mais, pour désigner ce célibataire endurci au poil grisonnant, qu'aurait-on trouvé de mieux que « vieux garçon » ? Bien sûr, il n'était pas vraiment âgé, mais l'accumulation des ans lui donnait déjà l'air posé d'un vieux chat en même temps que brillaient dans ses yeux la malice et l'émerveillement des gamins. Il avait l'œil critique de celui à qui on ne la fait pas mais aussi l'art de tolérer avec bonhomie ce qui lui paraissait inévitable. Quelque chose du dévouement sceptique de Sancho Panza émaillé de quelques traits paradoxaux. Par exemple, si mésuser, au cours de la conversation, d'un terme mécanique mal connu du commun des mortels, dessinait aussitôt sur ses lèvres une mimique mi-amusée mi-indulgente qui vous donnait illico l'envie de vous cacher sous le tapis, on sentait par contre en même temps qu'il brûlait d'envie de vous instruire. Paradoxe encore, le tapage le faisait fuir mais il aimait la fête et la convivialité.

Le respect congénital du travail bien fait, de la précision du geste, de l'objet délicatement ajusté eût pu en faire un horloger mais la vie en avait décidé autrement et, dégoûté de la discipline imbécile de l'école comme le sont beaucoup de surdoués, il avait appris beaucoup par lui-même, poussé qu'il était par une curiosité insatiable pour tout ce que l'humain avait pu avoir d'ingénieur. Cela allait de la mécanique, bien sûr, qui lui faisait briller le regard chaque fois que, comme prévu par ses

doigts, il pouvait dire : «ça marche !», à l'architecture, à la transformation du paysage, à tout ce que la main de l'homme avait créé de pérenne. Il avait ainsi, avec son terroir, ses villages, ses us, son histoire, une relation amoureuse qu'il prolongeait dans la lecture des œuvres oubliées d'autres passionnés de l'Ardenne. D'ailleurs, visiter son territoire avec lui était une friandise. Il avait l'anecdote facile, l'humour à fleur de propos et l'œil du photographe pour cerner des vues incontournables mais inattendues sur plateaux et vallées.

Né dans le milieu du chemin de fer, il avait finalement assumé une longue et jussive carrière de conducteur de locomotive. Non pas que la rectitude des rails qui défilent l'eût fasciné mais bien plu-tôt l'art et la sagacité qu'il fallait pour manipuler en douceur, du bout du doigt en quelque sorte, ces monstrueux mille sept cent chevaux-vapeurs attelés à une non moins monstrueuse accumulation de mille tonnes d'acier et de marchandises, voire de viande de plouc. Il fallait anticiper tout, démarrer très progressivement, sous peine de faire patiner acier contre acier dans un vacarme de fin du monde ; connaître le pourcentage des côtes, l'angle de chaque virage, supporter sans somnoler la course hypnotique des droites qui se rejoignent à l'infini... j'en passe ! Il parcourait dans son intimité la région qu'il connaissait si bien, il mesurait sa pointure, son tour de taille, il la touchait à travers sa machine. Le prix à payer en était les horaires décalés, les nuits à l'hôtel, parfois. Mais il aimait ça ! Beaucoup !

Aussi la restructuration de la compagnie qui l'employait le foudroya-t-elle. Du jour au lendemain, il se retrouva au guichet d'un bourg de campagne, « en train » non plus de conduire mais de vendre des « titres de transport » (appellation euphémistique et bureaucratique pour « billets »). Comment décrire ce sentiment de relégation, ce long ennui, cette prise en otage

entre les exigences déraisonnables et souvent imbéciles de voyageurs pas toujours très futés mais volontiers râleurs et les non moins délirantes consignes d'une hiérarchie dont la dernière syllabe exprime si bien l'effet ?

Au début, il y eut de la colère impuissante, puis, sagement, un total désintéret, un « je-m'en-fou-tisme » intégral. On lui demandait d'être un auto-mate, un distributeur, comme celui de canettes de Coca là dans le hall ? Bon ! mais on n'aurait pas son âme ! Lors des longs temps morts, il contemplait désespérément les murs nus de son espèce de cellule, de cage à rat de labo, Cherchant quelque échappatoire, quelque retour sur la grande route des rails, sur l'infini des droites et leur magique point de fuite. En vain. Le monde, la vie, huit heures par jour, lui étaient désormais interdits ou ne lui parvenait que par la mini trappe qui servait de truchement avec le monde des hommes. Quand il rentrait chez lui, abruti par cette vie de hamster, lassé de la gueule de zombie des navetteurs, écœuré des gestes répétés que la susdite machine à Coca, à peine modifiée, eût pu poser à sa place, lassé des exigences contradictoires de l'institution, à bout surtout d'enfermement, il enfourchait, si le temps le permettait, un vieux Solex dont l'efficacité simple lui semblait, en connaisseur, exorciser les chinoiseries minables de l'administration.

C'était un peu mince comme raison de vivre et surtout ne servait de palliatif qu'au moment où il en avait le moins besoin. Il fut donc aux anges lorsqu'un pote à lui, un obsédé du méga-bit, lui refila un notebook. Petit, efficace et bien apte à lui ouvrir une fenêtre sur le monde pendant ses heures de détention. On s'en serait douté, le premier mot qu'il tapa dans la fenêtre de recherche de l'omniprésent Google fut « train ». C'est incroyable tout ce qu'on trouve ainsi. Sans compter que, de lien en lien, on se perd dans d'intéressants dédales où s'emmêle un

peu le fil de la pensée initiale. Bref, on glande, on rêve, on s'occupe la boule et on occupe ainsi des moments dont le vide eût secrété colère rentrée, rumination mentale et crampes d'estomac.

Or donc, un de ces jours-là un de ces moments là, entre deux convois et deux mornes distributions, à force de rentrer des mots clés de plus en plus vagues pour éviter les sites qui lui apprenaient ce qu'il savait déjà, il tomba, à sa grande surprise (la logique du moteur de recherche n'étant pas toujours la même que la sienne), sur cette alléchante adresse :

<http://www.google.ru/intl/ru/landing/transsib/en.html>.

Le commentaire parlait d'une webcam fixée sur le mythique transsibérien. Elle permettait d'en suivre, en temps réel (soit environ cinq jours), le trajet de Moscou à Vladivostok. Exactement comme si vous étiez à la fenêtre d'un wagon. Cela pouvait paraître bien monotone mais Daniel avait de la patience. Il s'installa confortablement devant l'écran et... en route pour les grands espaces et la steppe ! 9226 kilomètres ! Devoir de temps à autre retourner au guichet le ramenait les pieds sur terre, de sorte que c'était finalement cette activité haïe qui servait de dérivatif à l'essentiel : la contemplation effarée du paysage qui défilait, dé-filait, défilait... Yekaterinenburg, ...Novosibirsk, ... Krasnoïarsk, ...le Ienisseï, ...Irkoutsk... La magie des noms lui faisait tourner la tête.

Quoi de plus monotone pourtant ? L'horizon qui s'étire à perte de vue sur fond de bruit des boggies, ça vous a un effet berceur, voire carrément soporifique. Au beau milieu du troisième jour, arriva donc ce qui devait arriver : peu après l'intercity de 22h32, sa tête s'inclina sur son menton et il s'endormit. Curieusement, quoiqu'assoupi, en rêve, il ne quitta ni la banquette, ni sa place à la fenêtre. Il se souvint qu'on avait dépassé

Ulan-Ude. Une steppe morne s'étalait à perte de vue et il avait le sentiment de fuir quelque chose. Une joie sourde, cependant, lui gonflait la poitrine. Il savait, il sentait, qu'il allait là où tout son être aspirait qu'il soit, là où il aurait toujours dû être. Cela sembla durer longtemps. Le rêve a-t-il vraiment une durée ?

À un moment donné, en tout cas, alors que son intuition se faisait de plus en plus forte et qu'une espèce d'excitation le gagnait, le train freina. Doucement d'abord. Puis de façon de plus en plus appuyée dans un grand bruit d'essieu et de ferraille. Il ne comprenait pas, aucun arrêt n'était pourtant prévu dans l'immédiat. Il pensa à un signal fermé, à un troupeau sur la voie, à quelque incident banal. Mais quand son wagon s'arrêta au bord d'un quai, que lui sauta aux yeux l'inscription : « нигде », il sut qu'il était arrivé.

Les quelques quidams qui pensaient rentrer avec le banlieue de 23h04 en furent pour leurs frais. Personne ne l'a jamais revu.

# Epilogue

Sous le séquoia dont il venait de descendre, l'homme, perplexe, regardait autour de lui et, instinctivement, de la main gauche, massait la bizarre et désagréable sensation qui lui étreignait le plexus.

# **Contes de la fin du moi**





# La trappe

À les voir alignés dans la salle d'attente, assis dos au mur, les yeux fixés devant eux en silence on se croirait dans un dojo Zen Rinzaï. Madeleine tousse. Mais les regards ne bougent pas. Ils sont impassibles. Chacun bien coincé dans son petit univers, sa bulle. À quoi pensent-ils ? Rêvent-ils ? Difficile à dire. Le zen raconte l'histoire du méditant qui avait une mouche sur le nez et ne pouvait que constater son agacement sans faire un geste. J'ai envie de leur infliger cette mouche. Histoire de voir si oui ou non elle les ferait sortir de leur gêne hiératique. C'est curieux ce malaise des humains forcés de se côtoyer sans au préalable s'être reconnus comme membres d'une même tribu. Comme ces citadins croisés à la campagne, qu'on salue du rituel bonjour sonore qu'ils prennent sans doute pour une ahurissante familiarité, et qui, au mieux, vous bafouillent en retour un borborygme embarrassé.

En fait, moi, je ne sais pas très bien ce que je fous là. J'accompagne Madeleine. J'ai toujours accompagné. Je m'occupe avec les yeux, j'en cherche d'autres. Il n'y a qu'un regard vraiment vivant ici. Une petite mignonne. Une brunette aux grands yeux vifs, au cou de Néfertiti, au sourire éclatant. Quelque chose de familier, d'enfantin, et de discrètement sexy. Elle me lance des coups d'œil furtifs, des regards de chevrette. La personne que j'accompagne, ici et dans la vie, s'en aperçoit. Elle la fusille du regard. Elle a toujours eu du poil aux pattes,

Madeline. Pourtant cette fille doit avoir le tiers de mon âge. Mais n'est-ce pas un mensonge que le fossé du temps ? Un de ces mensonges-convention communément admis comme une évidence qu'il n'est même plus besoin de justifier et qui fait partie des piliers sur lesquels la société s'appuie pour assurer son fonctionnement tacite, son ronron circulaire sans à coups, huilé, hypocrite et sécurisant. Un de ces mensonges qui mettent à l'abri de la surprise, qui font que mardi sera semblable à lundi. Désespérément pour moi, sereinement pour eux. À moins... à moins qu'un imprévu se glisse dans la fourmilière, qu'une pelure de banane tout à coup fasse chuter le système et en révèle les failles, générant une émotion vive mais brève, bientôt éteinte par une nouvelle habitude.

Forcément mon regard revient sur eux, les humains. Si désespérément semblables dans leur posture figée, dans les centimètres carrés qu'ils s'allouent, sur lesquels ils se compactent pour ne surtout pas toucher l'autre. Ils sont bel et bien formatés. Je parie que je sais à quoi ils pensent derrière le regard fixe posé droit devant eux. Les femmes à leurs enfants, les mecs à leur boulot, à leur bagnole ou à leur équipe de foot. Malgré les quelques variantes, ce sont là les contrariétés qui, en général, bornent leur univers. Sans elles, l'en-nui, s'installe. D'ailleurs, sans problèmes à résoudre, ils s'en cherchent, comme le vieux, là, avec ses mots fléchés et le bout du crayon qui masse sa calvitie. Que la vie soit là toute proche, qu'elle se meuve, qu'elle grouille, qu'elle déborde règles et limites, qu'elle soit terrible et fascinante, ils n'ont pas l'air de le savoir ou, tout petits déjà, ils l'ont oublié... mais sauraient-ils seulement quoi faire de cet envol ?

La porte s'ouvre sur une bonne tête de praticien à l'entre-deux âges débonnaire.

— Au suivant !

La jeune fille et ce que je suppose être madame mère se lèvent et se dirigent vers la porte ouverte. Juste avant d'entrer, elle se retourne, la chevretonne. Et alors il se passe quelque chose d'inouï, d'inattendu, de miraculeux : elle me regarde ! Non pas furtivement, comme tout à l'heure, mais elle plante ses yeux dans mes yeux, soutient un long regard qui porte une communication des âmes. Mes yeux à moi le lui rendent bien.

La porte se referme. Frustrante. Mais j'ai le cœur gonflé. Si gonflé que le temps passe sans que je m'en rende compte.

— Suivant !

Le petit vieux laisse tomber sa revue sur le guéridon, accroche son crayon à l'oreille et se lève. La porte du cabinet le happe. Moi je rêve à la chevretonne. Je laisse courir le mental. Dans ma boîte crânienne, là, il n'y a pas de censure. Les conventions me foutent la paix. J'ai toujours son regard sur la rétine. Imprimé. Il y a une douceur infinie qui passe d'elle à moi et comme un appel, comme une béance. Je ferme un moment les paupières, histoire de m'y laisser aller, de toucher ses lèvres discrètes avec mes lèvres, de respirer son souffle. En un éclair j'identifie « Anaïs », son parfum, mes mains l'enlacent.

— Au suivant !

J'ai sursauté. J'atterris. Je regarde Madeleine qui regarde ses pieds. Elle est à peine plus jeune que moi qui vais sur mes soixante-dix ans. Elle a été encore plus belle que la chevretonne là. Et le moins qu'on puisse dire c'est que les inévitables ravages de l'âge s'en sont tenus au minimum obligatoire. Elle est encore très émouvante mais elle parle à présent plus à mon cœur qu'à mes hormones. Rien à voir avec cette résurrection de la pulsion qui me pousse vers la chevretonne dont je sens presque le corps chaud contre le mien. Elle est plus petite que moi, la souplesse de son ventre incruste ma demi-érection. Nos cœurs aussi fu-ionnent.

— Au suivant !

À nouveau extrait de mon rêve, me voilà tout à coup rattrapé par l'évidence : si Madeleine a pris de l'âge, moi aussi. Et si les dégâts ne me rendent pas encore repoussant, ils devraient au moins faire qu'elle ne m'ait même pas vu, la jeune pousse, qu'elle ait regardé à travers moi comme j'ai bien dû m'habituer à ce que toutes les femmes le fassent à présent, que je ne sois plus jamais objet de désir, seulement de déférence, voire de respect. À vomir !

— Au suivant !

Tiens, il n'est pas resté longtemps le grand dadais avec sa casquette à penne, son chewing-gum, son écroulement osseux et son regard vide. Ça m'a refroidi moi de penser à mon miroir ! C'est vrai ! On ne se rend pas compte. On n'est jamais vieux que pour les autres ou quand, tout à coup, nous sautent à la face nos limites nouvelles, notre impuissance à incarner encore nos rêves avec pourtant, dans la tête, intacts, tous les désirs qui donnaient de la couleur à la vie. C'est si vrai qu'on serait bien étonné de constater combien de temps les troisièmâgés passent sur le web à zyeuter du porno. Vous rigolez ? Que voulez-vous qu'ils fassent ? Ils ne séduisent plus et ne sont plus séduits, mais là, sur l'écran, les personnages sont beaux et ne les jugent pas, ne les voient même pas. Tout à coup, je ne trouve plus comiques du tout les barbons de Molière attirés par la chair fraîche. Pour me rassurer j'évoque des exemples célèbres de séducteurs âgés : Chaplin, Belmondo... J'essaie de ne pas me dire que leur fric y était peut-être pour quelque chose, mais bien plutôt qu'eux aussi ont rencontré une chevrette qui leur a bouffé le cœur et redressé la verge.

— Au suivant !

C'est pour la petite vieille avec son manteau noir qui verdit, ses souliers à boucle et son chignon gris.

Il ne reste plus que Madeleine et moi. Et tout à coup, je réalise. Toute la salle d'attente y est passée mais... personne n'est ressorti ! Il y a comme une petite angoisse qui me prend à la gorge. Normalement, et selon une certitude établie depuis des siècles, à toute entrée correspond une sortie. Je me raisonne. Il doit y avoir une issue distincte. Mais je connais l'endroit comme ma poche. On est au onzième étage, l'ascenseur donne directement dans la salle d'attente. Il n'y a pas d'autre ascenseur et pas d'autre porte ici que celle qui donne sur le cabinet.

La panique monte.

— Au suivant !

Tout va très vite.

Un bref regard à Madeleine, mon bras sur le sien pour la rasseoir.

— Reste ! J'y vais, moi ! Rentre à la maison !

Interloquée elle ne répond pas. Mon cœur bat la chamade.

Je serre la main du praticien et entre.



# La nique

C'était un jour comme tous les jours, un jour d'entre les jours. Il aurait pu se dérouler comme les autres, sans qu'on y prête attention, sans laisser de trace. Une longue semi-activité machinale de l'éveil au sommeil qui disqualifie d'office le flâflâ que font les humains autour de la fameuse « conscience » censée les différencier des animaux.

Pourtant, ce matin-là tout avait basculé en un instant. Avec une soudaineté et une brutalité incroyable, il était passé du monde où tout va de soi au monde où la moindre chose pose problème. Il était devenu tout à coup « un malade », retranché du monde des biens portants. Il lui avait fallu passer par le stress, la colère, la révolte, le déni avant d'admettre que dorénavant, ses jour-nées seraient rythmées par les horaires médicaux, ses repas programmés par son mal, ses nuits d'insomnies consacrées à fantasmer sur un devenir en forme de cul-de-sac ; que dans son univers, les couloirs d'hôpitaux, les salles d'attente, les tables de soins allaient prendre la place de la galerie marchande et du café où il aimait aller siroter un chocolat en lisant son journal ; que, tout à coup, devenait nul et non avenu tout projet ; que sa liberté rétrécissait ; que son autonomie même se barrait, livré qu'il était aux gestes des soignants, aux décisions sans appel des médecins. Il avait appris peu à peu et difficilement à se laisser faire, à devenir une chose. « Pour son bien », avait-il fini par admettre même quand les effets secondaires d'une chimio l'avaient laissé pantelant.

Tant et si bien que, quand on avait arrêté les traitements, parfaitement conscient de ce que cet abandon du corps médical signifiait pour lui, il n'eut pas besoin de résignation supplémentaire. Il était tout entier soumis au destin. Il se prépara consciemment à mourir. On lui avait donné deux mois. Juste le temps de se retourner et de mettre ses affaires en ordre. Ce fut vite fait, il ne laissait derrière lui ni héritier ni héritage. La préparation fut donc d'ordre mental. Refus, révolte d'abord, comme devant la maladie, puis acceptation et, finalement, libéré de toute alternative, une étrange mais puissante curiosité.

Cette évolution suffit à remplir les deux mois que lui avait concédés la science. Pourtant, son état restant stable, il en franchit la limite ; gagné peu à peu par une espèce de fébrilité nerveuse, d'impatience. D'abord il ne se rendit pas vraiment compte du temps qui passait. Puis, tout de même, un troisième mois s'étant écoulé, il s'étonna. Après le quatrième, la perplexité le gagna. Après le cinquième, une quasi-déception et même une sorte d'angoisse le prit. Ainsi l'incertitude était donc revenue ! Ainsi il allait encore falloir espérer, douter ! La sérénité que lui avait apportée le sentiment de l'inéluctable se faisait la malle. Il y avait à nouveau cette fissure par où entrevoir des possibles !

Contre toute attente et au grand ébahissement de ces messieurs de la faculté, après plus d'un an, le malade non seulement n'avait pas défuncté mais il restait là, dans le même état, tel un reproche vivant aux prétentions du savoir. Lui, il avait fini par congédier l'équipe de soins palliatifs et, paniqué à l'idée de l'anxiété récurrente, avait avalé tout un flacon de somnifères... sans autre conséquence qu'un lavage d'estomac. Il avait ensuite tenté de s'ouvrir les veines avec un tesson mais, mystérieusement, le sang s'était arrêté de lui-même de couler.



Visiblement, la mort ne voulait pas de lui. Il était exaspéré et désespéré !

Finalement, devant ce mur qui l'empêchait d'en finir, tout doucement, dans sa tête avait cheminé un étrange mais impaire raisonnement. Un jour d'entre ces jours d'improbable survie, il alpagua le médecin de service et lui parla sans détours :

— Docteur, je ne peux plus supporter cette attente. Dites-moi ... Est-il possible que, finalement, je ne meure pas ?

— Tout nous porte à le croire !

— Oui mais je veux dire : que je ne meure jamais, que je sois condamné à rester là pour l'éternité, pour un non-temps qui dépasse l'imagination ?

Le médecin, surpris mais conscient de ses devoirs et supportant quelque complication cérébrale, lui répondit avec toute la prudence requise :

— Cher monsieur, il n'y a pas d'exemple d'humain qui ne soit pas un jour ou l'autre passé par la mort. Dans votre cas, étonnant je l'avoue, toute la question est de savoir quand !

Cela l'agaça. C'était justement ce «quand» qu'il ne voulait pas entendre. Ce point d'interrogation qui lui pourrissait son restant de vie.

Il lança alors, très vite :

— En êtes-vous si sûr ?

Le mire le regarda interloqué.

— Parce qu'enfin, si, en ce qui concerne le passé, il n'y a pas d'exemple, comment pouvez-vous affirmer qu'il n'y en aura pas dans le futur ? Voire dans l'immédiat !

— La loi... des probabilités, bredouilla l'autre, désarçonné

— Des « probabilités », pas des certitudes ! rétorqua en se dressant sur son séant l'éternel mourant.

Et il continua en proie à une excitation croissante :

— Une conclusion sûre ne peut-être établie que quand tous les sujets de l'expérience l'ont subie. Vous ne pourrez donc dire, avec une certitude de cent pour cent, que tout le monde, sans la moindre minime exception, doit décéder, qu'à la fin de la race humaine !

Coïncé entre son sens commun et la rigueur scientifique, le médecin souriait jaune.

— Et si j'étais l'improbable, l'exception, la possibilité d'un sur des milliards de milliards ? Toute l'humanité se prendrait à souffrir d'espérance, chaque vivant se mettrait à souhaiter être l'éventuel gagnant de ce loto géant ! ...Ce serait à mourir de rire !

Là dessus, il éclata d'un rire si tonitruant qu'il suffoqua et, en effet, derechef, en mourut.

# Romance

— Ça va ?

— Ça va !

Elle avait répondu machinalement, automatiquement, sans y penser le moins du monde, sans un brin de conscience. Elle n'avait pas le temps, cela ne lui paraissait pas important, elle n'était pas in-time avec cette personne au point de lui faire ses confidences et puis, surtout, « on » lui avait appris qu'on n'embête pas les autres avec ses problèmes.

Il eût fallu qu'elle réponde au moins d'un air entre deux airs : « Bof ! Ça peut aller ! » pour inviter l'autre à poser une question vraie, une question qui lui permettrait de vider son sac. Mais des années de dressage lui avaient appris à se taire. Alors qu'elle avait envie de crier, de hurler que «ça» n'allait pas du tout ! Qu'elle était exaspérée et dé-passée, que trop c'était trop ! Qu'il y avait le boulot, les mômes, le ménage, les tâches administratives et, surtout, surtout : les autres ! À qui elle n'avait jamais su dire non, qui lui bouffaient, avec des sollicitations auxquelles elle était compulsivement contrainte de répondre, tout le temps qu'elle eût dû consacrer à un minimum de loisirs et même le temps qu'elle eût dû consacrer à son couple, au plaisir d'être ensemble, à la prolongation de cet amour qui les avait portés vers un projet commun. Cela aurait sans doute évité qu'il ne se soit barré, le père. Cela aurait évité ce week-end sur deux où elle se sentait si pétrie de culpabilité

qu'elle ne pouvait même pas profiter agréablement de sa liberté provisoire.

— On voit bien que ça va pas !

La réponse au dialogue automatique du début la cloua sur place. Elle leva les yeux sur la chose avec qui elle avait échangé cette pure formule de politesse dans l'intention, surfant sur la colère qui l'habitait en permanence, de remettre à sa place l'indiscret. Mais elle rencontra un sourire semi-encourageant, semi-navré. Une bonne tête, quel-que chose d'ouvert, de franc, de disponible et de décidé.

— Tu permets ?

D'autorité il lui avait pris le caddie des mains et le poussait vers les caisses.

Décontenancée, elle le laissa faire et le suivit, les yeux fixés sur ce nœud des muscles entre les épaules, sur la nuque volontaire mais élégante, sur... Bon, ceci est son secret ! Mais elle se sentit fondre et tout à coup quelque chose de chaud se réveilla en elle. C'est ainsi que commencent les coups de foudre.

Lui évidemment n'était pas tombé là par hasard ! Depuis le temps qu'elle le faisait rêver, depuis le temps qu'il cherchait un moyen habile de dépasser le stade du copinage sans prendre de front l'exaspération dont il voyait bien qu'elle était la victime ! Il jubilait ! Il sentait qu'il avait marqué un point décisif.

La suite est classique ! Quand le mystérieux entrelacement des phéromones produit sa magie, quand elles ont anéanti tout processus mental et discursif, l'enlacement des corps s'ensuit dans la volupté et la rage du fusionnel, la poussée d'ocytocine sort de son chapeau cette impression de s'être toujours connus, d'être faits l'un pour l'autre. Et on se met à croire au bonheur.

Ils prirent donc le temps de l'ivresse, un temps où ce que leurs peaux et leurs esprits avaient à se dire put s'exprimer à loisir. Et, pour elle, la vie se fit enfin plus légère, les contraintes moins prioritaires. De toute façon, l'amant trouvait

tout naturel d'en prendre sa part, de la soulager, de lui donner de l'air. Elle se sentait revivre. D'autant plus que leurs enfants réciproques semblaient partager le plaisir de la rencontre. Pourtant, vu leur expérience, ils considérèrent qu'il était prudent d'attendre de mieux se connaître avant de faire le grand saut de l'engagement, de la bague au doigt porteuse d'« amour toujours » à laquelle ils aspiraient avec un bel unisson. Ils décidèrent qu'on n'entrait pas dans pareille aventure sans en avoir jeté les fondations. Il n'avait pas de boulot. Il en trouva. Elle, lucidement, entreprit une thérapie portant sur la gestion du temps. Elle apprit à choisir ses priorités, à distinguer l'urgent de l'indispensable, à combiner les deux, à ce que, comme son nom l'indique, le secondaire puisse sans culpabilité ne venir qu'ensuite. Enfin, et ce fut pour elle un long travail sur la confiance en soi, sur l'indifférence à l'image, elle tenta d'apprendre à dire « non »! On lui enseigna d'abord à briser l'automatisme en différant ses réponses, mais aussi à prendre ses distances avec ce que son psy appelait : « le parent intérieur », à accepter comme le prix de la liberté une culpabilité qui du coup allait insensiblement s'effiloche. Bref, ils se firent l'un à l'autre un bien fou ! Elle se sentait libérée et lui, dont la vie n'avait été jusque-là qu'une sorte d'errance sans but, se sentait responsable.

Comme de bien entendu, leur relation devint peu à peu plus sage. On n'en prépara pas moins dans une sorte de fièvre, l'union administrative censée officialiser celle des cœurs et supposée ouvrir une porte légale au bonheur qu'à travers le meilleur et le pire le couple ne manquerait pas de leur assurer. On finit donc par se retrouver au jour dit devant un personnage débonnaire, ceint d'une écharpe tricolore. Pas de chichis, on n'était plus des ados ! Tenue élégante, sans plus. Les enfants et quelques amis triés sur le volet. Tout se déroulait comme prévu mais un observateur finaud, pendant le bla-bla préliminaire du

préposé aux épousailles, aurait remarqué que les coups d'yeux qu'échangeaient nos tourtereaux étaient bien ambigus, qu'on y passait de l'amour à la crainte, du doute à l'espoir. Visiblement, l'énormité de l'engagement les pénétrait, son irréversibilité (sauf sac d'emmerdes dont ils avaient tous deux l'expérience) les impressionnait. Quand l'officiant en arriva à la lecture des droits et devoirs des époux, c'est une sorte de panique qui passa dans ses yeux à elle. À la question :

— Voulez-vous prendre pour épouse... ? il répondit «oui» mais elle crut y percevoir comme une hésitation. Inéluctablement s'ensuivit :

— Voulez-vous prendre pour époux... ?

Et là, elle rougit, elle balbutia. Le représentant de la société et de l'ordre moral dut répéter :

— Voulez-vous... ?

Elle ne pouvait plus cette fois différer !

Elle inspira à pleins poumons, se rassembla autour de sa langue et finit par émettre un faible mais définitif et premier « Non ».

# La bête

*(Merci à Jacob, Wilhelm et Walt)*

C'est arrivé pendant une de ces stupides pannes d'électricité. Dans le coin qu'il habitait en lisière des forêts, c'était chaque fois la même chose : un seul coup de tonnerre et tout le secteur était privé de courant pour de longues heures. Jamais Zeus n'avait failli. D'un unique éclair mesquin, un seul, Il emmerdait tout le monde ! Sans doute pour nous rendre conscients de notre petitesse et de notre dépendance dérisoire au génie technologique ! S'en suivait donc un soir sans télé, sans radio, sans internet, sans éclairage convenable donc sans lecture, voire même sans conversation soutenue, tant l'obscurité tue même la parole.

Une fois encore, il était donc confronté à n'être que ce qu'il était : un singe ingénieux, abrité de la pluie et du vent sous un toit, sans plus aucune activité qui puisse le persuader d'être d'une essence supérieure. Et simplement assis là, à attendre, à simplement exister, à simplement respirer comme tout être vivant, il s'emmerdait ferme, Fernand !

Un chien ne se serait pas ennuyé. Il aurait guetté les opportunités : celle d'une promenade ou, à dé-faut, d'un peu de boustifaille ou alors d'un câlin, ou même de la contemplation d'une mouche. Et si vraiment, décidément, il avait été impossible de tirer de l'environnement le moindre bénéfique, il se serait tout simplement assoupi. Mais il n'était pas un chien,

presque pas un mammifère, il était un homme. Ça faisait tout de même une différence, ça, sacrebleu ! Par exemple, le matin, il se rasait soigneusement, enfilait un slip propre et surtout inodore, cachait sa nudité sous des bouts de drap faits de poils dérobés aux vrais animaux mais savamment tissés, se parfumait un peu pour prévenir le relent sui generis qui le soir risquerait de le ramener à ses origines, puis il allait se confronter à l'impérieuse nécessité d'uriner et de déféquer. À ce moment crucial qui eût dû sans nul doute lui interpellier la lucidité, son cerveau d'être supérieur occultait totalement la prise de conscience potentielle de son animalité. Il le faisait donc en cachette mais en sifflotant, comme pour affecter d'ignorer la chose. D'ailleurs, lire son journal assis sur le siège des toilettes lui permettait d'afficher définitivement la supériorité de l'esprit sur la matière.

C'était donc, disais-je, pendant cette panne, pendant ce long ennui que tout s'était déclenché. Tenaillé par la bougeotte, par le besoin de « faire », par l'impossibilité de simplement « être », il était sorti dans l'encre de la nuit et se dirigeait à tout hasard vers là où menait la route. L'asphalte, à chaque rayon de lune échappé aux nuages luisait faiblement. Il ne sut pas pourquoi, mais, pour la première fois, cette netteté artificielle le dérangerait, tout comme ces maisons obligatoirement carrées et rangées en ordre rassurant derrière leur pelouse, obligatoirement tondue. Cette mise en cage de la vie l'agaçait au plus haut point. Il obliqua donc dans le chemin de terre et d'herbe sur sa droite. Le ciel d'un coup se dégagea et la lune, soudain, fut pleine et ronde, révélant à Fernand estomaqué, assis à quelques mètres devant lui, le goupil qui le regardait sans ciller ni broncher. Il s'arrêta net, fasciné. L'œil de l'animal plongeait dans le sien. Il y eut un moment de temps sus-pendu, puis, le renard, en un geste d'invitation, tourna la tête vers la forêt. Sans réfléchir, il fit un pas en avant et ils se mirent en route. Dans le noir ses



pieds mouillés se nouaient entre les mottes d’herbe et l’animal s’arrêtait de temps à autre pour lui laisser combler son trébuchant retard. Il se demandait vraiment ce qu’il foutait là à suivre ce sauvage adapté qui trottaient si à l’aise. Il pestait même ! Pourquoi diable avait-il eu l’idée saugrenue de quitter sa maison carrée, son tube de dentifrice et ses cravates ? Surtout que le renard, toujours se retournant et attendant, le fixant dans les yeux, toujours le subjuguant, avait à présent quitté le chemin et s’enfonçait entre les troncs de la futaie. Fernand suivait, toujours aussi mystérieusement attiré mais de plus en plus inquiet. L’écorce des arbres, dans la demi-clarté que laissaient passer les frondaisons, grimaçait ; les myrtilliers lui faisaient des crocs-en-jambe ; les ronces éraillaient son vêtement. Il fatiguait et il lui semblait que, devant lui, le goupil trottait de plus en plus vite.

C’est soudainement qu’il déboula dans la clairière. Il dut se cacher les yeux de la main, le plein de la lune l’éblouissait. Quand il put la retirer, le renard avait disparu, il était seul, en lisière, déconcerté, complètement dépouillé de tout ce qui faisait ses certitudes protectrices. Il n’avait aucune idée de ce que pouvait bien être, à une trentaine de mètres, ce relief bizarre dont il percevait à peine le contour. On eût dit une petite maison, vraiment très petite, mais aux proportions irrégulières et surtout sans la moindre ligne vraiment droite ; une maison aux lignes de plante, aux courbes animales. Puisque son guide semblait s’être évanoui dans la nature, il décida d’aller voir. Quand il fut tout près, son étonnement s’accrût. Ce qui ressemblait au faîte du toit lui venait à hauteur des yeux. Péniblement, ayant poussé une porte par laquelle il n’eût jamais cru faire passer sa stature, il s’inséra à l’intérieur. Chose étrange — avait-il rétréci ou la maison s’était-elle mise à son échelle ? — il découvrit une longue pièce dans laquelle il pouvait se tenir debout. Une chandelle achevait de se consumer sur

une commode et, à sa droite, sept lits de la taille d'un jeune enfant étaient alignés contre le mur. Il se repassa à nouveau la main sur les yeux. Il hallucinait ! Il allait se réveiller ! Pourtant, là, au-dessus de la cheminée, c'étaient bien sept petits soutiens-gorge qu'on avait mis à sécher.

Il sut illico que la conscience rationnelle l'avait quitté, qu'il retrouvait l'innocence d'avant le bien et le mal. Il sentait ses ongles s'allonger, le poil roux lui pousser, un furieux appétit lui dilater l'estomac.

Alors il se coucha sur le ventre en travers des petits lits et attendit, une impatience dans les crocs, la fin de sa métamorphose.

## Le porteur d'autre

Il était arrivé, en progressant lentement et à force de pauses successives, à gravir le flanc long et abrupt de la vallée. De l'endroit où il se trouvait, il découvrait en se retournant l'espèce de rocaille, de moraine légèrement brumeuse que formait, dans un coude du fleuve, la ville. Il lui jeta, de dessous son feutre rabattu sur les yeux, un dernier regard un peu embué puis, résolument, parce que de toute évidence il fallait non pas tourner mais déchirer cette page, il se remit en route. Sa démarche un peu traînante absorbait pas à pas le chemin qui pointait, au loin, par delà les collines, vers la forêt. Il marchait un peu voûté, le regard attaché au sol, ce qui montrait à suffisance que ses pensées étaient tournées vers l'intérieur mais, de temps à autre, il relevait la tête et, d'un coup d'œil à peu près circulaire, il s'assurait que son escorte était toujours bien là. En effet, aussi incroyable que cela puisse paraître, autour de son galure qui leur servait aussi de perchoir, voletaient, étrange promiscuité, deux petits passereaux.

Sa tête était remplie d'images qu'il ne pouvait encore chasser tant il lui fallait retrouver le fil des choses, donner une cohérence à la progression des contrariétés qui l'avaient finalement amené à ce non-retour. Il revoyait, sans même fermer les yeux, l'assemblage de carton peint en trompe-l'œil, censé représenter une sombre forêt, derrière lequel il avait officié pendant plus de trente ans. Il revoyait en désordre l'arrière-cuisine où son père lui avait tout appris ; sa rencontre avec Maria ; la première charrette avec laquelle, avant la camionnette, il avait transporté

de ville en ville son maigre barda ; la vie nomade de saltimbanque qui lui plaisait tant mais le laissait songeur, les soirs de Noël, devant les fenêtres éclairées et chaleureuses de ces bourgeois que pourtant il dédaignait.

Il évoquait sans peine sa fierté quand il avait pour la première fois planté son décor sur une place publique. Il se remémorait parfaitement le premier curieux qui était entré dans sa baraque et le regard émerveillé qu'il avait en sortant. Il revoyait en l'égrenant toute une carrière passée à éblouir les gens dans une semi-obscurité ; avec de la lenteur, du silence, des chuchotements et cette extraordinaire complicité, fruit d'une longue patience, qui le liait à ses petits volatiles. Il devait être le seul, pensait-il, à avoir perpétué le métier de montreur d'oiseaux ; à avoir prouvé qu'on pouvait franchir cette frontière apparemment imperméable entre la grossièreté de l'homme et la délicatesse fragile des mésanges, moineaux, sitelles, rouges-gorges et autres passereaux ; que ces bestioles lui faisaient assez confiance pour, simplement séparées du public par un rideau de lumière, obéir à sa voix feutrée, à ses légers sifflements, pour effectuer au sol des figures compliquées, voler de-ci de-là, se poser sur la main de tel ou tel badaud désigné et ahuri.

À cette évocation, son pas se faisait plus souple, plus guilleret. Il lui vint à l'esprit que ce n'était pas le goût d'étonner qui l'avait maintenu si longtemps dans le métier mais que, bien plus, il avait trouvé dans sa pratique une voie qui l'avait changé lui-même, qui l'avait rendu doux, amoureux de l'ombre et de la discrétion ; si bien qu'il avait artificiellement créé un petit univers sans conflit ni brutalité, une sorte d'image de l'Eden ; qu'il avait fini par s'y complaire au point de s'aveugler et que, sans s'en rendre bien compte, il s'était isolé peu à peu du monde dur des hommes. Peu à peu, pensait-il. Parce qu'enfin, au début, les foires avaient encore quelque chose de bon enfant et qu'entre le marchand de barbe à papa et l'estrade de la femme à barbe, il y

tenait une place parfaitement "normale". Mais le monde, les foires, les gens même avaient changé. Très vite. Les fêtes de villages lui laissant à peine de quoi nourrir son couple et ses oiseaux, il s'était aventuré à la ville. Mal lui en prit. Presque tout de suite il s'était trouvé dans une ambiance où il était parfaitement in-congru. La grande foule ne lui amenait guère plus de chalands, tentés qu'ils étaient par les curiosités mécaniques et électriques du « progrès ». Là, la façade poétique et enfantine de sa baraque, tout droit sortie de la forêt de « Blanche-Neige », dé-notait, prise en tenaille entre les gesticulations folles de « drop zone » et les néons agressifs, les couleurs « flashy », le gigantisme genre « transformer » des bras mobiles du « eclipse virus » qui semblait à tout moment, dans ses moulinets, vouloir écraser le minuscule édifice de toile peinte. Et puis, il y avait ce boucan infernal qui apeurait les oiseaux et compliquait le travail. Sur ces foires, tout le monde hurle, beugle, tonitrué, décibèle ! En chœur ou par haut-parleur inter-posés : cris de singes en folie, « musique », réclame qui doit couvrir celle du voisin ! Il avait eu bien du mal à y accoutumer ses protégés qui, depuis, en étaient devenus muets et se contentaient d'accomplir leurs voltes imposées sans le moindre cui-cui. Presque tous en moururent, sauf un moineau et un rouge-gorge. Maria, elle-même, avait craqué et recherchait sa mémoire évaporée dans une MRS.

Alors, à bout de nerfs, de résistance psychique et physique, il n'était pas « parti ». Il s'était littéralement enfui ! En pleine foire ! Il avait tout abandonné sur place avec le sentiment étrange de se libérer de quelque chose : la nécessité de devoir se battre pour sa nourriture, pour sa survie. À l'âge qu'il avait, dans l'état de santé précaire qui était le sien, il sentait qu'il lui fallait se dépouiller, se débarrasser, aller à l'essentiel : un maximum de liberté pendant le temps sans doute ténu qui lui restait. Rien qu'à la façon dont il s'était coiffé de son chapeau, les oi-

seaux avaient compris, et l'avaient accompagné, de nuit, dans les rues désertes. À présent, ils semblaient même avoir retrouvé leur voix. Albert s'en emplissait les oreilles en même temps qu'il s'emplissait le cœur du calme et de la disponibilité enfin retrouvés.

Mais à quoi bon ? Il ne savait pas bien où aller, ni quoi faire de lui et du reste de son existence. Il n'avait qu'une seule certitude, un seul ressenti qui survivait à toutes ses désillusions, à tous ces renoncements : cet amour quasi osmotique qui le liait à ses gazouillants compagnons. Perplexe, il s'assit sur le talus, le cul sur les racines d'un chêne qui poussait là, tournant tout juste le dos à une haie. Après tout pourquoi fallait-il faire de soi quel-que chose ? Il déposa son chapeau. Les oiseaux y tinrent conseil.

Ni lui ni eux ne virent le chat tapi derrière l'aubépine. Il y eut un éclair tigré. Un carnage bref. Le temps de se rendre compte et le félin chargé du rappel de la cruauté du monde avait déjà disparu.

Là surgirent les sanglots. Cela le submergea comme une vague de désespoir. Il avait tout perdu. Même la possibilité d'aimer, même cet autre monde utopique auquel il s'accrochait, qu'il portait comme une semence qui attendrait l'été.

Il n'y avait plus rien. Plus rien que, devant lui, un vide immense et, dans sa poitrine un grand trou.

Alors, résolument, il y entra, descendit en lui-même et plus personne ne le revit jamais.

# L'île

Dans le système de propriété privée, par définition, celui qui gagne quelque chose en prive les autres. Dans un échange, si l'un des partenaires n'était grugé, il n'y aurait pas de bénéfice donc pas de commerce. Certains vont jusqu'à échanger votre numéraire contre une promesse et ensuite vous culpabilisent si bien que vous offrez en sus votre soumission. C'est pourquoi Gustave n'avait jamais fait confiance à une banque quelle qu'elle soit.

Il vivait petitement, n'ayant guère de besoins. Les fins de mois présentaient toujours un solde positif dont il ne savait que faire. Il eût pu distribuer aux plus démunis ce surplus, mais voilà : il y avait la peur, celle du lendemain, celle de voir se tarir la source : sa confortable retraite. C'est par la peur que commencent tous les vices, toutes les catastrophes.

Il s'était donc constitué un « bas de laine ». Enfin, façon de parler ! Un vrai bas eût eu quelque peine, depuis les années, à contenir sans se déchirer les pièces d'or qu'il amassait. Il se privait ainsi d'aléatoires intérêts mais préservait un pécule destiné à ne servir qu'en cas de crise financière grave dans laquelle seul l'or surnagerait voire prospérerait. La peur du lendemain a ceci de particulier qu'on ne peut jamais l'éradiquer vraiment. Qu'à un spectre succède un autre, que les « et si... » s'enchaînent en cascade et que celui qui en est victime vit dans l'affairement de

boucher une à une les brèches potentielles des digues qu'il érige. Gustave était donc anxieux. Paradoxalement, la sobriété, voire la pauvreté volontaire de son quotidien, censées lui apporter insouciance, oxygène et liberté, avaient fini par être gâchées, retournées, converties en une angoisse de l'avenir qui le préoccupait, l'étouffait, l'esclavageait.

Un jour, comme ça, en effet, la crise fut là. Terrible, ravageuse, faucheuse d'économies, de comptes en banques, de banques même ! L'or, du coup, se multiplia par scissiparité, générant une richesse superfétatoire. Lui, il ronronnait de la satisfaction des prophètes de malheur qui assistent à leur apocalypse. Mais alors que ses craintes auraient dû diminuer progressivement au fur et à mesure que croissaient ses avoirs, elles ne firent qu'embellir en changeant de nature. Tant il est vrai qu'à la peur de manquer succède aussitôt la peur de perdre.

Alors là, dans ce modeste bistrot d'habitues, le cul sur son tabouret, avec sa demi-calvitie de rentier, son veston de tweed et sa moustache, pour la première fois, il prit conscience de l'inadéquation de son système. L'œil rivé à son petit vin blanc de midi, il se demandait comment briser le cercle vicieux. Comment enfin se sentir libre puisque tant le manque d'avoir que l'abondance d'avoir le terrorisaient ? Il éclusa nerveusement son verre.

— Marcel, un autre !

Il y eut un certain nombre d'autres et, peu à peu, avec la détenté, son esprit se délia. Il se vit dans la glace qui tapissait le fond du bar. Il se trouva bien un peu avachi ; fatigué plutôt, l'anxiété use, mais à tout prendre encore à moitié jeune. S'adressant mentalement à son image comme à un interlocuteur, il tenta de lui sourire puis de dialoguer :

— Dis donc ! Il fut un temps où tu avais des rêves !



— ...

— Il fut un temps où tu disais, ici, même, devant ton petit blanc : « si j'étais riche je... »

— ...

— Et tu égrenais tes désirs !

Où étaient-ils passés ses désirs ? Il tentait de se rappeler. Le pouvoir ? Pour quoi faire ? Les femmes ? Il regarda autour de lui. Le spectacle de la vieille Nanne, avachie devant son Xième péket de la matinée n'était pas pour lui titiller le fantasme. Il soupira. Mais en ramenant le regard du verre de Nanne vers le sien, ses yeux accrochèrent un guéridon où traînait quelque documentation. Des prospectus de voyage, sans doute. Un cocotier aux couleurs criardes le retint et fit jaillir dans son cerveau une envie tout à coup irrésistible : une île ! Déserte évidemment ! Un endroit qui tout en échappant au système échapperait à l'angoisse, où avoir et être se confondraient en un bienheureux art de vivre. L'image se précisait au fur et à mesure que Marcel remplissait son verre et, un peu pompette, il s'y voyait déjà ou du moins il en ressentait déjà, avec l'alizé, les effets miraculeux et exotiques.

Il chercha longtemps le joyau idéal. Et quand il l'eut trouvé, puis dûment payé, il le fit aménager pour le rendre habitable. Il avait tout calculé, il lui resterait assez d'or pour faire face aux frais pharaonique qu'allait entraîner sa vie d'insulaire isolé. Tout cela prit un temps considérable mais la veille du jour où il avait prévu son départ finit tout de même par arriver. Une dernière fois, il alla prendre l'apéro chez Marcel.

Le même petit vin blanc, le même quotidien qui traînait sur le comptoir. Il le déplia et un titre lui sauta à la figure : la reprise économique était fulgurante, le cours de l'or s'effondrait !

Le capitalisme est capricieux, les dieux aussi. Il poussa un soupir à fendre en deux le miroir qui lui faisait face mais put quand même y voir la grosse larme qui coulait sur sa joue. La seule qu'il eût sans doute jamais versée. Oh Ce n'était pas une catastrophe. Revendre son rêve désormais irréalisable n'était pas impossible. Il pouvait sans beaucoup de problèmes retrouver sa vie d'avant. Mais voilà... justement ! Le rêve, s'il peut masquer un moment l'angoisse est une drogue dont le réveil est brutal. L'anxiété revient, avec un effet rebond, attisée par cette mauvaise expérience. Il n'eut pas le courage de l'affronter à nouveau. Les visites chez Marcel se firent plus fréquentes, se multiplièrent à un point tel qu'il en vint lui aussi à s'écrouler sur la banquette et à vanter interminablement à une Anna qui, depuis les vignes du seigneur, n'en avait cure, les mille et une merveilles de son île.

Cela n'eut un temps. Un jour, Marcel, inquiet de ne plus le voir depuis un moment, se rendit avec l'agent de quartier jusqu'au studio qu'il occupait dans la rue à côté. On le retrouva mort, dans un désordre indescriptible, couché sur une sorte d'affiche que l'on pouvait identifier, malgré l'usure, comme étant une photocopie agrandie du fameux cocotier qui avait tout déclenché.

Dans son coin, le lit, couvert de poussière, n'avait visiblement plus servi depuis belle lurette.

# L'évadé

Attendre que demain ne soit pas pareil à aujourd'hui lui prenait tout son temps ! Il avait donc le temps de penser. Au passé bien sûr ! Quel merveilleux remède à l'ennui ! Mais périlleux aussi puisque, éventuellement, ça remue des boues qu'on croyait définitivement déposées au fond de la mémoire ! Il tentait le plus souvent de se remémorer, par ordre chronologique, les mensonges consensuels que, toute sa jeunesse, lui avaient distillés les adultes et qui s'étaient révélés finalement les piliers de l'édifice social. Il essayait de réexaminer le rôle que l'effet cumulatif de ses déceptions, de sa perte progressive de confiance, de la conviction de vivre au sein d'un monde de faux-semblants avait joué dans la genèse de l'envie de fuite qui avait fini par le tenailler. Après de vaines tentatives de mentir lui-même et de se mentir à lui-même via l'alcool, les femmes et autres étourdissants dérivatifs, avait germé dans son esprit le projet de se volatiliser du monde de ses «semblables» (il prononçait ce mot avec une moue dubitative) et de vivre en clandestin dans un endroit hautement improbable le reste de ses jours. Il rêvait d'anonymat, de devenir un HNI, un humain non identifié. Un « pas vu, pas pris ». Il avait accumulé les lectures : statistiques, rapports de police, articles de presse et conclu qu'il s'attaquait à un Himalaya de difficultés. Si on estime en effet à près de quinze mille les disparitions volontaires chaque année en France, dans une bonne partie des cas, on finit par retrouver la trace des fugitifs grâce aux détectives privés que la famille ne manque pas de leur coller aux fesses. L'idée

de laisser ses enfants l'avait un instant freiné, mais, bon, ils étaient adultes. Attendre patiemment qu'ils pondent à leur tour et le métamorphosent en papy gâteau était au-dessus de ses forces.

Il lui fallut un temps considérable pour mettre toutes les chances de son côté en s'informant sur des sites spécialisés. Selon le plus crédible, les précautions à prendre pour disparaître sans laisser de trace étaient infinies : il lui faudrait compter sur un minimum de quatre mois de préparatifs extrêmement tatillons. Cela faillit le décourager. Non pas, comme on le verra, que la ruse l'ait jamais rebuté, au contraire, mais l'accumulation des détails présentait en soi une forme de risque : celui de négliger par mégarde un élément infime, qui mettrait sur sa piste dieu sait quel émule de Rocambole ou de l'inspecteur Barnaby.

Il lui fallait, cela correspondait d'ailleurs plus à son tempérament, du bref, de l'immédiat, du radical. C'est en suivant, par convenance, l'enterrement d'un vieil ami (lequel se serait bien moqué des simagrées d'usage) que lui vint une idée qu'il crut salvatrice. Le meilleur moyen de disparaître sans être pisté n'était-il pas d'être... mort ? Ou du moins d'être considéré comme tel ? Il y réfléchit tout au long des obsèques, son enthousiasme premier diminuant avec l'enfilade des rues et s'éteignant tout à fait à la mise en terre. Les difficultés, en effet, restaient de taille. Pensez donc ! Quoi qu'il fasse, de quelque façon qu'il mette en scène sa mort, il resterait toujours au moins un témoin pour le mettre en bière ! Il développa avec un rare plaisir mental tout un scénario qui eût eu pour but de voir le croque-mort prendre sa place dans le cercueil fermé...mais il n'avait pas l'âme d'un assassin !

Le temps passait. Il restait bien le titulaire inéluctable de sa carte d'identité et de cette supercherie qu'est le droit de vote, le

père de ses enfants, le mari de celle qu'il avait épousée par complaisance. Il désespérait et distraitait comme il pouvait le morne enchaînement de ses jours.

Ce jour-là, justement, sur la place du village, s'était installé un de ces petits cirques sans tigres ni lions qui, en été, tentent, avec de moins en moins de succès, d'attirer la curiosité de ruraux aujourd'hui accros à l'internet et à la télé interactive. Quand il s'y rendit, le soir, pour acheter son billet, il fut intrigué par un petit bonhomme en frac et haut de forme dont l'anachronisme disait assez qu'il faisait partie des saltimbanques. Il était assis sur un des bancs qui bordaient l'avenue, les coudes sur les genoux, le regard triste et pensif posé au sol devant lui. Quelque chose dans cette marionnette d'un autre âge l'attirait. Il s'assit à côté de lui. Silencieux d'abord. Puis il risqua un «hem» qui était une pudique main tendue. L'autre le regarda et il se passa un de ces échanges mystérieux qui sont d'ordinaire l'apanage des chiens. Ils se parlèrent avec les yeux. Longuement, pour exprimer tout ce que leur souffrance réciproque ne pouvait dire avec des mots. Puis l'homme lâcha :

— Je suis le prestidigitateur.

— Vous faites disparaître des choses ?

— C'est mon métier !

— Et... des gens ?

L'homme eut un sourire d'artiste déçu.

— Je le faisais, dans le temps, mais ma partenaire est morte et trouver des volontaires dans le public, vous comprenez ...

Il désigna du doigt la file pour le moins étique qui poireautait à la caisse.

— Et puis, (il s'animait) vous ne vous rendez pas compte, vous ne pouvez pas savoir !!!

— ... ?

— Je, (il redressa le buste) suis vraiment capable de faire « vraiment » disparaître ! Vous comprenez ? Vous comprenez ce que c'est que l'humiliation imbécile d'utiliser des trucs pour illusionner ces blaireaux alors que je pourrais... ?

— Vous pourriez faire « vraiment » disparaître quelqu'un ! ... moi par exemple ?

— Absolument !

— Ce soir par exemple ?... Mais moi, je me retrouverais où ?

— Ça, je l'ignore, mais ce doit être un endroit agréable, personne n'est jamais venu se plaindre !

Il s'excitaient tous les deux, leurs yeux brillaient d'une joie enfantine.

— Tout à l'heure, pendant le spectacle, j'ouvrirai une grande caisse, je demanderai un volontaire, présentez-vous de suite. Je vous enfermerai de-dans. Rassurez-vous, ce ne sera pas long et ce sera indolore (on n'a jamais non plus entendu personne crier). Je ferai mon boniment puis je dirai avec un grand geste de ma cape :

— Vazôdjâl ! Et vous aurez disparu... C'est aussi simple que ça.

Et le faux illusionniste ajouta, sincèrement ému, en lui prenant les deux mains :

— Merci ! Oh ! Merci !

Le « patient » n'avait parlé des intentions de sa soirée à personne.

Et personne n'entendit plus jamais parler de lui, même pas les détectives privés !

# Ushuaia

Il en avait été bleu, fou, amoureux. Il l'avait adorée. Il lui avait semblé impossible de vivre plus d'une heure sans elle. D'ailleurs quand cela arrivait, c'était une vraie souffrance, une crise de manque digne d'un intoxiqué. Ils ne faisaient qu'un. Ils se parlaient en se regardant et s'ils les disaient vraiment, les mots n'étaient que caresse. Lorsqu'ils se touchaient, leurs peaux fusionnaient, devenaient perméables, la chaleur de l'un compénétrait la chaleur de l'autre. Faire l'amour, c'était s'imbriquer, achever, rendre plus intime encore ce mélange complet des corps et des âmes. Lorsque cela culminait dans un orgasme partagé, c'était comme une explosion dont était exclue toute pensée, l'impact foudroyant qui niait la nature d'elle des choses, la fusion parfaite d'avant le créé. C'était Dieu. Mais, souvent, marcher la main dans la main leur suffisait. Curieusement, et malgré la différence de taille, en très peu de temps, le pas de l'un se réglait intuitivement sur le pas de l'autre. Ils avaient acquis les mêmes mimiques, les mêmes inflexions de la voix. Non seulement vivre ensemble et partager le quotidien leur semblait évident, mais ils n'imaginaient même pas qu'il puisse en être autrement. Ils n'avaient pas de projet. Ils étaient leur projet. Ainsi l'amour vit-il en autarcie.

Bien entendu, c'était à peine commencé que cela se mit à durer. C'est la loi du temps. Ce fut dès lors imperceptible, sournois, insidieux, indétectable. Ça progressa très lentement. Ça s'infiltra au goutte à goutte. Ça se forna une galerie dans leur os-

mose, comme un ver dans le bois. Ils n'y virent que du feu tant le leur semblait inextinguible. Ils ne s'aperçurent même pas que, de temps à autre, ils avaient des activités séparées tant cela faisait désormais partie de la normalité, tant c'était imposé par le quotidien. À quoi bon faire le supermarché à deux si, pendant ce temps, l'autre pouvait nettoyer le parquet ? Et cette joie de se rendre service l'un à l'autre ! Cette impression d'assumer en équipe la vie de tous les jours ! Ils sentaient leur couple conforté, renforcé par cette complicité. Simplement, absorbés souvent par la tâche, ils se touchaient moins et le soir, une saine fatigue, inconnue jusque-là, adoucissait les élans, les espaçait, parfois les endormait après un simple mais tendre bisou.

Peu à peu le sentiment d'unicité se fit la malle, subrepticement. Il restait une tendresse qui se colorait au fil des jours de quelques agacements. Ils faisaient encore équipe, ils avaient encore du plaisir à être ensemble, mais le besoin de réaffirmer son moi pointait le bout de l'oreille. Un jour, sa vilaine habitude de rentrer avec des pieds boueux, quoique fort ancienne et regardée par le passé d'un œil attendri, se fit insupportable. Sa négligence à elle qui répandait de la lingerie intime sur tous les meubles devint une sorte de *casus belli*. Ce fut, entre autres, le sujet d'interminables discussions. On s'engueulait ferme mais parfois, pour respecter une vieille tradition, on se réconciliait sur l'oreiller.

Puis l'oreiller lui-même devint outil de manipulation, de rétorsion, voire de punition. On eût dit qu'être quémandeur à ce propos était aveu de faiblesse. On était entrés dans l'arène, dans le jeu dominant-dominé. On était redevenus deux.

Dès lors, inexorables, les difficultés se multiplièrent. Ils durent apprendre à surveiller leur langage, à l'expliquer longuement. L'interprétation de ce que l'autre avait voulu dire, la justification, la dénégation, les mises au point continuelles de-



vinrent la règle. La communication était devenue difficile, sujette à d'indispensables décodages. C'était si fastidieux que, tacitement, ils diminuèrent les échanges, les limitant à l'essentiel. Finalement, l'un et l'autre, à bout d'irritabilité, se demandèrent ce qu'ils foutaient encore en couple, s'étonnèrent de ne pas s'être séparés plus tôt. Mais voilà ! Quelque chose d'impitoyable les tenait ensemble dont ils donnaient des interprétations diverses. Elles avaient en commun pourtant de ne guère tenir la route : l'imbrication de leurs finances, leur âge, le chien, la peur de la solitude. En réalité c'était encore l'amour qui unissait leurs destins plus sûrement que de la colle cyanhydrique, mais son verso, son côté noir auquel ce recours aux prolongations devait fatalement aboutir : la haine.

L'âge aidant, la motricité et les motivations diminuant, le tête-à-tête permanent redevint inévitable mais dépouillé de son charme magique, chargé de toutes les rancœurs, de tous les malentendus, de toutes les blessures ruminées, de tout le silence qui avait été le dernier recours, celui qui permettait une sorte de guerre froide, même plus de coexistence pacifique. Lui, en tout cas, se sentait excédé, enfermé, prisonnier et quand elle fit l'hémorragie cérébrale qui lui coûta la vie, malgré tout le chagrin qu'à l'évocation du lointain passé il éprouvait, il ressentit surtout un immense soulagement. Il retrouvait, sans culpabiliser, le droit d'être soi, de faire ce que l'on veut, quand on veut ; de ne pas, par exemple, fêter son quatre-vingtième anniversaire qui tombait ce jour-là. Si ce n'est en ouvrant avec une grande inspiration dans laquelle il plaçait tout son bonheur d'être au monde, le tiroir de sa table de nuit. Il en tira une pochette qui contenait un rectangle de papier imprimé, le leva dans la lumière de la lampe et lut avec une joie infinie :

« Aerolineas Argentinas - vol Paris-Buenos Aires-Ushuaia »

Il mourrait au bout du monde !

Il ferma les yeux et savoura.



# Pamphyle

Lorsque, détachant mes yeux de la chaussure que je venais de déposer sur le comptoir, je voulus glisser du rapport commercial au rapport humain et posai mon regard sur le cordonnier, je fus à la fois envahi de sympathie et de curiosité. Comprenez-moi. Il était petit mais juché sur une estrade. Ses yeux pétillaient de malice mais il y traînait quelque chose de triste. Le front était haut, intelligent, mais surmonté d'une chevelure étrange, disproportionnée, une sorte de tiare bouclée dont les mèches trop régulières n'étaient pas sans me rappeler la barbe sculptée de Nabuchodonosor ou les cols d'astrakan de ma grand-mère. J'avais beau, en parlant de l'air du temps, m'attacher à son sourire, mon regard revenait sans cesse à cet étrange échafaudage aussi « naturel » que celui du lord-maire de Londres en tenue d'apparat. Perruque, sans aucun doute ! Mais, dans ce format, pour cacher quoi ? Quelque monstruosité macrocéphalique ? « Elephant-man » ? Curieusement, cela collait à merveille avec la charmante étrangeté du lieu. Le bai-acajou de l'in vraisemblable montage capillaire se mariait au brun-roux des moulures, des lambris et des plinthes, s'assortissait aux cuirs et aux cires, à leurs odeurs, à l'incongruité magritienne de tous ces pieds vides, entassés là par piles en attente de dieu sait quelle paire de mollets. J'aimais bien ses courtes paluches marquées par la poix, le cordonnet et les colles. Avec un grand sourire, il me prit des mains mes vieilles pompes mais la façon dont il les saisit, les examina, les retourna ne fut pas sans m'intriguer. Cela dépassait l'amour de la matière et de la forme

qui est l'apanage des connaisseurs et des vrais artisans. Il y avait là quelque chose d'affectif. J'avais l'impression que, pour un peu, il les eût serrés sur son cœur. Il y eut même un trouble fugitif du regard, une lueur étrange et triste.

Je suis revenu souvent, sous des prétextes divers, mû par ce qui allait peu à peu se révéler de l'estime réciproque, voire finalement de l'amitié mais toujours tenaillé par cette lancinante question : que pouvait-il bien y avoir sous cette perruque surdimensionnée ? Mes parents m'avaient élevé dans le tact et la discrétion. En d'autres circonstances, cela m'avait bien servi, mais cette fois me desservait, m'empêchant d'aborder le sujet, même par la bande.

Il avait visiblement besoin de s'épancher et, de jour en jour, de semaine en semaine, mis en confiance par mes propres confidences, par bribes et morceaux, il se raconta. Progressivement, je le découvris porteur d'une faille profonde, irrémédiable ; d'une de ces souffrances issues du plus profond de la mémoire qu'elles rongent secrètement comme un cancer jusqu'à ce que, soudain, elles éclatent au grand jour de la conscience, intolérables, inadmissibles, incompatibles, semble-t-il, avec l'idée même d'être là. Pamphyle était issu d'une grossesse gémeillaire. Sa petite enfance s'était déroulée comme un conte de fées entre des parents aimants et attentionnés et sa moitié, son osmose, sa tendresse, sa sœur chérie. Il partageait tout avec elle : repas, repos, états d'âmes enfantins, rêves, contes, émerveillements. C'était une fête perpétuelle. Ils ne se quittaient jamais. Sauf... Sauf ce jour-là.

Parce qu'il avait la rougeole et qu'il était contagieux et qu'elle s'était résignée à aller toute seule jouer au bord de l'Ourthe.

Et là, tout à coup, le sourire éclatant, la chevelure rousse, la robe toujours blanche qui virevoltait comme un papillon, les regards complices de ses yeux verts, les jeux, les complicités qui se devinent, les mains dans la main, tout ça, brutalement, ne fut plus là. Un vide. Un trou. Une immense absence. Les recherches furent vaines, on ne la retrouva jamais. Ni vivante, ni morte. Seulement, mystérieusement, un de ses petits souliers, une petite chaussure à bride, bleu ciel, la gauche.

Du jour où il m'eut confié cela, je n'eus plus à m'interroger sur son regard éternellement porté au-delà des choses, sur l'espèce de douce tristesse qu'il dissimulait mal derrière son sourire.

Nous en étions arrivés à une relation confiante, faite de ces longs silences qui rendent les mots lourds de sens. J'allais le voir après la fermeture et, dans son arrière-boutique, nous dégustions méditativement un thé de Chine pour lequel nous nous étions découvert un goût commun. Plus jamais il ne fut question de ce drame. Ce n'était pas nécessaire. Il était là, imprégné tacitement dans toute la boutique. Pas la moindre allusion non plus, bien sûr, au mystère capillaire qui, pour-tant, n'en finissait pas de me sauter aux yeux.

Pamphyle, à la longue, avait fini par se détendre, par rire, parfois ; d'un rire auquel la douleur avait donné sa couleur. Il était sensible au « non sense » cher aux Britanniques et certains des incidents liés à la faune qui défilait devant son comptoir en relevaient sans nul doute. Nous nous délections d'anecdotes pour le moins surréalistes.

C'est bien pourquoi je ne vis rien venir. Un jour, en arrivant, je trouvai porte de bois. Il ne m'avait pas dit devoir s'absenter et, sollicité, son télé-phone portable ne répondait pas. Inquiet, j'interrogeai le voisinage. On ne l'avait pas vu depuis la veille et le commerce était resté fermé toute la journée sans le

moindre avis sur la porte. On finit par alerter la police qui, après le délai d'usage, se mit en quête. Elle retrouva sa voiture au bord de la rivière, à l'endroit même où, en des temps lointains, avait disparu sa jumelle.

Lui non plus, on ne le retrouva jamais. Nulle trace. Si ce n'est, flottant dans une anse de l'Ourthe, comme le berceau de Moïse sur le Nil, la fameuse, étrange et excessive perruque. À bord, une petite ballerine gauche, bleue et à bride que l'on nomme parfois "Charles IX".

# L'atterrissage

Il ne savait pas comment il était arrivé là. D'ailleurs il ne se posait même pas la question. Il ne savait pas ce qu'était une question. Il n'avait pas de passé ou celui-ci était si flou, si diffus, qu'il n'en était pas conscient et, de toute façon, qu'était-ce que la conscience sinon pour lui la simple et immédiate sensation physique d'être ? Et encore ! Pour se sentir être, il eût fallu se sentir distinct de quelque chose. Ce n'était pas le cas. Il se sentait le tout. Il l'était. Et tout était aussi le tout. Bref, tout était lui et il était tout. Le chiffre deux, à supposer qu'il sût ce qu'était un chiffre, lui aurait été inconcevable. « Je » n'avait aucun sens et le « il » dont j'use est une commodité narrative. Ce qui était était et c'était bien. Il n'avait nulle attente. Il n'avait aucun point de comparaison ; sans quoi il eût pu dire que c'était tiède, en apesanteur, que ses besoins étaient assurés, qu'il n'avait aucun effort à fournir, même pas à respirer.

Parfois il y avait des variations de rythme dans le bruit de battement qui faisait partie du tout. Les accélérations de ce rythme s'accompagnaient d'un sentiment de malaise, de moindre confort (alors, ce qui était, était «mal») ou, au contraire, d'un bien-être accru (et alors ce qui était était encore « mieux »). Avec le temps, il perçut d'autres bruits, lointains, étouffés, étranges, étrangers. Il y eut donc toujours ce qui était et, en plus, ces bruits. Insensiblement, il devenait !

À notre échelle, cela dura. « Lui », il avait seulement une sensation étrange, celle d'être de plus en plus à l'étroit. Cela contribuait insidieusement à construire le « je », à initier la première approche, anxiogène, du conflit ; une première, vague et nébuleuse, apparition du sentiment de l'« autre ». Cela se manifesta par des gestes. Une partie de lui pouvait bouger dans le grand lui. Des mouvements réflexes (voulus par qui ou par quoi ?) propulsaient en avant, de façon aléatoire, les excroissances de ce que, nous, nous appellerions son corps. Il découvrait l'agir. Il percevait aussi, assourdis, des sons ; sans autre signification pour lui que de lui être agréables ou désagréables. L'un d'entre eux, particulièrement audible et semblant venir de son grand lui, le remplissait de bien-être, apaisait aussitôt la vague inquiétude que généraient les autres. Il ressentait déjà, il discernait !

Un jour, il allait exister !

Puisqu'il avait pris forme, il devenait maintenant distinct, pourvu de sensations autonomes. Le réflexe respiratoire s'était déjà installé et il l'exerçait en respirant le liquide de son univers-lui. Peu à peu lui vint même la perception des variations de clarté, au point de lui faire détourner la tête.

Alors, un jour, lorsque ses poumons furent prêts à fonctionner vraiment, sur un signal parti d'on ne sait où, se produisit l'impensable ! Le monde-lui, l'univers-lui se mit à le repousser. Le liquide dans lequel il baignait s'écoula comme d'une baignoire, il se mit à ressentir cette gêne que nous appelons pesanteur, et irrésistiblement, des forces le poussèrent « en avant » jusqu'à ce que sa tête bute sur une étroiture. Il resta bloqué là et pour la première fois découvrit la durée, cette semence du temps. Plus il restait là plus les bruits qui lui parvenaient se faisaient pressants. Parmi eux il reconnaissait les bruits que modulait d'habitude son univers-lui mais ils n'avaient plus rien d'apaisant. Quand ça se déverrouilla enfin, il sentit des choses



étrangères le saisir, le tirer. Il ne savait vraiment pas ce qui se passait. Il percevait les bruits beaucoup plus fort et c'était désagréable. La lumière s'était faite intense et l'éblouissait douloureusement. Une sensation nouvelle le faisait se crispier : le froid.

Où était passé son univers-lui ? Il était nu, fragile. Et tout autour de lui s'agitait le monde. Comprenez-moi bien : l'infinité du monde, la variété in-dénombrable des formes dont chacune était distincte de l'autre. Il sentait confusément qu'il en était de même pour lui, qu'il était séparé ! Une furieuse envie de revenir en arrière le torturait. Elle n'allait plus jamais le quitter. Il était totalement désécurisé, affolé même ! C'était trop ! Il voulut crier. Mais ses poumons réclamaient en vain de s'ouvrir. Une des choses qui bougeaient dans le nouveau monde le saisit, lui mit la tête en bas, et le heurta sans douceur. Il hurla. De surprise d'abord, de peur ensuite, dans un appel à l'aide désespéré. Très vite, cependant, toujours aux mains de la chose qui bouge, il retrouva le contact d'un liquide tiède, une chaleur dont quelque chose de souple l'enveloppait. Une autre chose qui bouge le prit avec douceur, le serra contre elle et il ré-entendit enfin, bien qu'un peu lointain, bien que venant « de l'autre côté », le bruit de battement régulier de son univers-lui et même, faiblement, le bruit mélodieux qui l'apaisait. Tout ça l'avait épuisé. Il s'endormit.

Il ne savait pas ce qui l'attendait.

Un peu en retrait, l'âne et le bœuf, qui, eux, étaient au courant, se mirent à souffler sur Jésus leur haleine chaude. Par compassion.



# Le Fils

Il en avait vraiment marre des ricanements qui le poursuivaient. Il n'aurait jamais dû en parler ! Au fond, et en admettant que, contre toute vraisemblance, cela eût été vrai, ce détail méritait-il de lui avoir pourri la vie ?

Il avait grandi choyé dans une famille chaleureuse : une mère attentive quoiqu'éternelle femme-enfant, un père travailleur, aimant quoiqu'un peu jaloux. Rien que du normal, du banal, de l'habituel. Lui-même, pourtant, se sentait un rien différent des autres. Un peu précoce peut-être. Les gens disaient qu'il était vieux avant l'âge. Était-ce le côté éternellement immature de sa mère qui l'avait conforté dans le rôle de confident voire de protecteur ? Il avait bien fallu ! Un jour, en effet, on n'avait plus parlé de son père. Comme éclipsé, disparu, oublié, tandis que sa mère devenait épouvantablement possessive, adhésive même !

Il n'avait su qu'assez tard que le père évaporé n'était pas son père biologique, qu'il avait épousé sa mère, déjà enceinte d'autres œuvres, dans le souci de donner un nom à l'enfant. Il avait vécu ça comme un abandon de poste de la part de celui qui, après tout, l'avait plus choisi que s'il l'avait, comme c'est souvent le cas, conçu par mégarde. La désertion n'en était que plus incompréhensible. Il ne comprit que bien plus tard encore, quand il eut connaissance de qui était vraiment son père biologique, la partie de bras de fer, perdue d'avance, que le pauvre homme avait sans doute tenté de mener contre tellement plus

puissant que lui pour garder son poste d'éducateur et de mentor. Il aimait bien sa mère et s'il lui en voulait un peu d'être à l'origine de tout ça, il lui trouvait des tas d'excuses : son jeune âge au moment des faits, sa naïveté et puis le fait que, de son temps, on ne parlait pas encore de contraception. D'ailleurs cela aurait-il fonctionné dans ce cas précis ?

Bof ! C'était cette histoire qui l'avait fait devenir qui il était ! Et c'était son histoire unique à lui, après tout. Mais, sacrebleu, qu'est-ce que c'était lourd ! Qu'est-ce que cela imposait comme responsabilités ! Il ressentait impérieusement le besoin de porter non seulement sa mère mais le monde entier. Et quand, pour se motiver, il se revendiquait de sa génétique, ça faisait rigoler tout le monde. Personne, en fait ne le croyait ! Pire ! Ses origines et sa naissance étaient devenues l'objet de quolibets, voire de plaisanteries salaces dont la vertu de sa mère faisait les frais.

Il aurait dû laisser passer l'orage, faire le gros dos sous les moqueries. Ça finit toujours par se calmer ces trucs-là ! Mais bon, depuis que lui avait été révélé le mystère de ses origines, il ne se prenait pas pour tout le monde. Il se sentait d'une autre race, très au-dessus de la masse imbécile. Il pensait plus vite, comprenait plus vite, mettait en relation judicieuse des choses inattendues. Il avait de fulgurantes et pertinentes intuitions. Si bien qu'ayant fini par cerner le monde, l'homme et leur rapport réciproque, il s'était bâti toute une cosmogonie qu'il sentait le besoin de communiquer à l'humanité souffrante, histoire de donner du sens à la paternité ambiguë dont il était issu. Comment en effet, se sachant d'une essence supérieure, ne pas se sentir investi de la mission d'instruire le peuple ? Il se mit donc à enseigner. Là où il pouvait : sur les places, les marchés, dans des endroits ad hoc comme le Speaker's Corner de Hyde Park. Hélas, par un phénomène de surcompensation, il en remettait en se parant sans cesse du nom illustre de son père bio. Il voulait se faire crédible, et se faisait ridicule. De plus en plus, il ir-

ritait ses détracteurs, déchaînait l'ironie des rieurs et dérangeait tant les conformistes qu'il dut, pour se mettre à l'abri de la vindicte bourgeoise, promettre monts et merveilles à une douzaine de gardes du corps costauds mais naïfs. Promesses pour plus tard, bien sûr ! Quand il aurait touché l'héritage de son vrai père ! Ayant obtenu, par des moyens peu orthodoxes et des voies pas très catholiques, quelques rémissions voire guérisons inespérées de maladies psychosomatiques, il se prétendit philosophe, gourou, mais aussi psy et thérapeute. Ses malades croyaient en lui, le suivaient et finirent par constituer une sorte de fan club qui attisait rancœurs et jalousies. Tant et si bien qu'il fut un jour recherché pour exercice illégal de la médecine, pour escroquerie intellectuelle, pour fondation et soutien de groupe sectaire. Il dut fuir.

Ce fut une longue errance. Il arrivait quelque part, inventait de belles histoires à raconter aux gens, développait un vrai talent de bateleur et faisait courir les foules un jour ou deux. Puis, par le téléphone arabe, l'histoire de sa naissance arrivait aux oreilles du bon peuple qui, du coup, se mettait à rigoler au lieu d'écouter, lui lançait des noms d'oiseaux et des crottes de chien. Une misère !

Et il fallait détalier juste avant l'arrivée des flics !

Dans ces conditions, il devait souvent répéter ses promesses à ses sbires qui perdaient confiance, les inviter au resto et faire des prodiges pour ne pas lésiner sur le pinard. Parfois, même, malgré le prix auquel l'inflation avait fait monter le pain, il s'était endetté grave (toujours sur le compte de l'héritage) pour nourrir ses fans et épater les démunis qui étaient son fonds de commerce. De tout ce temps, sa mère, elle, ne l'avait pas lâché d'une semelle. Elle maternait les douze barbouzes et surtout Jean-le-bellâtre ! Et ça allait encore faire jaser ! Comme s'il n'avait pas eu son content de sarcasmes ! Il avait beau lui dire qu'elle devait rester vierge, sous peine de tout foutre en l'air,

que, de toute façon, il n'avait pas envie d'un demi-frère et que, surtout, son père bio n'allait pas être content, c'était comme s'il prêchait dans le désert ! Il commençait à vraiment s'exaspérer. Ce n'était pas une vie !

D'ailleurs cela ne dura que ce que cela dura. Un jour d'entre les jours, ses ennemis, à force de le pister, le firent alpaguer par la maréchaussée. Comme il fallait s'y attendre, les gorilles, toujours impayés, se défilèrent, sauf un qui fit semblant de résister, brièvement, pour la forme et par scrupule professionnel, puis, par trois fois, prétendit carrément ne pas le connaître ! On a déjà beaucoup écrit sur les violences policières, mais en ce temps-là c'était pire ! Il en bava ! Passage à tabac, justice expéditive, en instance et en appel, avec in fine la condamnation... à mort !

Et maintenant, il était là, agonisant entre un naïf béat et un crétin râleur, sur une croix, en train de rendre douloureusement son corps aux vers et son âme à son père, conscient qu'il devait ce désastre à cette réputation stupide et douteuse d'être né d'une vierge par l'opération du Saint-Esprit. Laquelle vierge d'ailleurs sanglotait là-dessous dans les bras musclés de Jean au milieu des rigolades imbéciles, vulgaires mais viriles des légionnaires goguenards.

Il n'y pas de justice !

# Épilogue

Adam regarda Ève dans les yeux et, d'un ton mi-affligé mi-ulcéré, lui dit :

« Je suis un animal qui se pose des questions réservées aux anges, c'est pour ça qu'on nous a viré du paradis ! »

## Table des matières

<b>Contes de la chaise percée.....</b>	<b>5</b>
La mère.....	7
La vivandière.....	19
Pepe.....	27
Le concierge.....	33
Le fuyard.....	41
Le superflu.....	49
L'emmerdeuse.....	55
Isolde et Tristan.....	61
Le passant.....	67
L'exclu.....	73
La sortie.....	77
Epilogue.....	81
<b>Contes de l'amère loi.....</b>	<b>83</b>
Tania.....	85
Coco.....	91
Louis.....	97
Wolfgang.....	101
Kevin.....	107
Fred.....	111
Gégette et Herman.....	117
Christophoros.....	123
Madame Odette.....	128
Bill.....	131
Daniel.....	137
Epilogue.....	142



<b>Contes de la fin du moi.....</b>	<b>143</b>
La trappe.....	145
La nique.....	151
Romance.....	155
La bête.....	159
Le porteur d'autre.....	163
L'île.....	167
L'évadé .....	171
Ushuaia.....	175
Pamphyle.....	179
L'atterrissage.....	183
Le Fils .....	187
Épilogue.....	191

